

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA JEUNESSE

APPROUVÉE

Par S. A. Em. Monseigneur le Cardinal

PRINCE DE CROŸ,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN, PRIMAT DE NORMANDIE, ETC.

J'ai lu, par ordre de S. A. E. Mgr le Cardinal PRINCE DE CROŸ, Archevêque de Rouen, Primat de Normandie, l'ouvrage de Madame Delafaye-Bréhier intitulé : *les Trois Orphelines* (4e édition, revue et corrigée), et je n'y ai rien remarqué de contraire à la foi et à la morale de l'Église catholique.

Rouen, 25 octobre.

Lejeune

Chanoine, professeur à la Faculté de théologie.

Imprimerie d'E. Duverger, rue de Verneuil, nº 6.



Mais le Vainqueur tomba lui même expirant entre mes bras

P. 59.

LES

TROIS ORPHELINES

NOUVELLES

VEILLÉES DU CHATEAU

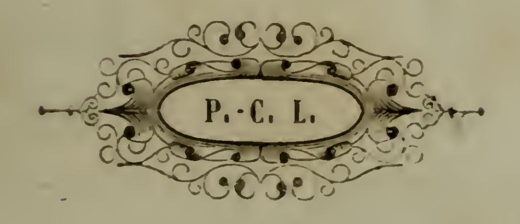
PAR

Mme J. DELAFAYE-BRÉHIER

auteur des Nouveaux Béarnais, d'Aristide et Idalie, des Deux Familles, d'Alice, des Orphelins Piémontais, etc.

4e Édition

AVEC GRAVURES



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

P.-C. LEHUBY

Rue de Seine, 53, ci-devant 55, faubourg S.-Germain

LES TROIS ORPHELINES,

NOUVELLES VEILLÉES DU CHATEAU

INTRODUCTION.

La neige tombait épaisse et tourbillonnante sur une terre durcie par la gelée. Les plantes qui avaient échappé au souffle destructeur de l'hiver, en croissant à l'abri de quelque mur, disparaissaient insensiblement sous le tapis blanc et uniforme dont se couvrait le sol inégal de la grande rue du village de...... Six heures du soir sonnaient à l'horloge de la paroisse, et tout annonçait qu'une nuit très-froide

allait succéder à une journée rigoureuse. Cependant, au lieu de chercher dans leur lit le repos et la chaleur dont ils avaient besoin, les habitants de ces chaumières couvertes de frimas se disposaient à veiller; car cette même nuit-là, l'Église célébrait à minuit l'anniversaire de la naissance de J.-C. Chacun se promettait d'assister aux trois messes qui devaient être dites à son honneur; mais soit ignorance, soit légèreté, bien peu s'y préparaient en véritables chrétiens. La grande affaire était de tuer le temps. Les vieux se rendaient au cabaret, les jeunes gens accouraient en foule dans la maison du ménétrier du village pour y danser jusqu'à l'heure de minuit.

Quelques-uns de ces derniers frappèrent en passant à la porte d'une cabane, dont l'entrée était à demi cachée par deux énormes tilleuls, en criant:

— Hé! Laure, Catherine, Fanchette! ne venez-vous pas danser avec nous?

Aucune réponse n'ayant été faite, un

jeune garçon de la bande, regardant par une fente que la lumière trahissait, vit les trois sœurs, auxquelles on venait de s'adresser, à genoux en prières devant leur crucifix.

— Elles prient le bon Dieu, dit-il à ses camarades, ne les dérangeons pas.

Et ils passèrent outre avec un sentiment de respect involontaire, que malheureusement les sons du violon leur firent bientôt oublier.

Un quart d'heure après, la porte de cette même cabane s'ouvrit, et les trois jeunes filles parurent enveloppées dans leurs capes de bure. La rue était déserte et silencieuse; mais, par intervalles, on distinguait les clameurs confuses de ceux qui s'étaient réunis pour boire et pour danser. Ces trois sœurs étaient trois jeunes orphelines placées par la loi sous la protection d'un tuteur, qui s'occupait négligemment de leurs intérêts matériels, et prenait fort peu de souci de leur conduite. D'heureuses inclinations les avaient jus-

que-là préservées du vice; mais le goût des divertissements frivoles, l'inexpérience et l'étourderie de leur âge, auraient peut-être fini par altérer leur moralité, sans les conseils d'une sage amie que la Providence leur avait fait rencontrer.

Les années précédentes, Laure, Catherine, et même Fanchette, quoiqu'elle n'eût guère que quatorze ans, se mêlaient aux joies profanes des autres filles du hameau pendant cette sainte nuit de Noël; mais éclairées sur l'inconvenance de cette conduite, elles avaient promis d'y renoncer à l'avenir. Aussi, entraînant leur jeune sœur, qui jetait derrière elle un coup d'œil de regret, les deux aînées prirent-elles un chemin opposé au centre de ces joyeuses réunions, et gravirent une colline couronnée d'un château qui dominait tout le village.

La masse de ce vaste édifice, construit dans un siècle reculé, projetait sa grande ombre sur la neige, dont les reflets per-

çaient à peine la sombre obscurité de la nuit. A l'exception d'une seule lumière, brillant à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, tout était noir et silencieux dans cette antique demeure féodale.

Guidées par cette faible clarté, les jeunes filles, qui, en se prêtant un secours mutuel, montaient avec peine le sentier rapide et tortueux de la colline, arrivèrent enfin sans accident à la porte des concierges du château, ses uniques habitants dans cette rude saison.

C'étaient un frère et une sœur déjà âgés, tous deux veufs et sans enfants. Tous deux, anciens serviteurs d'une maison illustre dans l'histoire, avaient obtenu pour récompense de leurs services ce poste tranquille et peu ambitionné, où leur vieillesse s'écoulait dans un doux loisir.

La dame Paule tricotait au coin du feu, ayant à ses pieds une petite chienne aveugle, et sur le bras de son fauteuil une chatte à demi sourde. A l'autre coin du

foyer, Jacques Sylvain, son frère, construisait une ruche en paille pour des abeilles. L'un et l'autre accueillirent les trois orphelines avec ce sourire indulgent et bon qui sied si bien à l'âge avancé.

— Soyez les bienvenues au château des Tourelles, mes petites amies, leur dit la dame Paule en ôtant ses lunettes pour les embrasser. Je vois avec plaisir que vous êtes fidèles à vos promesses. Hélas ! je ne comptais guère sur vous par le temps qu'il fait ce soir !

— J'aurais parié au contraire que vous étiez chez le joueur de violon avec toute la jeunesse du village, ajouta Jacques Sylvain ; car en passant devant sa porte, il y a environ deux heures, je l'ai entendu dérouiller son violon. Le vieux pécheur ! comme si c'était là le devoir d'un chrétien en attendant la sainte messe de Noël !

— Eh bien ! mon frère, tant pis pour lui, s'il emploie mal son temps ; pourvu que nous ayons un meilleur compte à rendre du nôtre, que nous importe?

— Je vous dis, moi, ma sœur, qu'il pervertit la jeunesse.

— Vous voyez bien, mon cher Jacques, que quand la jeunesse consent à prêter l'oreille à un bon avis, le violon du ménétrier n'y fait rien, puisque Laure et ses sœurs nous ont accordé sur lui la préférence.

— Oh! voilà qui est fini, dit Catherine, nous ne danserons plus ni la veille, ni les jours des saintes fêtes.

— Vous nous avez trop bien prouvé avant-hier que ce n'est point ainsi qu'on doit s'y préparer, ajouta Laure.

— Pour prix de notre docilité, continua Fanchette d'un air enfantin et caressant, vous nous raconterez, en attendant la messe de minuit, cette longue et belle histoire que vous m'avez promise.

— Oui, mon enfant, je ne m'en dédirai point, répliqua la vénérable concierge; mais je voudrais pouvoir penser que c'est moins pour entendre mon histoire que par respect pour la fête de Noël que vous

avez résisté à un plaisir si mondain. C'est en prières d'actions de grâces qu'il faudrait passer les heures qui la précèdent; cependant, lorsque notre fragilité s'oppose à ce que nous nous appliquions si longtemps à des exercices pieux, au moins ne devons-nous chercher que des récréations paisibles et utiles.

— Quelque plaisir que nous nous promettions de votre histoire, dit Laure, ce n'est point cet attrait qui nous amène ici ce soir. Nous venons près de vous, madame Paule, comme des oisillons sans mère se réfugient quelquefois dans les maisons pour y chercher un sûr abri.

— Au lieu de flatter nos inclinations, vous nous avez fait voir le mal qui pourrait en résulter à l'avenir, poursuivit Catherine; ce qui est une marque de votre intérêt pour nous, puisque notre sort est tout à fait indépendant du vôtre. Dieu nous punirait de ne pas répondre à votre bonté.

— Vous avez eu compassion de notre

jeunesse délaissée, reprit Fanchette en s'attendrissant; car personne ne se met en peine de trois orphelines, ni ne s'inquiète que nous fassions bien ou mal; mais si nous avions le malheur de commettre une faute, alors on nous montrerait au doigt, on nous mépriserait.

—Cela n'est que trop vrai, mes chères filles, car voilà comment est fait le monde; mais il est rare, ou, pour mieux dire, il n'arrive jamais que Dieu abandonne les orphelins qui se confient en lui. Ceux qui se perdent n'en doivent accuser qu'eux-mêmes. Ils ont beau dire que le secours d'en-haut leur a manqué, il ne faut pas les en croire; et s'ils racontaient sincèrement toutes les circonstances de leur vie, on leur démontrerait aisément que ce sont eux qui se sont dérobés aux bienfaits de la Providence, et non la Providence qui s'est retirée d'eux.

La bonne dame s'informa ensuite si ses jeunes voisines avaient mis ordre à leur conscience, si elles s'étaient préparées

a la cérémonie de la s^te^ communion ; et, satisfaite de leur réponse, elle pria son frère d'arranger convenablement dans le foyer la bûche de Noël, énorme tronc de chêne qu'on tenait depuis longtemps en réserve pour cette solennité. Lorsque le feu eut reçu son nouvel aliment, les jeunes filles se mirent à filer, Sylvain reprit sa ruche, et la dame Paule, tirant du tiroir d'une petite table qui était près d'elle un manuscrit proprement enveloppé de parchemin, se prépara à lire l'histoire qui va se dérouler sous les yeux du lecteur.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT WILBROD DE GUTHURE DÉLIVRA SON ILE D'UN TERRIBLE FLÉAU.

C'est une histoire bien ancienne que celle que vous allez entendre, mes chères amies, dit d'abord la dame Paule. Quoique le fond en soit véritable, et qu'elle m'ait été racontée autrefois par ma respectable maîtresse, la grand'mère du comte à qui appartient aujourd'hui ce château, je ne vous garantis pas qu'on n'y ait pas mêlé avec le temps plus d'un détail imaginaire. Cependant, comme il faudrait être plus habile que je ne suis pour les bien discerner, je me bornerai à vous rapporter fidèlement ce que j'ai

entendu et retenu. La noble dame de qui je l'ai apprise avait pour cette histoire une vénération d'autant plus grande, que l'héroïne était, pensait-elle, une fille de sa maison (1).

Dans les premiers siècles du christianisme, l'île de Batz, peu éloignée des côtes de la province de Bretagne, était gouvernée par un seigneur nommé Wilbrod de Guthure. Ainsi que tous les nobles de ce temps-là, il avait passé sa jeunesse à guerroyer, jusqu'à ce que, trouvant qu'il en avait assez fait pour sa gloire, il lui prit envie de se marier et de vivre paisiblement dans ses états, sans autre ambition que de songer désormais

---

(1) Il se trouve dans l'histoire de la dame Paule plusieurs anachronismes qu'il suffit de signaler, mais qui ne sont pas assez importants où ils se trouvent pour qu'il soit nécessaire d'entrer à cet égard dans aucun détail. Qu'importe, par exemple, qu'on place un pas d'armes avant les croisades, pourvu que ce qu'on en rapporte soit vrai et conforme à l'histoire?

à son salut, et de travailler au bonheur de son peuple.

L'île de Batz, qui n'est aujourd'hui qu'un rocher habité par quelques pauvres pêcheurs, n'avait pas plus d'étendue alors; mais on y trouvait une ville bien bâtie, dont la cathédrale et le château de Wilbrod de Guthure étaient les édifices les plus remarquables, et qui s'agrandissait chaque année par les soins et la munificence de son souverain. De beaux villages, entourés de champs bien cultivés, embellissaient le reste de l'île.

Il y avait cependant une chose qui s'opposait à la prospérité de ce petit royaume, c'était le manque d'eau douce. A peine y voyait-on, pendant l'hiver, quelques ruisseaux que les premières chaleurs de l'été faisaient tarir. Les habitants n'avaient d'autre ressource que de recueillir dans des citernes celle que versaient les nuages, ce qui, dans les années de sécheresse, exposait cette malheureuse île à de graves inconvénients.

L'épouse de Wilbrod, la sage Aliénor, venait de mettre au monde une fille, lorsqu'à la suite d'une de ces années déplorables pour l'agriculture parut un serpent marin si monstrueux et si féroce, qu'il dévorait les bestiaux, les enfants, les femmes, et les hommes même qu'il pouvait surprendre. La terreur et le désespoir régnaient dans l'île de Batz. Le prince se fit amener son cheval de bataille, se revêtit de son armure, et marcha droit au serpent, qui refusa le combat et rentra dans la mer. Les hommes d'armes dont la valeur voulut s'éprouver contre lui trouvèrent ses écailles impénétrables et pensèrent en être dévorés; mais il fuyait Wilbrod d'une manière si étrange, que, perdant l'espérance d'en délivrer son pays par la force de son bras, ce pieux seigneur forma le projet de chercher ailleurs un secours plus efficace.

Il y avait alors en Angleterre un saint personnage nommé Pol, déjà célèbre par plusieurs miracles. Le prince de Guthure,

accompagné d'un seul écuyer, jadis son compagnon d'armes, s'embarqua secrètement, et se rendit au monastère que le saint venait de fonder pour s'y établir avec ses disciples. Wilbrod le conjura à genoux de venir au secours de ses malheureux vassaux.

— Apprenez, lui répondit le saint religieux, que ce serpent a été envoyé par le Seigneur en punition d'un crime secret qui s'est commis dans l'île de Batz, mais qu'il ne fera jamais aucun mal ni à vous, ni à votre famille.

— Un bon prince considère comme sa famille tous ceux qui vivent sous sa protection, répliqua le comte de Guthure; ainsi n'espérez pas que je puisse vivre en paix, tant que mes insulaires resteront en proie à cette horrible calamité. Nous avons foi en vos prières, venez nous obtenir le pardon de ce péché secret qui a déjà causé la perte de plusieurs innocents.

— Le serpent se retirera de lui-même

au bout d'un certain temps, reprit Pol. Pourquoi n'attendriez-vous pas patiemment cette époque, puisque vous n'avez rien à craindre de lui? Sachez qu'il m'est permis de vous accorder trois grâces particulières, et que vous en réclamez déjà deux : celle de quitter pour vous ma retraite, et celle de délivrer l'île de Batz. Pensez-y mûrement, ne désirez-vous rien pour vous-même?

— Je ne souhaite que la délivrance de mon peuple, répondit le prince avec fermeté.

Le saint, qui ne cherchait qu'à l'éprouver, satisfait de sa grandeur d'âme, se leva aussitôt, prit son bâton et suivit Wilbrod dans son esquif.

Le départ du comte n'avait pu être si secret que quelque chose n'en eût transpiré; aussi, à leur débarquement, le rivage se trouva-t-il couvert d'une foule d'insulaires, qui pleuraient et gémissaient en tendant les mains vers l'anachorète. Ce dernier, sans perdre de temps, se fit con-

duire à la caverne où se retirait le monstre; là, sans autres armes que ses prières et son bâton, il lui ordonna avec autorité de se précipiter dans un gouffre qu'il lui désigna, et de ne jamais reparaître dans l'île. Le monstre essaya inutilement de regimber, une puissance surnaturelle le força d'obéir; il disparut dans les flots, à la vue de tout le peuple prosterné, et le lieu où il tomba porte encore, dans la langue du pays, le nom de l'Abîme du Serpent.

Le comte de Guthure emmena le saint dans son château, et il y eut dans l'île des réjouissances publiques pendant trois jours. Au moment de s'embarquer, Pol dit au prince :

— Je vous ai accompagné dans cette île, j'ai fait périr le serpent, votre peuple est au comble de la joie, que ferai-je pour vous? car il me reste une dernière grâce à vous accorder. Vous avez une fille unique, ne souhaitez-vous rien pour elle?

Wilbrod réfléchit quelques moments,

puis il répondit : — Que demanderai-je pour ma fille? n'a-t-elle pas dans le ciel un père et un protecteur puissant, prêt à lui accorder tout ce qui lui est vraiment nécessaire? Mais si votre intention est de m'obtenir du Ciel une grâce miraculeuse, faites jaillir dans cette île, si souvent désolée par la sécheresse, une source qui ne tarisse jamais; ce bienfait, dont tout mon peuple jouira avec moi, améliorera sa condition et me fera bénir dans tous les siècles.

Le s[t] abbé assembla le peuple pour lui annoncer la nouvelle obligation qu'il allait avoir à son souverain, et l'exhorter à implorer avec lui la bénédiction du Très-Haut; puis, au milieu des hymnes et des prêtres qui agitaient les encensoirs parfumés, au son des cloches de toutes les églises, depuis celles de la cathédrale jusqu'à celles des moindres chapelles, le saint frappa le sol de son bâton, et la fontaine, qui se trouve au milieu de l'île, commença à couler abondamment. Son

action fut si prompte que le prince n'eut pas le temps de lui faire observer que le peu d'élévation de la terre en cet endroit exposait l'eau de la fontaine à être envahie par la marée.

— Il est vrai, répondit l'abbé Pol, que je ne puis empêcher ce contact; mais du moins l'âcreté de l'eau de la mer ne corrompra point la douceur de celle-ci. Cette source miraculeuse sera l'image de la sainteté sur la terre : le vice l'avoisine et l'entoure sans pouvoir l'altérer (1).

---

(1) Il y a dans l'île de Batz une fontaine où la marée se fait ressentir, mais sans altérer l'eau de la source, qui reste toujours douce.

CHAPITRE II.

COMMENT LA BELLE YOLANDE FUT DEMANDÉE EN MARIAGE PAR PLUSIEURS PRINCES.

Ce fut ainsi que Wilbrod de Guthure devint le bienfaiteur de son pays; l'amour de ses vassaux et l'estime des princes, ses voisins, qui ne redoutaient de sa part aucune agression injuste, le récompensèrent de ses vertus. L'île de Batz, devenue plus riante et plus fertile, se couvrit de nouveaux villages, de chapelles et de monastères; ses ports se remplirent de navires, dont les uns appartenaient aux insulaires et les autres arrivaient des contrées lointaines, chargés de richesses qu'ils échangeaient pour les productions

du pays ; car alors l'île de Batz ne ressemblait en rien à ce qu'elle est de nos jours, comme je vous l'ai déjà dit.

Mais ce que le comte de Guthure mettait au-dessus de toutes ses autres prospérités, c'était sa fille unique, la belle Yolande, qui croissait en grâces et en vertus sous les yeux de sa mère. Élevée dans la piété, elle avait appris de bonne heure à mépriser de frivoles avantages, souvent disputés, jamais durables, et à leur préférer des vertus solides, dont le prix ne fait que s'accroître avec le temps. Le cœur plein de l'amour d'un père et d'une mère chéris, qui ne respiraient que pour son bonheur, Yolande ne demandait au Ciel que la prolongation d'une félicité si pure. Tantôt retirée, avec sa mère et ses filles d'honneur, dans une salle destinée à cet usage, elle s'amusait à imiter avec l'aiguille le brillant coloris des fleurs, pour former de riches tentures, dont on décorait les églises aux fêtes solennelles; tantôt elle composait ingénieusement des

bouquets de coquillages ramassés sur les grèves de l'île ; elle apprenait aussi à chanter des hymnes sacrés. Souvent conduite par sa mère, elle allait visiter dans leurs retraites de saintes filles dévouées au service des pauvres malades, ne dédaignant pas de partager elle-même leurs humbles travaux et de s'instruire dans l'art de soulager les souffrances humaines. Plus d'un malheureux étranger, recueilli dans ces maisons pieuses, avait été guéri par la princesse, et, de retour dans son pays, avait répandu le bruit de ses louanges; tellement que, sans avoir jamais quitté son île, et presque le manoir paternel, Yolande était connue en France et en Angleterre pour la plus belle et la meilleure princesse de son temps : aussi, à peine eut-elle atteint l'âge de seize ans, qu'elle fut recherchée en mariage par plusieurs princes.

Le plus considérable d'entre eux était Lauter, duc de Poulaouen, en Bretagne, qu'on appelait alors l'Armorique; du

même âge qu'Yolande, il se trouvait encore sous la tutelle de la duchesse sa mère, Janne de Poulaouen, surnommée la Louche, parce qu'elle l'était effectivement. On avait découvert, dans le pays sauvage qu'elle gouvernait, une mine de plomb dont l'exploitation était devenue pour Janne une source de richesses qu'elle comptait augmenter encore, par suite de l'espérance qu'elle nourrissait de trouver dans ses montagnes de l'or ou de l'argent. Fière de ces avantages, elle n'aurait jamais songé à donner pour épouse à son fils l'héritière d'une île de si peu d'importance, si Lauter, insoumis et mal élevé, ne lui eût déclaré qu'il n'en choisirait jamais une autre; car, d'après le récit d'un marchand qui, ayant fait naufrage sur les rochers de l'île de Batz, avait reçu dans un hospice les soins charitables de la jeune princesse, il s'était vivement épris d'elle.

Malheureusement pour Lauter, sa renommée était bien différente de celle

d'Yolande; il avait tous les défauts d'un enfant gâté; il était capricieux, volontaire, ignorant, plein d'insolence et d'orgueil; et comme la clameur publique grossit toujours le bien ou le mal qu'elle rapporte, Lauter passait dans le monde pour dix fois plus méchant qu'il n'était réellement: aussi, lorsque l'ambassadeur de Janne arriva à la cour du comte de Guthure pour demander la main d'Yolande, sa présence y répandit la consternation.

Son seul aspect, et celui des personnes de sa suite, était d'ailleurs si sauvage qu'il suffisait pour faire échouer son entreprise. Leur vêtement était une peau de loup ou de sanglier, qui laissait à découvert leurs bras et leurs jambes peints à la manière des anciens Pictes. Une espèce de calotte d'écorce d'arbre, placée sur le sommet de la tête, composait leur coiffure, et ils n'avaient pour arme qu'une lourde massue, sur laquelle ils s'appuyaient en marchant, mais qu'on disait plus redou-

table entre leurs mains que l'épée la mieux affilée. Les présents qu'ils apportaient consistaient en quelques fourrures assez belles, et de riches échantillons de la mine de Poulaouen.

Wilbrod de Guthure reçut avec honneur ces députés barbares, quoiqu'il n'eût l'intention d'accepter ni leurs présents, ni l'alliance de Lauter. Son choix pour sa fille était déjà fait, sans qu'il en eût encore parlé à personne qu'à la comtesse Aliénor ; mais quand il en eût été autrement, tous deux chérissaient trop leur fille pour l'envoyer dans un pays à peine chrétien, et confier son avenir à un prince encore en tutelle, qui passait, ainsi que sa mère, pour être dur et farouche.

Cependant la puissance de Janne de Poulaouen pouvant la rendre une ennemie redoutable, le comte employa toute son adresse à adoucir son refus, en alléguant le prétexte d'une parole déjà donnée dont son honneur était le garant. Il essaya en outre de gagner le chef de l'ambassade, l'un

des premiers seigneurs de la cour de Poulaouen, en le comblant de caresses et de distinctions; ce fut inutilement. Les unes et les autres furent reçues de lui avec un dédain mêlé de colère; il s'embarqua aussitôt avec toutes les apparences d'un vif mécontentement, et en laissant échapper des menaces qui remplirent l'âme de Wilbrod de tristesse et d'inquiétude. Son épouse s'efforça de le tranquilliser.

— Qu'avons-nous à craindre de la duchesse Janne et de son fils? lui demanda-t-elle. La situation de leur pays, environné de montagnes, à ce que disent les voyageurs, ne leur permet point d'équiper une flotte pour venir nous attaquer dans notre île. Il faudrait qu'ils missent dans leurs intérêts quelques-uns des princes de notre voisinage qui possèdent des ports, et je me flatte qu'aucun d'eux ne consentira à rompre la bonne intelligence qui subsiste depuis si longtemps entre leurs états et l'île de Batz, pour satisfaire l'injuste vengeance de ce prince

sauvage. La seule chose qui vous reste à faire, c'est de marier promptement votre fille, afin de ravir à Lauter tout espoir de l'obtenir malgré vous.

Cet entretien fut suspendu par l'arrivée du chevalier Coladec, qui revenait de la cour d'Irlande, où il avait été soutenir le roi contre l'un de ses sujets révoltés. Personne ne pouvait être plus agréable en ce moment aux souverains de l'île de Batz. Orphelin d'un frère d'armes de Wilbrod de Guthure, Coladec était son élève, et avait si parfaitement profité de ses leçons, que tout jeune encore il s'était couvert de gloire en plusieurs occasions. Quoiqu'il n'eût pour tout bien qu'un fief assez mince dans le Léonais, c'est à lui que les parents d'Yolande, plus tendres qu'ambitieux, destinaient la main de leur fille, préférant à l'honneur d'avoir un gendre riche et puissant, un jeune et brave chevalier, qui faisait déjà en quelque sorte partie de leur famille.

CHAPITRE III.

DES FÊTES ET DES RÉJOUISSANCES QUI EURENT LIEU A L'OCCASION DES FIANÇAILLES DE LA PRINCESSE.

Sans avoir rien de repoussant, le chevalier Coladec n'était ni beau de visage, ni d'une taille avantageuse; mais son âge s'assortissait parfaitement avec celui d'Yolande de Guthure, et il avait assez de bravoure et de bonnes qualités pour racheter les agréments extérieurs qui lui manquaient. Aussi la comtesse Aliénor, se confiant dans les excellents principes qu'elle avait inculqués à sa fille dès la plus tendre enfance, ne douta pas un instant

que cette jeune personne, accoutumée à regarder Coladec comme l'estimable élève de son père, ne consentît sans répugnance à l'accepter pour son époux. Quant à lui, jamais il n'avait songé à la princesse qu'avec le plus profond respect, et, dans sa modestie, il était bien éloigné de supposer que le comte lui réservàt un pareil trésor.

A peine eut-il appris la démarche de Lauter de Poulaouen, qu'il s'empressa d'avertir son bienfaiteur du mauvais renom qu'avait ce jeune prince dans toute l'Armorique, où il passait pour violent et déloyal. Il ajouta qu'il fallait se défier de son ressentiment, et empêcher la princesse d'aller, comme elle l'avait déjà fait deux ou trois fois, en pèlerinage au monastère des Dames Blanches, dont l'abbesse était marraine d'Yolande, parce que Lauter était capable de l'enlever.

— Il dépend de vous, monseigneur, poursuivit le chevalier, de mettre à jamais votre fille à l'abri des poursuites de ce

prince farouche, en la plaçant sur le trône, sinon immédiatement, du moins aussi proche qu'on en peut être. Le fils aîné du roi d'Irlande m'a chargé de vous pressentir au sujet de ce mariage. Quoique les vertus et la beauté d'Yolande soient au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, je pense que les prétentions de ce nouvel aspirant ne sont point à dédaigner.

— J'y réfléchirai, lui répondit Wilbrod, touché de sa candeur et de sa modestie.

Peu de jours après, le comte se rendit dans l'appartement de son épouse, où il était toujours sûr de trouver sa fille. Toutes deux travaillaient au milieu de leurs femmes, et la princesse chantait en ce moment une ballade plaisante, qui excitait le rire de ses compagnes et de sa mère elle-même; car n'ayant encore connu le chagrin qu'autant que sa compassion la rendait sensible à celui des autres, elle possédait cet aimable enjouement que donnent la jeunesse, l'innocence et le bonheur.

Wilbrod de Guthure partagea un moment le plaisir que chacun prenait à écouter les chants de sa fille chérie; puis, congédiant les dames d'honneur, il parla ainsi à Yolande :

— Quoiqu'il ne soit guère d'usage de consulter les demoiselles de votre rang lorsqu'il est question de fixer leur avenir, mon affection pour vous, ma chère fille, me prescrit une conduite toute différente. Il est bien juste que vous obteniez de vos parents ce haut témoignage de confiance, vous dont la raison et la tendresse ne leur laissent rien à désirer. Je ne vous invite point à faire un choix entre beaucoup de prétendants, qui vous sont pour la plupart inconnus; ce serait vous embarrasser inutilement. Je vous demande seulement de vous décider entre deux partis, dignes de vous l'un et l'autre par leur mérite, mais qui diffèrent considérablement sous le rapport de la fortune; car l'un est un simple chevalier, l'autre est l'héritier d'un grand royaume. Le premier vous

permettra de rester à jamais dans cette île où vous êtes née; le second vous placera un jour sur un trône.

— Je me trouve si heureuse sous votre douce autorité, mes bons et vénérables parents, répliqua aussitôt Yolande, qu'il y a peu d'apparence qu'aucun changement puisse ajouter à mon bonheur; mais l'obligation de me séparer de vous le détruirait certainement sans retour. Souffrez donc, s'il faut absolument que je reçoive si jeune un époux, souffrez que j'accorde la préférence à celui qui me permettra de vous consacrer ma vie entière. Quel qu'il soit, à cette condition, je me soumettrai à vos ordres avec une obéissance parfaite.

Le comte et la comtesse l'embrassèrent affectueusement à ces paroles. Ce n'était pas une épreuve à laquelle ils venaient de la soumettre, comme on pourrait le penser. Ils ne voulaient point lui ravir arbitrairement la haute destinée qui lui était offerte par la fortune; et pour peu

qu'une couronne eût flatté son ambition, ils étaient décidés à ne la point contraindre. Rassurés par sa réponse, dont ils admirèrent la modération, ils ne firent plus aucune difficulté de lui nommer Coladec, ajoutant qu'ils n'auraient point songé de longtemps encore à lui imposer de nouveaux devoirs, sans la crainte que leur inspiraient le caractère et la puissance du duc de Poulaouen.

Coladec, de son côté, n'apprit le dessein du comte qu'avec la plus vive reconnaissance ; mais loin de se montrer impatient de profiter de sa faveur, il déclara avec modestie qu'il n'en était pas encore assez digne, qu'il n'avait rien fait pour mériter la main d'une personne si accomplie qu'Yolande, et qu'il ne voulait devenir son époux qu'après avoir acquis autant de gloire qu'elle possédait d'attraits et de vertus.

— Le titre de son fiancé, ajouta-t-il, est déjà une récompense fort au-dessus du peu de renommée que je me suis ef-

forcé d'acquérir; il suffira pour m'élever bientôt à la hauteur que je me propose d'atteindre.

Le comte de Guthure approuva cet enthousiasme chevaleresque, et ne l'en estima que plus digne de devenir son fils. Cependant, fidèle au dessein qu'il avait formé de mettre promptement un terme aux espérances du duc de Poulaouen, s'il pouvait en conserver encore, il résolut, afin de donner plus de retentissement aux fiançailles d'Yolande et de Coladec, de faire proclamer un pas d'armes dans l'île de Batz à cette occasion.

Six semaines après cette publication, on vit aborder dans l'île un grand nombre de dames et de chevaliers qui venaient, les unes pour embellir la fête de leur présence, les autres pour se signaler par leur adresse à manier leurs armes. On savait qu'il s'agissait de déclarer l'heureux époux de la belle Yolande de Guthure, circonstance qui excitait vivement la curiosité publique. Cette jeune princesse,

d'ailleurs, dont tout le monde s'entretenait, était fort peu connue. C'est sur la foi d'un petit nombre de témoins oculaires qu'on la proclamait en Angleterre, en Irlande, en Écosse et ailleurs, la plus charmante personne de son temps. Pour elle, renfermée dans ses rochers, modeste et simple, elle n'avait aucune connaissance des hommages et des rivalités dont elle pouvait être l'objet ou la cause au delà des mers, la sagesse de ses parents ayant pris soin d'écarter d'elle les flatteurs qui auraient pu l'en instruire. Chacun saisissait donc avec empressement l'occasion de juger par ses propres yeux du mérite réel ou supposé de la jeune insulaire.

La mer était couverte de navires pavoisés et décorés de guirlandes de feuillages, dont la proue se dirigeait vers le même point, et qui, une fois à l'ancre dans les différents ports, formaient comme une ceinture autour de l'île. Les personnes de haut rang reçurent un noble asile dans le château, les autres se logèrent

chez les habitants, et ceux qui n'y purent trouver place, tant l'affluence était considérable, s'établirent sous des tentes.

Wilbrod de Guthure, extrêmement flatté de l'empressement avec lequel on se rendait à son invitation, ne négligea rien pour donner à ces fêtes tout l'éclat dont elles étaient susceptibles; et Aliénor, dans son orgueil maternel, ne doutant pas que la renommée de sa fille ne fût le principal motif qui amenait à leur cour tant d'illustres étrangers, chercha à relever encore la beauté d'Yolande par tous les accessoires d'une riche parure.

Lorsque la mère et la fille se montrèrent ensemble à la place qui leur était réservée le premier jour de la fête, de bruyantes acclamations retentirent de toutes parts. Yolande portait des vêtements blancs relevés par une broderie d'or. Un bandeau de perles contenait ses longs cheveux noirs à demi recouverts d'un voile brodé aussi en fil d'or, qui descendait gracieusement derrière elle.

Cette riche coiffure allait à merveille avec les nobles traits de son visage. Une magnifique ceinture emprisonnait sa taille légère. En voyant tous les yeux s'attacher sur elle, au milieu d'une si nombreuse assemblée, une timidité modeste lui fit baisser les siens; son visage se couvrit de rougeur, elle rapprocha son voile, et s'en cacha autant que le permettaient l'usage et la bienséance. La comtesse, encore jeune et belle, aurait excité aussi l'admiration, si les charmes naissants de sa fille n'eussent éclipsé les siens; mais tout entière à sa tendresse maternelle, elle n'était occupée que du triomphe d'Yolande.

L'emplacement choisi pour le combat était une plaine assez bien nivelée et entourée de barrières, avec une porte à chaque extrémité. Là se trouvaient deux hérauts chargés de la police du camp, et soutenus à cet effet par les hommes d'armes du comte de Guthure. Des constructions en bois, cachées par des tentures

plus ou moins riches ornées de devises et de fleurs, mettaient à couvert les dames et les spectateurs les plus distingués; les autres se tenaient aux barrières, ou profitaient des élévations voisines.

Quatre chevaliers conduits par Coladec s'étaient déclarés les *tenants*, c'est-à-dire qu'ils devaient combattre contre tous ceux qui se présenteraient. Ils attendaient sous leurs tentes, à quelque distance des palissades, qu'un chevalier les défiât en touchant leur bouclier suspendu à un poteau à l'entrée de chaque tente. Lorsqu'on ne voulait que jouter courtoisement, pour faire preuve de son adresse, on touchait le bouclier avec le bois de sa lance; mais si on le heurtait avec le fer, cela signifiait que le combat serait à outrance. Dans cette occasion, le comte de Guthure, qui redoutait pour Coladec la jalousie de ses rivaux, avait décidé qu'on n'admettrait que les armes courtoises ou non affilées.

Le premier qui se présenta dans la lice

fut le fils du roi d'Irlande. Il n'y apportait aucune animosité, sachant bien que les parents d'Yolande ne lui avaient refusé sa main qu'afin de ne jamais se séparer d'une fille si chère; mais il n'en cherchait pas moins à mériter son estime par sa valeur. Couvert d'une armure étincelante, et monté sur un coursier de grand prix, il annonçait tant de hardiesse et de confiance, qu'Yolande, qui prenait naturellement un vif intérêt à la gloire de Coladec, ne put voir sans chagrin ce prince s'attaquer à lui, en frappant son bouclier du bois de sa lance. Coladec répondit aussitôt à cet appel. Il n'avait ni la haute stature de son rival, ni des armes aussi riches; mais son bon cheval ne le cédait point au sien, et il paraissait le diriger avec une aisance et une adresse peu communes. Sur son bouclier tout uni on lisait ces quatre mots en langue celtique :

La mériter ou mourir.

Ces deux champions se disputèrent long-

temps la victoire, qui demeura enfin à Coladec, dont le dernier coup fut si bien ajusté que l'Irlandais tomba sans connaissance sur l'arène. Trois autres chevaliers plus téméraires que sages éprouvèrent successivement le même sort, et Coladec se trouva avoir accompli les conditions imposées au vainqueur. Ses compagnons, moins heureux, n'avaient obtenu que des succès balancés.

Les trompettes du camp proclamèrent le triomphe du chevalier, qui fut conduit par les juges du camp aux pieds de la comtesse Aliénor, pour y recevoir le prix de la vaillance. Il consistait en une chaîne d'or, qui, après avoir fait trois fois le tour du cou du chevalier, retombait avec grâce sur sa poitrine; mais le plaisir qu'il crut voir briller dans les yeux de la belle Yolande fut sa récompense la plus précieuse.

La journée suivante devait être consacrée au combat général. Tous les chevaliers, partagés en deux troupes, con-

duites chacune par un chef, devaient offrir aux spectateurs l'image d'une véritable guerre, et beaucoup d'entre eux, qui ne s'étaient point souciés de se mettre en évidence le premier jour, attendaient le second avec impatience.

Mais, hélas! qui oserait compter sur l'avenir, même le plus prochain? Ce jour que la joie du triomphe venait d'embellir devait se terminer pour quelques-uns dans le désespoir et dans les larmes. Les fêtes allaient être brusquement interrompues, et tous les projets qui les avaient fait naître s'évanouir comme autant de songes trompeurs!

CHAPITRE IV.

DE L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE ET FUNESTE QUI SURVINT ET COMMENT LE BRAVE COLADEC PERDIT LA VIE DANS UN COMBAT.

Un festin splendide avait été préparé dans les salles du château. Le comte y rassembla les plus distingués de ses hôtes, que sa femme et sa fille lui aidèrent à recevoir avec toutes sortes d'honneurs. Les convives étaient servis par de jeunes garçons en habits de pages; et pendant le banquet, des musiciens exécutaient des fanfares qui étaient entremêlées de chants à la louange des dames et des chevaliers.

Sur la fin du repas, au moment où les jongleurs se disposaient à réjouir la compagnie par le spectacle de leurs tours d'adresse, le sénéchal de l'île vint annoncer à son seigneur qu'un navire lugubrement appareillé de voiles et de cordages teints en noir venait de jeter l'ancre dans le port de l'Église.

— C'est sans doute quelque opprimé qui profite de cette grande occasion pour se choisir un protecteur dans sa disgrâce, répondit Wilbrod de Guthure. Envoyez au port une chaloupe, et invitez de ma part ce nouvel hôte à se présenter sans crainte. Quelle que soit la joie qui règne aujourd'hui dans mon château, les portes n'en sont pas moins ouvertes à ceux qui pleurent.

Une demi-heure après, le sénéchal reparut, conduisant par la main une dame en deuil couverte d'un long voile, qui, embrassant d'abord les genoux du comte, le pria de lui octroyer un don.

— Qui êtes-vous, madame, et que vou-

lez-vous de moi? lui demanda-t-il avec surprise.

— Je croyais, repartit la dame inconnue, qu'un brave chevalier n'avait besoin de connaître ni la grâce qu'on requiert de lui, ni le nom de la personne qui le sollicite, pour accorder son adhésion.

— Vous avez raison, répliqua le comte, un chevalier se doit au service des dames, tant qu'on ne lui demande rien qui soit contraire à celui de Dieu. Parlez donc hardiment; pourvu que je n'engage ni ma foi, ni mon honneur, je jure de vous accorder tout le reste... ma femme et ma fille exceptées.

Une crainte vague que cette étrangère ne fût envoyée par le duc de Poulaouen, pour essayer de lui enlever sa fille par surprise, lui fit ajouter ces dernières paroles. La dame, se dévoilant alors, exposa aux regards des assistants un visage encore agréable, quoiqu'il manquât de jeunesse; dans toute sa personne régnait un air de dignité bien peu d'accord avec

l'acte de perfidie auquel elle se prêtait en ce moment.

— Vous venez d'entendre la promesse de Wilbrod, comte de Guthure, souverain de l'île de Batz, dit la dame en se tournant vers l'assemblée; apprenez maintenant ce que je requiers de lui : c'est qu'il me suive à l'instant même sur un navire, qu'il se laisse conduire avec confiance partout où il me plaira de le mener, et qu'il ne permette à personne de s'opposer à mon départ.

Un cri d'indignation et de douleur s'éleva de toutes parts à cette déclaration alarmante. Aliénor se jeta entre les bras de son époux comme pour le retenir, Yolande se précipita en pleurant aux pieds de la dame, Coladec avait la menace à la bouche. Les principaux habitants de l'île de Batz se réunirent pour demander à l'étrangère qu'elle se fît connaître, et dans quel but elle venait ainsi déloyalement leur enlever leur seigneur; mais après l'imprudent serment du comte de Guthure, c'était

tout ce que les lois de la chevalerie leur permettaient de tenter en sa faveur. La dame, renfermée dans un silence absolu, ne se laissa émouvoir ni par les prières, ni par les menaces, ni par les représentations. Au milieu du trouble général, le comte réfléchissait intérieurement à cette singulière aventure, cherchant à deviner sur la physionomie de l'étrangère si elle agissait pour son propre compte, ou si elle n'était que l'agent d'une trahison, dont il soupçonnait malgré lui le jeune Lauter et sa mère, Janne la Louche, d'être les auteurs. S'adressant ensuite à sa famille désolée, il l'exhorta à montrer plus de courage.

—Mon cœur est pur, leur dit-il, soyez tranquilles sur mon sort. Dieu éprouve quelquefois l'innocence, mais il ne l'abandonne jamais. Je ne suis point le premier chevalier dont on ait surpris la bonne foi..... N'ayant jamais offensé personne, qui peut en vouloir à ma vie ou à ma liberté? car, après tout, ajouta-

t-il en regardant Coladec avec intelligence, ce ne peut être un crime d'avoir refusé des alliances honorables.

Ces paroles suffirent au jeune chevalier pour entrer aussitôt dans la pensée du comte, et lui faire partager ses soupçons sur le duc de Poulaouen. Son dessein était en outre de suivre de très-près les ravisseurs, et son regard plein de feu promit tacitement à son protecteur qu'il s'occuperait promptement de sa délivrance.

Cependant la dame montrait une telle impatience de retourner sur son vaisseau, que le comte eut à peine le temps de recommander à ses officiers son épouse et sa fille; il laissait à la première toute son autorité, tant que durerait son absence. S'arrachant enfin de leurs bras, tandis qu'on les emportait évanouies dans leur appartement, il s'embarqua à l'entrée de la nuit; le navire étranger leva l'ancre, et, profitant d'un vent favorable, s'éloigna aussitôt de l'île de Batz.

Ce fatal événement ne dérangea pas

seulement le tournoi, il suspendit aussi la cérémonie des fiançailles, qui devaient avoir lieu le troisième jour. Coladec lui-même n'était plus occupé que de projets de vengeance. Il n'avait point négligé de faire suivre le navire noir par une barque; mais l'obscurité de la nuit rendit cette précaution inutile, et ce bâtiment voguait d'ailleurs si légèrement, qu'en plein jour même on l'eût bientôt perdu de vue.

Les personnes accourues aux joutes s'éloignèrent à la hâte de ce rivage désolé, et reprirent tristement à travers l'océan le chemin de leur patrie. En peu de temps, l'île de Batz se trouva entièrement délivrée de l'affluence qui l'avait rendue un moment si animée. Il ne resta de ces fêtes dispendieuses que quelques débris de constructions qu'on s'empressa de faire disparaître.

Enfin le chevalier Coladec, ayant confié à la comtesse les motifs qu'il avait de penser que Wilbrod de Guthure était le

prisonnier de Lauter, lui annonça en même temps qu'il ne prendrait aucun repos qu'il n'eût mis un terme à son injuste captivité; que la valeur ne pouvant suffire, il allait employer toute son adresse à découvrir la vérité, et se rendre à cet effet sur les terres du traître, accompagné d'Yvain, le fidèle écuyer du comte de Guthure, dont l'âge et l'expérience l'aideraient dans son entreprise. S'adressant ensuite à Yolande :

— Madame, reprit-il, je voulais mériter la gloire de devenir votre époux; le Ciel m'en offre l'occasion, car si je réussis à vous ramener un père chéri, je ne doute point que vous ne me sachiez plus de gré de ce service que des plus brillantes conquêtes du monde. Pour moi, dont il fut le bienfaiteur, je jure de ne point vous revoir sans lui.

Peu de jours après le départ de Coladec, quatre chevaliers vinrent offrir aussi leurs services à Aliénor. Sa fille se trouvait libre encore, et l'aventure qui venait

d'arriver avait réveillé beaucoup de prétentions évanouies. Les rivaux de Coladec se flattèrent avec assez de justice que le libérateur du comte de Guthure aurait droit de compter sur la reconnaissance de sa famille, et que la main d'Yolande deviendrait alors la récompense du plus heureux. Aliénor, sans s'engager à rien, ne crut pas devoir décourager le zèle de ses nouveaux défenseurs; elle se contenta de faire des vœux secrets pour que la réussite de cette entreprise fût réservée au modeste et courageux élève de son époux.

La comtesse et sa fille quittèrent dès cet instant les riches habits qu'elles portaient pour se revêtir de robes de deuil, et toutes démonstrations de joie furent interdites dans l'île tant que durerait la captivité de son seigneur. On ordonna des prières publiques dans toutes les églises; on exposa à la dévotion des fidèles les reliques les plus révérées, et sur la plus haute tour du château se déploya un

immense pavillon noir, dont la couleur annonçait de loin aux navigateurs étrangers la calamité qui pesait sur l'île de Batz. C'en est une, en effet, pour tout un peuple que la perte d'un souverain chéri et respecté. Le moindre pêcheur le pleurait au fond de sa cabane battue des vents; personne ne se sentait tenté d'enfreindre la défense qui proscrivait toute espèce de réjouissance, de sorte que les mariages et les baptêmes, ordinairement accompagnés de fêtes, se célébraient sans bruit dans l'intérieur des familles. Les bergers eux-mêmes, laissant reposer leurs musettes, demeuraient dans les champs, muets et tristes comme leurs troupeaux. La seule vue du pavillon lugubre déployé sur le château suffisait pour exciter leurs regrets.

A l'heure où les cloches les appelaient à la prière, les habitants se rendaient en foule au pied des autels, implorant tous ensemble la miséricorde divine. La cathédrale pouvait à peine contenir l'af-

fluence du peuple qui s'y portait; car chaque jour la comtesse et sa fille, environnées de leur cour, toute vêtue de deuil comme elles, allaient se prosterner devant le Seigneur, non sur de fastueux carreaux, mais sur le pavé même de l'église, avec autant d'humilité que le dernier de leurs vassaux. Leur ferveur, leur douleur silencieuse attendrissaient tous les cœurs. On s'écartait respectueusement pour leur livrer passage; on les suivait des yeux jusqu'à ce qu'elles fussent rentrées dans leur château, autrefois le séjour du bonheur, aujourd'hui celui de la tristesse.

Elles étaient bien dignes de cette compassion généreuse qui les accueillait, elles qui, sans l'avoir mérité, se trouvaient tout à coup en proie à de si cruelles inquiétudes. Yolande, plus inconsolable encore que sa mère, s'accusait d'être la cause du malheur de sa famille, s'il était vrai que l'enlèvement du comte fût une vengeance exercée par le duc de Pou-

laouen ; mais Aliénor faisait tous ses efforts pour lui ôter cette pensée funeste. Elle lui rappelait que l'obéissance étant son unique partage, on ne l'avait pas même consultée, et qu'ainsi elle ne pouvait être responsable des suites de cette malheureuse affaire. Il n'était d'ailleurs nullement prouvé que l'auteur de cette noire trahison fût le duc Lauter.

— Au lieu de nous exposer à porter sur son compte un jugement hasardé, ajouta la comtesse, ouvrons plutôt nos cœurs à l'espérance ; mon époux ne manque point d'amis qui prendront tôt ou tard sa défense ; Dieu, la ste Vierge et les saints le protégeront.

Malgré ces consolations maternelles, Yolande, dégoûtée de tout ce qui faisait jadis le charme de sa vie solitaire, passait ses journées sur les hautes galeries du château, d'où l'on dominait sur la mer et sur une partie des rivages du continent. Elle aperçut un soir un esquif qui entrait à pleines voiles dans le port le plus voisin,

nommé l'anse de l'Église. Son cœur battit avec une nouvelle vitesse, car dans l'homme qui se tenait debout au pied du mât, elle venait de reconnaître le vieil écuyer de son père, celui qui était parti avec Coladec. La profonde tristesse qui couvrait le visage d'Yvain, lorsqu'il se présenta devant les dames, les porta à s'écrier en même temps avec effroi :

— Ah ! le comte est mort !

— Non, non, répondit-il vivement, rassurez-vous, mes respectables maîtresses ; monseigneur respire, quoique dans une situation bien déplorable ! mais celui qui avait juré de l'en délivrer... le brave chevalier Coladec a perdu la vie.

Yolande, qui n'avait encore rien de plus cher au monde que les auteurs de ses jours, et qui avait craint d'apprendre la mort de son père, en ressentit moins vivement ce dernier coup. Cependant son bon naturel réveillant sa sensibilité, elle se couvrit le visage et pleura amèrement. Les regrets de la comtesse se

manifestèrent avec plus de véhémence.

— Que la Reine du ciel nous protége ! s'écria-t-elle en joignant les mains, car nous perdons dans Coladec notre plus généreux défenseur. La mort de ce brave jeune homme met le comble à notre infortune.

Puis, la comtesse et Yolande s'étant renfermées avec Yvain, l'écuyer leur raconta en ces termes les événements dont il venait d'être témoin :

— Le chevalier Coladec était si persuadé que l'enlèvement du comte, son seigneur, était l'ouvrage du duc de Poulaouen et de sa mère, qu'il prit directement le chemin de leurs états, afin de recevoir à cet égard des informations certaines. Nous touchions déjà aux montagnes qui environnent ce pays sauvage, lorsque nous fûmes atteints par quatre chevaliers qui provoquèrent au combat mon brave compagnon de voyage.

— C'est une chose que je n'ai jamais refusée ni à mes amis, ni à mes ennemis,

répondit Coladec ; aussi l'accepterais-je avec joie de votre part, si je ne me trouvais engagé en ce moment dans une entreprise qui ne me permet pas de m'arrêter. Plus tard, seigneurs chevaliers... »

Ils l'interrompirent avec insolence, lui reprochant de chercher un prétexte à sa lâcheté, et jurant qu'il ne leur échapperait pas, à moins qu'il ne promît solennellement, sur sa foi de chevalier, de renoncer pour jamais à la main d'Yolande de Guthure.

— Nous savons, poursuivirent-ils, que tu t'es flatté de l'obtenir, et c'est pour te disputer cet honneur que nous nous sommes réunis, quittes à vider ensuite cette querelle entre nous, jusqu'à ce que le plus heureux ait triomphé de ses rivaux.

Indigné de leur audace, animé par leurs injures, Coladec se disposa alors à les combattre ensemble ou séparément ; mais ils lui repartirent qu'il aurait assez à faire de tenir tête à chacun d'eux, se

réservant de leur côté de prendre la place du vaincu, si, contre leur attente, il remportait le premier avantage. Coladec ne se fit point illusion sur le péril qu'il courait dans une lutte si inégale; mais trop valeureux pour y songer longtemps, il s'affermit sur ses étriers, prit du champ, et accourut contre son ennemi en s'écriant :

— Dieu et ma dame! la mériter ou mourir!

Du premier choc, son adversaire fut renversé sur le gazon, qu'il teignit de son sang. Coladec, l'ayant obligé de s'avouer vaincu, l'abandonna aux soins de son écuyer, et se disposa à soutenir l'attaque du second chevalier.

— C'était le plus novice d'entre nous, dit fièrement ce dernier; tu n'as triomphé que d'un enfant plein de présomption; voyons si tu viendras aussi aisément à bout de son vengeur.

Ce second combat fut en effet plus opiniâtre que le premier. Les lances des

deux combattants se rompirent entre leurs mains ; ils s'attaquèrent avec l'épée, et Coladec fut vainqueur de nouveau ; mais son sang coulait déjà de plusieurs blessures. Le troisième chevalier, voyant que néanmoins il l'attendait de pied ferme, se sentit touché de son courage, et déclara qu'il ne voulait point profiter de l'avantage qu'il avait sur lui.

—Vous êtes blessé, épuisé par la fatigue de deux combats, ajouta-t-il ; à Dieu ne plaise que j'arrache la vie à un si brave chevalier !

A ces mots, il piqua son cheval et disparut dans l'épaisseur de la forêt. Le dernier des quatre chevaliers, bien loin de suivre cet exemple, s'avança alors en grinçant des dents, et commença si brusquement la lutte, qu'il aurait passé sa lance au travers du corps de Coladec, si je ne l'eusse averti par mes cris de se tenir sur ses gardes. Je vis commencer alors le combat le plus terrible et le plus acharné qui ait jamais affligé mes regards. Le sol fut

en un moment couvert des débris de leur armure; le sang de tous les deux coulait abondamment. Cependant, en voyant tomber le chevalier inconnu, je crus que la bonne cause triomphait; mais le vainqueur tomba lui-même expirant entre mes bras, sans que mes secours pussent le rappeler à la vie. Non loin du champ de bataille était un ermitage dans lequel je transportai le malheureux Coladec, qui put y recevoir les derniers sacrements de l'Église. Le peu de forces qu'il conserva furent employées à me donner des instructions relatives à la captivité de mon maître. Il me dit ensuite :

— Si, plus heureux que moi, tu retournes dans l'île de Batz, dis à la comtesse de Guthure et à la belle Yolande que je regrette beaucoup moins la vie que l'accomplissement de la promesse que je leur avais faite de leur ramener un époux et un père. Pauvre et obscur chevalier, je ne possède rien qui soit digne d'être offert à celle que j'avais espéré pouvoir

nommer un jour mon épouse; mais porte-lui de ma part ce chapelet que me légua mon père. J'ai donné mon fief du Léonais au monastère des Dames Blanches, pour obtenir de ces saintes femmes des prières pour mon père et pour moi. J'espère qu'Yolande n'oubliera pas de joindre sa voix à leurs voix, lorsqu'elle pourra s'y rendre en sûreté.

Ici Yolande, éplorée, se tourna vers la comtesse, qui, trop affligée elle-même pour parler, se contenta de lui accorder par signe son adhésion. Alors la jeune demoiselle tendit la main pour recevoir le chapelet, qu'elle cacha sous son voile. L'écuyer continua :

— Le chevalier ayant cessé de vivre, j'aidai, en pleurant, l'ermite à lui donner la sépulture dans un coin de la chapelle dont il est le desservant; puis, reprenant mon bâton, et couvert d'une robe de pèlerin, je poursuivis ma route vers Poulaouen.

Je ne tardai point à m'apercevoir que

les étrangers excitent dans ce pays une grande défiance, et qu'ils y sont exposés à de nombreuses vexations. Je rencontrais fréquemment des troupes de soldats, vêtus à peu près comme ceux qui accompagnaient l'ambassadeur de Lauter dans cette île, et qui tous se dirigeaient vers la ville de Poulaouen, où Janne la Louche devait les passer en revue, ce qu'elle fait, dit-on, plus souvent que son fils. J'y entrai avec eux.

Cette ville n'est encore qu'à moitié construite; un grand nombre d'ouvriers y travaillent chaque jour, et le château est même fort avancé; mais, dépourvu de toute magnificence, il ressemble plus à une prison qu'à une demeure souveraine. On voit, à l'épaisseur de ses murailles, à leur élévation, à la profondeur des fossés qui les environnent, qu'on a surtout cherché à le rendre fort, et que c'est une retraite que la tyrannie se prépare contre la haine publique. Effectivement, autant qu'ils osent le laisser pa-

raître, la crainte est le seul sentiment que les chefs de ce pays inspirent à leurs vassaux. Les premiers auxquels je me hasardai à adresser quelques questions me tournèrent le dos avec épouvante. Un moine, plus charitable et plus hardi que les autres, me conseilla à demi-voix de sortir promptement de la ville, si la curiosité seule m'y amenait, parce que je tomberais infailliblement entre les mains des espions de la duchesse, qui, depuis quelques jours, se répandaient partout. J'aurais bien voulu connaître le motif de cette défiance, qui pouvait avoir quelque rapport avec la captivité du comte de Guthure; mais le religieux, qui ne se souciait ni de m'écouter, ni de me répondre, se hâta de s'éloigner.

Cependant, comme il était important que je conservasse ma liberté, je profitai sagement de l'avis du bon moine pour sortir de la ville, et me diriger vers la chapelle de Saint-Guinès, où je prétendais avoir un vœu à accomplir.

CHAPITRE V.

DE LA TRISTE DÉCOUVERTE QUE FIT L'ÉCUYER, ET DES NOUVEAUX CHAGRINS QUI ACCABLÈRENT LA COMTESSE ET SA FILLE.

L'écuyer du comte de Guthure, continuant de rapporter à Aliénor tous les détails de son voyage dans le duché de Poulaouen, fit une légère pause en cet endroit, puis il reprit ainsi :

— La route qu'on m'indiqua passait par des montagnes arides, du haut desquelles je découvris l'établissement construit pour l'exploitation de la mine de plomb, qui est la principale richesse de cet état. Un bruit confus de

cascades, de chariots, de hennissements de chevaux, mêlés aux cris des conducteurs, me l'annonça d'abord; les bâtiments des chefs et les cabanes des ouvriers occupent le pied de la montagne. Cependant la forêt dont ce grand village est environné me le fit perdre de vue, jusqu'à ce que je parvins au bord d'un étang assez vaste. Une partie de ses eaux s'écoule dans un large canal ombragé par une plantation de jeunes arbres; l'autre se précipite en grondant sur des rocs polis et arrondis comme des cailloux.

Je suivis les rives du canal qui traverse les usines de l'exploitation, en côtoyant de vertes prairies qu'il arrose, interrompu fréquemment dans ma marche par de petits ruisseaux que j'étais obligé de franchir, et qui accourent, en murmurant, des hauteurs voisines, pour se jeter dans le canal.

En dépit de la tristesse qui accablait mon esprit, je ne pouvais m'empêcher d'admirer le tableau frais et gracieux que

j'avais devant moi, et je m'arrêtais par intervalles pour en mieux jouir, lorsque des soldats vinrent à moi, et me demandèrent brusquement ce que je faisais là. Ils s'imaginaient sans doute que je levais le plan de ces lieux pour en faciliter la conquête à quelque souverain étranger, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à dissiper leurs craintes à cet égard. Comme vous ne l'apprendrez que trop tôt, il y avait encore un autre motif à cette sévère vigilance envers les étrangers, et, sans ma robe de pèlerin, il y a apparence que je ne serais point ici en ce moment à vous raconter cette déplorable aventure. Mais grâce à la protection de saint Guinès, auquel j'adressai tout bas une prière, non-seulement ils me laissèrent en liberté, mais, la nuit s'approchant, ils me permirent de la passer dans une hôtellerie établie en ce lieu pour la commodité des ouvriers.

Arrivé au centre des travaux, où des femmes, des vieillards et des enfants pa-

raissaient tous occupés, je fus surpris de n'y voir presque aucun homme dans la force de l'âge, et je cherchais autour de moi quelque personne dont la physionomie bienveillante m'encourageât à lui en demander la raison, lorsqu'une femme me prévint, en m'indiquant l'hôtellerie, qu'elle s'imagina sans doute que je cherchais.

— J'ai tout le temps de m'y retirer, lui répondis-je; il est encore jour, et je me plais mieux en plein air qu'entre des murailles; mais apprenez-moi, de grâce, pourquoi je ne remarque parmi vous que la portion la plus faible de cette population : les autres dédaigneraient-ils le travail?

— Ils en font au contraire un plus pénible et plus dangereux que le nôtre, me répliqua cette femme. Voyez-vous d'ici cette grande roue sur la montagne? c'est l'entrée de la mine : c'est par là que les hommes forts descendent dans la terre pour la creuser de plus en plus. Hélas!

les malheureux ne vivent pas longtemps !

— Vous avez peut-être un fils parmi eux ? ajoutai-je.

— Non, grâce au Seigneur! repartit-elle vivement; mon fils est soldat, et quoique le service soit dur...

L'approche d'un inspecteur l'empêcha de continuer; elle se remit promptement à l'ouvrage ; et moi, conduit par la curiosité, je me dirigeai vers la roue dont elle venait de me parler, au moment où l'on sonnait la cloche de la retraite. Cette roue, mise en mouvement par un attelage de chevaux vigoureux, ramenait à l'ouverture du puits un large bassicot dans lequel étaient deux ouvriers, si pâles et si défaits qu'on aurait pu les prendre pour des ombres, et qui se retiraient aussitôt, impatients, j'imagine, de se retrouver dans leur demeure. J'en vis d'autres ensuite qui, au lieu de s'en aller librement, recevaient des fers au sortir de la mine, et se remettaient tristement sous la garde des soldats. Je compris que

c'étaient des criminels qu'on avait condamnés à ces pénibles travaux ; mais comment vous représenter ma douleur et mon indignation, en reconnaissant parmi eux... monseigneur lui-même... l'infortuné Wilbrod de Guthure !

Ici un cri de détresse interrompit le récit d'Yvain ; Aliénor, qui venait de le pousser, tomba à demi morte entre les bras de sa fille désolée. Leur douleur était à son comble. Peut-être la nouvelle de la mort du comte les eût-elle moins affligées; car, du moins, la paix et l'espérance, gardiennes des tombeaux, en adoucissent l'horreur aux âmes chrétiennes ; mais comment soutenir la pensée que l'objet d'une si légitime affection soit réduit loin de nous à subir un traitement si barbare ! Ce ne fut qu'après s'être épuisées à force de répandre des larmes, que la mère et la fille trouvèrent enfin le courage d'écouter la suite de ce funeste récit, qu'il fallait nécessairement qu'elles entendissent.

— Forcé de contenir l'étonnement mêlé

de colère qui s'empara de moi à la vue de mon vénérable seigneur, poursuivit l'écuyer, je remarquai du moins soigneusement ce qu'il allait devenir. Il se joignit aux autres prisonniers, reçut comme eux d'indignes chaînes, et tous ensemble s'éloignèrent sous la conduite des soldats. Quelque désir que j'eusse de les suivre, la crainte d'éveiller imprudemment des soupçons m'en empêcha.

— Je sais qu'il est ici, me dis-je à moi-même; attendons qu'il plaise à la Providence de me fournir une sûre occasion de m'en rapprocher. J'ose espérer que c'est elle qui m'a conduit, et qu'elle ne laissera pas cette triste découverte sans résultat.

— Cependant l'image de mon maître, abattu, souffrant, condamné à vivre dans les entrailles de la terre, et à partager les travaux, non-seulement de misérables ouvriers, mais encore des criminels auxquels on a l'infamie de l'associer, me causait une si amère douleur, que mes

pleurs inondaient mon visage. Je m'étais assis derrière un buisson pour les laisser couler en liberté, lorsque la même femme qui m'avait déjà parlé en arrivant m'aborda de nouveau.

— Pauvre pèlerin, me dit-elle, vous paraissez bien triste! mais j'en devine aisément la cause... Soyez sincère avec moi, je ne souhaite que de vous obliger.

— Je doute que vous lisiez réellement dans mon cœur, lui répliquai-je un peu surpris. Il y a tant de sujets d'affliction dans la vie!

— Vous avez raison, me répondit-elle. Cependant je soupçonne fort que la vôtre vient de ce que, n'ayant point d'argent, vous n'osez vous présenter dans l'hôtellerie : si j'ai deviné juste, consolez-vous, et acceptez dans ma pauvre cabane une hospitalité qui ne vous coûtera rien.

La bienveillance de cette femme était ce que je pouvais désirer de plus heureux, et je la suivis, dans l'espérance d'en tirer quelques lumières relativement

aux prisonniers ; mais dès le premier mot que je laissai échapper à ce sujet, elle me répondit assez sèchement :

— Étranger, retenez votre langue, ou allez lui donner carrière tout autre part que chez moi ; car dans ce pays, celui qui tient à vivre librement et en paix ne doit se mêler que de ses propres affaires.

Tant de circonspection prouvait assez la tyrannie qui pesait sur ce pauvre peuple, et je comparais intérieurement son sort à la douce et riante liberté dont nous jouissons dans notre île.

Le fils de ma bonne hôtesse arriva pour souper. C'était l'un des soldats qui m'avaient entouré à mon arrivée ; nous nous reconnûmes réciproquement.

—Ah ! ah ! dit-il en riant, voici le pèlerin de Saint-Guinès : que regardiez-vous donc si attentivement tantôt le long du grand canal ? vous pouvez être sincère à présent, je ne trahirai pas l'hôte de ma mère.

Je l'assurai que je n'avais rien déclaré que de vrai, et que je prenais plaisir à

voir couler cette multitude de ruisseaux sur la prairie.

— Beau divertissement! répliqua-t-il en haussant les épaules. Si c'était de l'hypocras, à la bonne heure; en voici un petit flacon qui vaut mieux, selon moi, que tous les ruisseaux de la terre.

En disant cela, il tira de dessous sa tunique de peau de loup une gourde pleine d'une liqueur fermentée qu'il nous fit voir. Toute boisson capable d'enivrer est sévèrement défendue dans cet établissement.

— Qu'avez-vous fait, mon fils? reprit la mère avec inquiétude. Si on venait à découvrir chez nous cette liqueur, vous seriez sévèrement puni.

— Soyez tranquille, ma mère, ce brave homme ne peut désirer de nous nuire, et demain la gourde sera vide.

— Mais, Gaurec, dit-elle encore, il me semble que vous êtes de service cette nuit?

— A minuit je dois remplacer le cama-

rade qui est de garde au pied de la tour du grand prisonnier...

— Oui, oui, je sais, et vous devriez veiller soigneusement sur vous-même, car cette heure sera bientôt venue.

J'écoutais attentivement cet entretien, me mettant l'esprit à la torture pour tirer quelque parti de ma position, lorsque la Providence vint à mon aide. Sourd aux représentations de sa mère, le jeune soldat retourna si fréquemment à la gourde qu'avant onze heures il ne pouvait plus se soutenir. Mon hôtesse s'arrachait les cheveux de désespoir, en s'écriant que le chef était un homme inexorable, et que cette infraction à la discipline attirerait au moins cinquante coups de verges à l'imprudent Gaurec. Je lui proposai alors de prendre la place de son fils, si elle croyait que je pusse le faire sans être reconnu. L'échange lui parut d'autant plus facile à tenter, que nous étions de la même taille, et que la nuit favoriserait le stratagème.

L'ivresse du jeune soldat était si com-

plète que nous le déshabillâmes sans qu'il s'en aperçût. Couvert de ses vêtements, armé de sa massue et bien pénétré des conseils de sa mère, j'allai attendre l'appel aux environs du corps de garde, le visage tellement ombragé par un capuchon de poil de loup, que personne ne soupçonna qui je pouvais être. Je fus conduit au pied de la tour, située sur le revers de la montagne, et laissé là en sentinelle pour deux heures.

Le désir d'obliger mon hôtesse n'était point le motif de ma conduite, comme vous le devinez sans doute; mais je voulais, au péril de mes jours, me rapprocher de mon infortuné seigneur, et apprendre de sa bouche, s'il était possible, ce qu'il y avait à faire pour le délivrer.

A peine la dernière lumière fut-elle éteinte dans le village que j'apercevais à peu de distance, que je me mis à chanter, sans trop élever la voix, une de nos ballades les plus connues. Un léger bruit se fit entendre au-dessus de ma tête; ces



O doux souvenir de mon pays! quelle voix l'apporte à mon oreille? P. 75.

paroles s'échappèrent à travers les triples grilles de l'étroite fenêtre :

— O doux souvenir de mon pays ! quelle voix t'apporte à mon oreille?

— C'est celle d'un serviteur dévoué, lui répondis-je, de votre fidèle Yvain.

— Mes yeux ne m'ont donc pas trompé, reprit le comte ; c'est bien toi que j'ai vu ce soir. Comment as-tu réussi à tromper la surveillance de mes ennemis? quelles nouvelles m'apportes-tu de ma famille?

Après avoir satisfait brièvement à ces deux questions, je lui en adressai moi-même à la hâte. Il me raconta qu'en arrivant à Poulaouen, on l'avait conduit immédiatement dans cette tour, où, sans daigner seulement le voir, *Janne la Louche* lui avait fait déclarer que la main de sa fille paierait seule sa rançon. A cela le comte répondit qu'il aimait mieux rester captif toute sa vie que de livrer sa fille unique à un prince assez lâche pour vouloir l'obtenir d'une manière si déloyale; qu'il avait donné sa parole à un autre, et

qu'il la tiendrait au péril de ses jours. Cette fière déclaration augmenta tellement la rage de ses persécuteurs qu'ils le condamnèrent au travail de la mine.

— O mon cher maître ! m'écriai-je, quand il n'est pas un seul de vos serviteurs qui ne se dévouât pour vous sauver, doutez-vous que la belle Yolande hésitât un instant à devenir le gage de votre délivrance ? Le chevalier Coladec n'est plus...

Monseigneur répandit des larmes en apprenant la mort de l'infortuné Coladec, mais cette catastrophe ne le fit point changer de résolution.

— Si la seule renommée du duc Lauter m'a suffi pour refuser son alliance, me dit-il, je l'accepterais bien moins aujourd'hui qu'il s'est conduit si perfidement à mon égard. Plutôt mourir mille fois que de condamner mon enfant à un malheur sans fin ! Puisque mon cher Coladec a succombé, qu'Aliénor choisisse un autre époux à sa fille ; qu'elle intéresse

à ma cause tant de braves chevaliers qui prétendaient à sa main ; mais, si rien ne réussit, qu'elle m'abandonne à mon triste sort, plutôt que de sacrifier notre chère Yolande. Nous nous retrouverons dans un meilleur monde.

Le récit d'Yvain était à peu près terminé. Il ajouta que, retourné heureusement chez l'ouvrière sans avoir été reconnu, il avait repris son bâton de pèlerin, et était sorti à la hâte du duché de Poulaouen.

Yolande, embrassant alors les genoux de sa mère, la conjura d'envoyer sans retard une ambassade à Lauter, pour lui annoncer qu'elle consentait à devenir son épouse.

— Pourriez-vous hésiter entre le malheur douteux qui peut en résulter pour moi, continua Yolande les mains jointes, et la mort presque certaine dont mon père est menacé par suite de l'horrible traitement qu'il endure ? Les négociations auxquelles il semble vous inviter

peuvent traîner si longtemps qu'il en deviendra la victime, au lieu que Lauter devra mettre un terme à sa barbarie dès qu'il apprendra notre résolution. Ah! soyez sûre qu'il est impossible qu'une fille se repente jamais d'avoir sauvé les jours de son père. Quelque méchant et vicieux que puisse être le duc de Poulaouen, Dieu m'accordera peut-être la patience et la vertu qui me seront nécessaires pour l'adoucir.

Partagée entre deux affections également tendres, la malheureuse comtesse de Guthure, ne sachant à quoi se résoudre, assembla son conseil pour délibérer à cette occasion. Elle voulut qu'on lui rendît compte des forces de l'île, et s'il était possible de délivrer le comte à main armée; mais les insulaires, habitués aux douceurs de la paix, et protégés par l'océan, n'offraient à cet égard aucune ressource. Le conseil se rangea unanimement à l'avis de la jeune princesse, et pressa Aliénor d'imposer silence à sa

juste fierté, puisque c'était le moyen le plus prompt et le plus sûr d'obtenir la liberté de Wilbrod de Guthure. Il fallut donc se résoudre à offrir maintenant la main de cette fille chérie, qu'on avait refusée d'abord. Quelle humiliation pour une mère ! Yolande, naturellement modeste, et plus touchée de l'état de son père que de son propre abaissement, engagea la comtesse à faire porter au duc de Poulaouen des présents de nature à le bien disposer en leur faveur ; mais Aliénor lui répondit qu'elle ne possédait rien de plus précieux que sa fille.

L'ambassadeur s'embarqua avec un cortége dont le deuil n'excluait pas une certaine magnificence; et, aussitôt après son départ, les plus habiles ouvrières de Batz furent appelées pour travailler au trousseau de la belle Yolande. La comtesse, comme si elle eût cherché à se dissimuler à elle-même son humiliation, ne pensait qu'à entourer sa fille d'autant de luxe que sa fortune le permettait, dé-

sirant qu'elle parût à la cour de Lauter avec l'appareil d'une reine; sentiments qu'Yolande désapprouvait tout bas, parce que cet éclat lui paraissait peu conforme à leur malheur, mais auxquels elle ne laissait pas de se soumettre avec sa docilité ordinaire. Un navire pompeusement décoré devait la conduire à Morlaix, où elle attendrait l'arrivée du comte de Guthure, et d'où elle continuerait par terre son voyage, à cheval ou en litière, accompagnée de dix dames et d'autant de chevaliers attachés à sa suite, prêts à se joindre au cortége d'honneur que le duc Lauter devait envoyer à sa rencontre, suivant l'usage des princes de ce temps-là.

CHAPITRE VI.

CE QU'IL ADVINT DES GRANDS PRÉPARATIFS DU MARIAGE DE LA BELLE YOLANDE, DE L'ÉTRANGE RÉSOLUTION QU'ELLE PRIT, ET DE LA RENCONTRE QU'ELLE FIT DANS UN ERMITAGE.

Tandis qu'on préparait tout dans l'île de Batz pour le prochain départ de la jeune princesse, qu'on remplissait des coffres de robes, de voiles, de manteaux, de ceintures, de riches joyaux, dont Aliénor se dépouillait sans regret en faveur de sa fille, le seigneur envoyé à Poulaouen fut de retour beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait. Parti avec une contenance triste, mais assurée, il reparut abattu, consterné, ne sachant comment annoncer

à sa souveraine l'humiliante réponse dont on l'avait chargé pour elle. Il fallait cependant déclarer les exigences de l'insolent Lauter, ou plutôt de sa mère ; car c'était elle qui avait reçu l'ambassadeur dans l'absence de son fils, et dicté les dures conditions qu'elle mettait à la délivrance de son prisonnier. Elle prétendait que l'injure faite à son fils nécessitant une réparation éclatante, le mariage ne pouvait plus avoir lieu sans une démarche préalable de la part de la dédaigneuse Yolande de Guthure ; que c'était cette princesse qui devait aller elle-même en personne supplier humblement Janne la Louche de lui rendre ses bonnes grâces et de l'accepter pour sa fille.

A cette nouvelle foudroyante, la jeune princesse baissa les yeux et dévora en silence un si sanglant affront ; mais sa mère pensa étouffer de douleur. Elle ne reprit ses sens que pour éclater en sanglots, et implorer le secours du Ciel. Des lettres furent écrites sans retard à tous les

princes voisins pour réclamer leur secours; les réponses ne furent guère satisfaisantes. On plaignait Wilbrod de Guthure, on convenait que Janne la Louche et son fils étaient des traîtres; mais leur puissance était redoutée, et personne ne se montrait disposé à leur faire la guerre. Aliénor ne se découragea pas; elle se souvint du prince d'Irlande, qui avait aspiré à la main d'Yolande; et quoiqu'il se fût marié depuis peu, elle ne douta pas de sa générosité, surtout si elle allait le solliciter elle-même. La comtesse, encouragée par cet espoir, s'embarqua pour l'Irlande.

A peine fut-elle en mer, qu'Yolande, n'écoutant que sa piété filiale, résolut de profiter de son éloignement pour accomplir le dessein qu'elle méditait. Yvain et sa nourrice, nommée Comana, furent ses seuls confidents. Après leur avoir déclaré qu'elle voulait aller délivrer son père en souscrivant aux dures conditions que la duchesse Janne lui imposait, et qu'elle

attendait de leur amitié qu'ils l'accompagnassent l'un et l'autre dans ce voyage, la princesse ajouta :

— Épargnez-moi d'inutiles représentations. Si je devais écouter les conseils de quelqu'un, j'attendrais ceux de ma mère; mais ce sont simplement vos secours que je vous demande. Procurez-moi la facilité de quitter l'île dès la nuit prochaine, car je n'ai point de temps à perdre, et faites-moi traverser secrètement les pays qui me séparent des terres de Poulaouen. Vous avez déjà éprouvé combien peu nous devons compter sur les princes nos voisins; en attendant leur secours ou leur médiation, mon père chéri succomberait peut-être à sa douleur.

Le ton dont elle s'exprimait annonçait une volonté si ferme que ses confidents n'essayèrent pas même de la combattre. Ils se regardèrent l'un l'autre avec inquiétude, car ils avaient tous deux à encourir l'indignation de la comtesse

Aliénor ; mais Yvain, tout pénétré encore de la situation de son maître, n'hésita point, et la nourrice, tendrement attachée à Yolande, se serait dévouée pour elle à tous les périls.

–Ma chère fille, dit-elle à la princesse, je regrette qu'il manque à votre pieuse entreprise l'autorisation toujours sacrée d'une mère; cependant le but en est si noble et si touchant, qu'il y a tout lieu d'espérer que le Seigneur lui-même la bénira. Quant à moi, je vous suivrai partout, quand votre mère devrait me punir de ma complaisance par une captivité de toute la vie.

—Ah ! ne le redoutez ni l'un ni l'autre, repartit Yolande; si, dans le premier moment de sa douleur, ma mère se plaint de nous avec quelque amertume, si son orgueil maternel se révolte à la pensée de mon humiliation, la réflexion ne tardera point à la convaincre qu'il est de mon devoir de me sacrifier ainsi, et elle ne pourra que vous savoir gré à tous deux

de ne m'avoir point abandonnée dans mon malheur.

Ces mêmes sentiments furent retracés par elle dans une lettre que la comtesse Aliénor devait trouver à son retour. Yolande lui demandait humblement pardon de sa hardiesse, lui répétant que c'était la première et la dernière fois qu'elle osait s'affranchir de son autorité.

Comana avait une fille de l'âge de la princesse, établie à Roscoff, où elle avait épousé un riche commerçant. Elle fit prendre à Yolande les habits de sa sœur de lait, Yvain endossa lui-même une casaque de marchand, et tous trois se rendirent à pied, au commencement de la nuit, à la pointe de Gléguer, où Comana pria un pêcheur qu'elle connaissait de les passer dans sa barque au port de Roscoff, elle, sa fille et son gendre. Le pêcheur y consentit, sans se douter que l'héritière de l'île de Batz fût au nombre des passagers.

La fille de la nourrice et son mari furent

bien étonnés de recevoir la visite de leur mère à une pareille heure, et encore plus de reconnaître la princesse dans la jeune personne qui l'accompagnait. La nouvelle de l'enlèvement du comte de Guthure était généralement répandue ; mais le public ignorait encore à quel indigne traitement ses ravisseurs l'avaient soumis. Lorsque l'écuyer l'eut appris à ses hôtes, ceux-ci en furent tellement touchés qu'ils en versèrent des larmes.

— Jugez, par l'effet que produit sur vous cette affreuse nouvelle, leur dit Yolande, de quels sentiments je dois être agitée, moi, sa fille unique et chérie, moi, le plus cher objet de son affection, et la cause innocente de son malheur ! Ah! je remercie Dieu d'en avoir mis au moins le remède entre mes mains, trop heureuse de n'avoir à sacrifier que mon orgueil, et sans doute aussi mon bonheur ! car je ne puis guère en espérer de la part de celui qui se montre si dur envers mon père.

— Hélas! s'écria le gendre de Comana avec le ton d'une vive compassion, faut-il qu'une dame si jeune, si belle, si vertueuse.....

Un signe de sa femme l'interrompit; elle ne voulait pas qu'il augmentât les alarmes de la princesse en lui révélant d'avance les malheurs qui paraissaient l'attendre; mais Yolande, qui s'aperçut de ce signe, le pria au contraire de ne lui rien cacher de ce qu'il savait.

— Quand je serais assurée de recevoir la mort au terme de mon voyage, poursuivit-elle, je ne l'en achèverais pas moins; ne craignez donc pas d'en trop dire. Le pilote n'évite les dangers qu'autant qu'il les connaît bien; de même il me sera plus facile de régler ma conduite à Poulaouen, si je suis instruite des bonnes et des mauvaises qualités de ceux vers lesquels je me rends en suppliante. Apprenez-moi donc ce que j'ai à craindre ou à espérer.

— Quoique je sois né sur les terres de

Janne la Louche, répondit le marchand, et que j'aille chaque année dans ce pays pour les affaires de mon commerce, je ne connais guère le prince son fils, ne l'ayant aperçu que dans les cérémonies publiques; mais j'en ai entendu parler souvent d'une manière assez peu favorable, je dois en convenir.

— Je sais en effet qu'il passe pour être emporté, volontaire et capricieux, répliqua tristement Yolande.

— Cependant il est encore si jeune, continua le marchand, et vous lui offrirez un si bel exemple de toutes les vertus, qu'il est permis de se flatter que le prince Lauter pourra se corriger de ses vices; mais il a une mère.....

Le marchand hésita.

— Hé bien! demanda Yolande, cette mère ne serait-elle pas charmée de la réforme de son fils? Les parents ne sont-ils pas des amis placés par le Tout-Puissant aux côtés de la jeunesse sans expérience, afin de lui enseigner le chemin

de la vertu? La duchesse Janne haïrait-elle son fils?

—Elle l'aime, au contraire, passionnément, repartit le gendre de la nourrice; mais son affection pour lui est si mal réglée, qu'au lieu de le corriger de ses défauts, elle les tolère avec une indulgence qui les transformera en vices, en leur permettant de s'enraciner avec l'âge. C'est ainsi que déjà ses moindres désirs sont devenus une opiniâtreté invincible, sa dissipation de la paresse, sa vivacité des transports de colère, durant lesquels il est capable de tout sacrifier à sa fureur. Lui déplaire, c'est encourir la haine de Janne, et celui qui oserait faire entendre au prince une vérité un peu dure risquerait de payer cette hardiesse de sa tête... En un mot, cette princesse, qui a été toute sa vie un tyran, semble vouloir en faire un autre de son jeune héritier, dont les dispositions naturelles ne secondent que trop bien, dit-on, les méchants desseins de sa mère. Il n'y a

dans toute la ville qu'une seule personne qui semble ne les craindre ni l'un ni l'autre, et qui jouit même à leur cour d'un grand crédit. C'est la veuve du grand sénéchal du palais ; on la nomme Sigismonde. Après tout ce que la renommée en publie, je crois, madame, vous donner un utile conseil en vous engageant à recourir avant tout à sa protection.

—Mais auparavant, demanda Yolande, ne puis-je savoir par quel moyen elle réussit à se maintenir dans la faveur de ses dangereux souverains?

— Les uns l'attribuent à sa seule prudence, continua le marchand ; les autres, au besoin qu'on a de ses lumières. Plusieurs disent qu'étant fort riche, elle a avancé de grandes sommes à la duchesse. Quoi qu'il en soit, la mère et le fils l'honorent publiquement de leur amitié, sans que sa réputation en ait reçu la plus légère atteinte; grands et petits, toute la ville de Poulaouen n'en parle que pour la louer et la bénir.

Cet entretien ne fit qu'augmenter l'accablement de la malheureuse Yolande, en lui faisant mieux entrevoir l'étendue de son sacrifice. Comana effrayée l'engagea à ne pas aller plus loin, à attendre au moins le résultat des nouvelles démarches de la comtesse; mais Yolande ne voulut pas seulement l'écouter. L'image de son père condamné aux travaux de la mine suffit pour ranimer son courage abattu, et elle continua son voyage, résignée à toutes les infortunes qui semblaient la menacer.

Les trois voyageurs, toujours sous le costume des marchands de ce temps-là, prirent des chevaux à Roscoff. Comana conduisait seule le sien; la jeune princesse était assise en croupe derrière l'écuyer, qui s'efforçait de la distraire de sa mélancolie par tous les propos qu'il pouvait imaginer. Au moment où ils traversaient une sombre forêt, le son d'une petite cloche qu'ils entendirent fit expirer la parole sur ses lèvres, et Yolande le sentit

tressaillir. Elle avait encore si présents à la mémoire tous les détails de son funeste voyage, qu'elle devina sur-le-champ le motif de l'émotion d'Yvain, et le pria de la conduire vers cet ermitage, qu'au son de la cloche elle jugeait ne devoir pas être éloigné.

— C'est celui où mourut sans doute l'infortuné Coladec, ajouta-t-elle, ses restes y reposent. Il est bien juste qu'après avoir causé innocemment son trépas, je ne passe point dans le voisinage de sa tombe sans réciter à son intention le rosaire que son affection m'a légué. Cet acte de reconnaissance et de piété me portera peut-être bonheur.

Yvain, détournant le cheval, entra aussitôt dans l'endroit le plus épais de la forêt, et se dirigea vers la petite chapelle. A peu de distance était un superbe cheval. attaché à un arbre par la bride, et couvert d'un harnais sans ornements. La princesse ayant mis pied à terre dans le bois, leur monture demeura sous la

garde de Comana, tandis qu'Yolande et son conducteur se rendirent dans la chapelle. Ils y étaient à peine entrés que le bruit des éperons d'un chevalier se fit entendre derrière eux, de sorte qu'ils n'eurent que le temps de se cacher dans un lieu obscur, pour éviter d'en être vus. De là ils l'aperçurent qui s'avançait d'un pas ferme pour venir s'agenouiller sur la sépulture de Coladec. Se croyant seul, il ôta son casque et découvrit un visage si jeune, qu'un léger duvet ne l'ombrageait pas encore. Ses cheveux blonds et bouclés, ses couleurs vives et fraîches auraient pu le faire prendre pour une jeune fille déguisée, si la hauteur de sa taille et la hardiesse de son regard n'eussent démenti cette supposition. L'expression de sa physionomie s'adoucit cependant un peu lorsque, joignant les mains avec dévotion, il prononça à haute voix cette prière :

« Seigneur, si c'est vous qui avez « jeté dans mon âme cette inspiration

« subite, dans laquelle je crois recon-
« naître votre esprit, achevez votre ou-
« vrage et faites que je marche désor-
« mais d'un pas ferme dans le chemin
« de la justice et de la vertu. Et toi, brave
« Coladec, toi, dont la vie a été si courte
« et si glorieuse, je m'engage sur ta
« tombe à te prendre pour mon modèle.
« Puissé-je un jour me rendre digne du
« prix qui t'était destiné ! »

Le chevalier se leva et sortit de la chapelle après avoir fait cette prière, qui ne fut point écoutée sans surprise par ceux qui se tenaient cachés près de lui. Yolande prit sa place sur le tombeau en indiquant du doigt la porte de l'église. Yvain comprit qu'elle lui enjoignait de s'assurer du départ du chevalier inconnu, qu'elle craignait de rencontrer.

Cette aventure n'avait d'extraordinaire que la grande jeunesse du chevalier, et le témoignage qu'il rendait de si bonne foi à Coladec, dont il paraissait être le rival, puisque personne n'ignorait

qu'Yolande de Guthure était l'objet de plus d'une émulation secrète; mais dans la situation où elle se trouvait, il y avait dans cette rencontre une source de réflexions pénibles qui oppressaient son cœur, et lui faisaient répandre bien des larmes. Elle ne s'éloigna de la chapelle que lorsque le chevalier fut déjà loin. Comana, qui l'avait observé à travers le feuillage, apprit à l'écuyer qu'il avait eu avec l'ermite un entretien secret. Yvain était bien tenté de s'informer auprès de l'anachorète du nom de cet inconnu; mais la princesse ne voulut jamais le lui permettre, et ils poursuivirent leur voyage sans s'arrêter davantage en ce lieu-là.

CHAPITRE VII.

DE L'ARRIVÉE D'YOLANDE DANS LA VILLE DE POULAOUEN. COMMENT ELLE FUT REÇUE DE SIGISMONDE, ET DU NOUVEAU SUJET QU'ELLE EUT DE REDOUTER LA DUCHESSE JANNE LA LOUCHE.

La jeune princesse de Guthure, sa nourrice et son écuyer, parvenus sur les confins du duché de Poulaouen, se donnèrent pour une famille de marchands qui se rendait dans la ville capitale, où une grande foire devait attirer pendant trois jours une foule d'étrangers. La singulière beauté d'Yolande l'exposant trop aux regards, sa nourrice, qui s'en aperçut, l'invita à tenir son voile, sinon

entièrement baissé, au moins assez avancé sur son visage pour en dérober une partie. —Comme leur dessein était de se remettre sous la protection de Sigismonde, le premier soin d'Yvain, lorsqu'il eut fait entrer ses compagnes dans une hôtellerie, fut de se faire indiquer la demeure de cette dame. Il s'agissait de lui demander une audience pour la princesse; mais en y réfléchissant, l'écuyer, qui avait de l'âge et de l'expérience, se demanda s'il ne valait pas mieux surprendre inopinément son intérêt en lui présentant tout à coup la jeune insulaire parée de ses malheurs, de sa jeunesse et de ses attraits, que de lui laisser le temps de la réflexion, le caractère tyrannique de Janne et de son fils pouvant lui faire craindre de se mêler de cette négociation.

Yvain retourna sur-le-champ a l'hôtellerie faire part à sa maîtresse des nouvelles idées qui lui étaient survenues. Se présenter ainsi devant une étrangère, au risque d'en être mal accueillie, c'était une

épreuve bien rude pour une jeune personne timide, du rang de la malheureuse Yolande; cependant elle crut devoir céder au sentiment de ceux qui l'accompagnaient, et tous les trois se dirigèrent vers le logis de Sigismonde.

Ce jour-là précisément une grande solennité avait lieu dans la ville, où le duc Lauter devait poser la première pierre d'une superbe église, et la maison de Sigismonde occupait l'un des côtés de la place publique où le saint édifice allait être construit. Au moment où Yolande y arrivait, la veuve du grand sénéchal était déjà assise sur son balcon avec plusieurs dames de ses amies que la cérémonie y avait amenées. En même temps parurent sur la place les troupes qui précédaient le cortége, avec une telle affluence de spectateurs, que les trois habitants de l'île de Batz furent contraints de rester dans l'endroit où ils se trouvaient, précisément sous le balcon de Sigismonde.

Après les soldats arrivèrent les officiers dignitaires de la couronne, revêtus de longues robes garnies de fourrures plus ou moins précieuses, et au milieu d'eux s'avança à cheval, non le prince Lauter qu'on attendait, mais la duchesse Janne, dans un costume qui tenait autant de l'homme que de la femme, portant à sa riche ceinture un poignard et une lourde épée. Sa tête était coiffée de la couronne ducale, et à son cou pendait la décoration d'un ordre qu'elle avait créé depuis peu. Elle conduisait avec aisance un cheval d'une hauteur prodigieuse, et ne dédaigna pas, en passant devant le balcon de Sigismonde, d'en ralentir le pas pour la saluer d'un signe de tête, ce qui permit à Yolande de la considérer d'assez près. Hélas! émue déjà par la pensée qu'elle se trouvait en présence de l'ennemie de son père, la princesse fut si frappée de la dureté de ses yeux louches, de sa physionomie dure et sombre, dans une occasion où tous les souverains ne

montrent que de la bienveillance, que, perdant entièrement courage, elle tomba évanouie sur le pavé; les spectateurs l'auraient foulée aux pieds sans les efforts d'Yvain et de Comana, qui l'en préservèrent.

Sigismonde, ayant aperçu leur embarras du haut de son balcon, envoya une de ses femmes à leur secours, et fit ouvrir l'entrée de sa maison à la jeune fille évanouie. Celle-ci, transportée dans une salle basse, commençait à reprendre ses sens, lorsque, fixant un œil égaré sur la veuve du grand sénéchal, qui était venue elle-même s'informer de l'état dans lequel elle se trouvait, elle s'écria tout à coup :

— Où sommes-nous? hélas! ne vois-je point la dame qui m'a enlevé mon père avec tant de perfidie, et qui nous a tous plongés dans un abîme de malheurs? Ah! fuyons!

Elle se levait malgré sa faiblesse; Sigismonde la retint, renvoya ses femmes,

et s'adressant à Yolande avec autant de surprise que de compassion :

— Mes yeux ne m'abusent-ils point? lui dit-elle; êtes-vous réellement Yolande de Guthure? Oui, oui, je vous reconnais, des traits si charmants ne peuvent appartenir à une autre.... Et cependant, comment le concevoir? Que venez-vous faire ici?

— Femme artificieuse et cruelle, reprit la princesse en fondant en larmes, joignez-vous l'ironie à la trahison? Ah! laissez-moi vous fuir!

— Écoutez au moins ma justification, continua Sigismonde; il est vrai que, séduite par l'espérance d'obtenir à mon prince une épouse capable d'adoucir ses mœurs, je me suis prêtée trop aisément peut-être à une action contraire à la loyauté; mais la duchesse m'avait promis de renvoyer le comte sans rançon au bout d'une courte captivité, si ce moyen ne réussissait pas. Je le croyais même de re-

tour dans l'île de Batz; se pourrait-il que Janne m'eût trompée?

Il n'était que trop facile de l'en convaincre. En écoutant le triste récit de l'écuyer, elle laissa voir une douleur et une indignation si grandes, qu'il n'y eut plus moyen de la supposer capable d'avoir trempé dans cet acte de barbarie, et qu'Yolande commença à reprendre confiance en elle.

— Ainsi, dit la veuve du grand sénéchal, sans vous effrayer du sort qui vous attend sous l'autorité d'un prince dont vous ne connaissez encore que les mauvaises qualités, vous venez vous livrer vous-même à sa foi!

— Je viens délivrer mon père, madame.

— Belle Yolande, poursuivit Sigismonde, si vous voulez écouter mes conseils et y conformer votre conduite, tout espoir de bonheur n'est pas encore perdu pour vous....

— Ah! ne vous occupez point de moi,

interrompit la princesse. Si ma destinée ne m'était pas devenue indifférente, me verriez-vous ici en ce moment? Aidez-moi seulement à délivrer le comte de Guthure, et ne vous mettez pas en peine du reste.

— Mais, continua Sigismonde, si avec de la prudence vous pouviez le secourir sans vous perdre, la raison ne vous prescrit-elle pas de l'essayer? Lauter est à peine sorti de l'enfance, ses vices sont plutôt le fruit d'une mauvaise éducation que d'un naturel pervers; il vous aime sans vous connaître; quel empire votre beauté et vos vertus ne peuvent-elles pas exercer sur ses sentiments! Croyez-moi quand je vous assure qu'il ne souffrira pas qu'on vous humilie, et qu'il est digne d'apprécier le dévouement sublime qui vous amène dans ses états. Je n'oserais en dire autant de sa mère.... Mais Lauter peut tout sur elle; il ne s'agit que d'attendre son retour, car il est absent.

— Attendre! s'écria la princesse; et

mon père, qui me répondra de ses jours? Savez-vous que chaque instant qui s'écoule abrége peut-être sa vie? Que fait votre Lauter? quand doit-il revenir? déclarez-moi la vérité.

— Il devait placer aujourd'hui même la première pierre de la nouvelle église, répondit la veuve avec un peu d'embarras; son absence en cette occasion a jeté la duchesse dans un mécontentement visible. J'ignore précisément où il se trouve, mais j'espère....

— Non, non, madame, n'espérez pas que je me soumette à ces retardements. La duchesse Janne a déclaré qu'elle n'accepterait que moi pour la rançon de son prisonnier; qu'elle me fasse son esclave ou sa fille, qu'elle me sauve ou qu'elle me perde, demain je lui dirai : Me voici.

Sigismonde, ayant épuisé inutilement son éloquence, n'en promit pas moins à la jeune princesse de la servir en tout ce qui dépendrait d'elle. Elle l'établit dans l'appartement le plus honorable de sa de-

meure, lui fit servir à souper, et employa tout ce qu'elle avait d'esprit et d'expérience à la distraire des cruelles pensées qui l'agitaient.

Le jour suivant, la veuve, qui avait au château ses entrées libres, se rendit auprès de Janne la Louche, afin d'obtenir pour Yolande une audience secrète, et de lui préparer le meilleur accueil possible; mais elle revint peu de temps après le visage empreint d'une telle consternation, qu'Yolande crut y lire l'arrêt de mort de son père.

— Ah! je suis arrivée trop tard! s'écria-t-elle.

Elle se mourait. Sigismonde la rappela à la vie, par l'assurance que le comte était toujours dans la même situation; mais elle ajouta aussitôt:

— Si vous avez pitié de vous-même, gardez-vous bien de vous exposer à la furie d'une mère au désespoir. Lauter a été enlevé, ou il a pris la fuite, ou il est mort; on ne sait ce qu'il est devenu, et

sa mère, qui vous accuse d'en être la cause, vous ou les vôtres, ne respire que la vengeance. Attendez ici que cet étrange événement s'éclaircisse.

— Que j'attende! s'écria la princesse hors d'elle-même; et vous me dites qu'elle ne songe qu'à se venger! Et mon malheureux père est entre ses mains! Ah! je n'ai que trop délibéré...

L'infortunée était si impatiente de courir à sa perte, que Sigismonde eut à peine le temps de lui couvrir la tête d'un voile. Yvain et Comana se disposaient à la suivre :

— Demeurez, leur dit-elle; c'est assez d'une victime. Si j'obtiens de cette princesse déloyale la liberté de mon père, emmenez-le avec vous dans l'île de Batz; mais qu'il ne connaisse le prix de sa rançon que lorsque ma mère sera près de lui pour le consoler.

Elle embrassa sa nourrice, qui fondait en larmes et s'en alla au palais avec Sigismonde, car cette dame ne voulut pas

l'abandonner. Arrivées ensemble dans une pièce qui précédait le cabinet de la duchesse, Sigismonde y pénétra seule d'abord. Plusieurs graves seigneurs de la cour s'y trouvaient avec Janne, qui leur apprenait avec exaspération la disparition de son fils; car depuis un instant on avait acquis la certitude que Lauter vivait et qu'il s'était enfui.

— C'est un sort qu'on a jeté sur mon fils, s'écriait l'ignorante princesse; je ne sais d'où part ce coup détestable.

— Madame, dit Sigismonde, en s'avançant au milieu des conseillers interdits et muets, vous souvenez-vous d'avoir déclaré que vous rendriez la liberté au comte de Guthure (que je sais être encore prisonnier entre vos mains), si sa propre fille venait prendre ici sa place?

En toute autre occasion, Janne, accoutumée à respecter le caractère de Sigismonde, n'aurait pu s'empêcher d'éprouver un peu de confusion en la voyant si bien instruite de son manque de foi;

mais, dominée par le désespoir plein de rage que lui causait l'abandon de son fils, elle répliqua précipitamment :

— Oui, je l'ai dit, et plût au Ciel que je tinsse en effet entre mes mains cette fille odieuse, dont la fatale beauté me coûte si cher ! car elle est, à mes yeux, bien plus criminelle que son père.

Sigismonde, épouvantée de ces paroles, n'avait plus la force d'ouvrir la bouche, lorsque Yolande parut tout à coup.

— Je vous prends tous à témoin que, dès ce moment, le comte Wilbrod de Guthure est libre de se retirer, dit-elle aux assistants surpris ; et vous, madame, donnez des ordres à cet effet, selon votre promesse, puisque vous avez maintenant en votre puissance Yolande de Guthure.

Janne la Louche tressaillit comme si elle eût été piquée par un scorpion ; une joie barbare brilla dans ses yeux ; elle appela à haute voix ses hommes d'armes,

et leur ordonna d'entourer et de garder à vue la jeune personne.

— Ces précautions sont inutiles, reprit Yolande. N'est-ce pas volontairement que j'ai quitté ma mère et mon pays pour venir subir le sort qu'il vous plaira de m'imposer? Ne craignez donc pas que je cherche à m'y soustraire, pourvu que, de votre côté, vous m'accordiez le prix de mon sacrifice.

— Audacieuse ! s'écria la duchesse pâle de colère, tu ne me braveras pas impunément. Oui, ton père sera libre...; mais toi..., tu mourras.

— Qu'a-t-elle donc fait pour mériter la mort? s'écria la veuve du grand sénéchal avec indignation. Elle vient s'offrir à la place de son père! Une pareille action est-elle un crime?

— Vous ne connaissez pas toute la noirceur de cette jeune fille, répondit Janne. Quand son crime vous sera révélé, vous conviendrez tous qu'elle est digne d'un châtiment exemplaire. Kerg-

loff, ajouta-t-elle en s'adressant à l'un de ses ministres, qu'on la renferme dans le souterrain du château, et qu'elle y demeure inaccessible à tout le monde, jusqu'à ce que j'aie décidé de son sort. Vous, Loperec (c'était son chancelier), écrivez l'ordre de laisser aller le comte de Guthure; que demain, après le coucher du soleil, il ne se trouve plus sur mes terres, sous peine de la vie.

Le chancelier écrivit cet ordre, au bas duquel la duchesse apposa son anneau, qui lui servait de sceau; puis, l'ayant remis à l'officier chargé de le mettre à exécution, il rentra dans le cabinet, où Janne leur communiqua, ainsi qu'à Sigismonde, ce qu'elle appelait le crime d'Yolande.

— Je vous ai dit, reprit-elle, qu'un horrible sortilége avait été jeté sur le prince Lauter. Comment expliquer, sans cela, l'étrange résolution qu'il a formée? Un jeune homme à la fleur de l'âge, héritier du plus beau fief de l'Armorique,

prêt à ceindre son front de la couronne ducale, adoré d'une mère pour laquelle ses moindres désirs sont des lois, quitterait-il de si brillants avantages pour courir les aventures, afin d'acquérir je ne sais quelle gloire, comme ferait un pauvre chevalier inconnu, s'il n'y était entraîné par une force surnaturelle? Voilà pourtant quelles sont les intentions de mon fils; un religieux est venu ce matin même me les déclarer de sa part.

Le conseil, par un sourd murmure d'assentiment, lui fit comprendre qu'il partageait jusque-là son opinion. La veuve aurait bien pu lui répliquer que plus d'une fois Lauter lui avait paru dévoré de la noble ambition de se faire distinguer dans le monde autrement que par sa naissance et ses richesses; mais ne se sentant point le courage de l'avouer en cet instant, elle se borna à demander sur quels fondements Yolande pouvait être accusée de ce crime, s'il existait réellement.

— Ne voyez-vous pas que c'est une vengeance de cette fille artificieuse? repartit impétueusement Janne la Louche; et ignorez-vous qu'elle excelle dans l'art de composer des charmes? Or, qui passe pour réussir le mieux en fait de sortiléges, parmi les peuples de l'Armorique, sinon les habitants de l'île de Batz? Je sais en outre qu'un homme de la maison de Guthure est venu déguisé dans mes états, et jusque dans cette ville : en faut-il davantage pour justifier mon accusation? Dois-je ajouter que mon fils est comme possédé de la funeste passion qu'il a conçue pour cette odieuse princesse, quoiqu'il ne l'ait jamais vue, et que c'est uniquement pour tâcher de lui plaire qu'il abandonne sa malheureuse mère?

Ici la fureur cédant à la tendresse, Janne pleura amèrement. Ses conseillers l'engagèrent à ne rien précipiter, à rechercher plus soigneusement toutes les preuves qui pouvaient confirmer la culpabilité d'Yolande de Guthure; mais

comme la duchesse repoussait avec hauteur des ménagements qui irritaient son despotisme, Sigismonde, plus adroite, s'avisa d'un meilleur moyen pour protéger les jours de la malheureuse princesse.

— Prenez garde au moins, dit-elle à la duchesse, de vous préparer à vous-même d'amers regrets. Vous dites que Lauter aime toujours la fille du comte de Guthure; à quel désespoir n'allez-vous pas l'exposer en la faisant périr! De quelque source que lui vienne l'attachement qu'il a conçu pour elle, la perte d'Yolande ne peut que lui déchirer le cœur.

Cette considération frappa tellement l'esprit de Janne, qu'elle changea aussitôt de résolution.

— Qu'allais-je faire en effet! s'écria-t-elle. La mort est un mal irréparable, et si celle d'Yolande ne guérissait pas mon fils comme je m'en flatte, que répondrais-je aux reproches de Lauter? Oh! combien je suis heureuse de vous

avoir près de moi, ma chère Sigismonde! vous êtes ma sauvegarde et ma consolation!... Cependant n'abusez pas de cet aveu pour me solliciter de nouveau en faveur de cette orgueilleuse, qui, dans tous les cas, est certainement la cause, par son insolent refus, de l'extravagance du prince. Elle vivra; mais puisqu'elle a osé affronter ma colère, une captivité rigoureuse me répondra d'elle jusqu'au retour de mon fils; je ne veux pas être la seule mère qui répande des larmes.

Sigismonde, craignant par une obstination inutile de perdre tout le fruit de son adroite suggestion, se retira sans répliquer, et alla rendre compte à Comana du sort de la jeune princesse de Batz, en l'engageant, ainsi qu'Yvain, à s'en retourner sans délai. Elle ajouta :

— Dites au comte de Guthure, lorsque vous pourrez lui déclarer la vérité, qu'il ne fasse aucune tentative pour recouvrer sa fille, à moins que le succès n'en puisse être certain, parce que, du caractère

altier et cruel dont est la duchesse Janne, Yolande paierait certainement de ses jours la découverte d'un complot imprudent. Quelque part que le prince Lauter ait porté ses pas, il ne peut manquer d'apprendre ce qui se passe ici, et j'espère qu'il viendra bientôt lui-même délivrer celle dont il aspire à faire son épouse.

CHAPITRE VIII.

DU CONSEIL QUE L'ERMITE DE LA FORÊT DONNA AUX PARENTS DE LA BELLE YOLANDE;
DE LEUR VOYAGE EN CORNOUAILLES,
ET DE L'AFFREUSE NOUVELLE QU'ILS Y APPRIRENT.

La présence de la nourrice Comana n'étant propre qu'à éveiller les soupçons de Wilbrod de Guthure, elle s'en retourna à Roscoff sans le voir, sous la protection de quelques marchands de sa connaissance, qui étaient venus à la foire de Poulaouen, et Yvain se rendit seul auprès de son maître.

La manière brusque et incivile avec laquelle on avait annoncé au comte l'ordre

de partir sans délai lui donnait à penser qu'il devait sa liberté à quelque prince puissant, sollicité par la comtesse Aliénor ; et son fidèle écuyer, qui avait bien de la peine à contenir son affliction, lui vit avec plaisir embrasser de lui-même cette erreur salutaire, qu'il ne devait perdre que trop tôt. Qu'on juge de la douleur secrète avec laquelle il entendait son maître parler continuellement de la joie qui l'attendait dans le sein de sa famille! Le nom de sa fille bien-aimée était toujours sur ses lèvres. Il répétait qu'il serait mort sans regrets pour la préserver d'un joug indigne d'elle, que son Yolande méritait d'être heureuse, elle qui était si semblable aux anges du ciel par son innocence et sa beauté.

Le travail de la mine avait tellement épuisé ses forces qu'il se tenait difficilement à cheval, et n'avançait qu'à très-petites journées, malgré son impatience. De même qu'Yolande, il ne voulut point passer près de la sépulture de Coladec

sans aller y faire sa prière. Comme il sortait de la chapelle, l'ermite, assis devant sa porte, le trouva si pâle et si défait, que, le croyant malade, il le pressa d'entrer dans son ermitage, où il le reçut d'autant plus civilement, qu'il reconnut dans Yvain l'écuyer du brave et malheureux Coladec.

Un pain grossier, des fruits et de l'eau de fontaine furent les seuls mets dont il couvrit sa table; mais le comte ayant déjà perdu l'habitude de se nourrir délicatement, ce simple repas lui parut un des meilleurs qu'il eût faits depuis longtemps. Il ne l'acheva pas, néanmoins, sans répandre des larmes, car, à sa prière, l'anachorète ne l'entretint que des derniers moments de son fils adoptif. Ce qu'il lui raconta de sa ferveur, de son humilité, de son regret de mourir avant d'avoir délivré son bienfaiteur, toucha profondément le cœur du comte.

— Hélas! s'écria-t-il, une fin si chrétienne, couronnant une vie pure et glo-

rieuse, ne justifie que trop bien le choix que j'avais fait de ce chevalier pour l'époux de ma fille unique et chérie. Contre l'ordinaire des grands, qui sacrifient tout à l'ambition, je n'avais eu égard qu'à la vertu, et cette belle âme, que j'avais su apprécier, me paraissait préférable au rang et à la puissance. Une conduite si désintéressée aurait dû attirer sur ma maison les bénédictions du Ciel : comment se fait-il qu'elle soit devenue, au contraire, la source de tous mes malheurs?

— C'est à Dieu qu'il appartient de vous répondre, répliqua le solitaire ; mais prenez garde de détruire par vos murmures le mérite de vos bonnes intentions. Ce n'est point ici-bas que nous devons attendre la récompense qui nous est promise, et toutefois, s'il plaisait au Tout-Puissant de le faire, le temps ne lui manquera point pour accomplir sa volonté.

Yvain, se souvenant du jeune chevalier inconnu qu'il avait entendu prier sur



C'est à Dieu qu'il appartient de vous répondre répliqua le solitaire. P. 120.

le tombeau de Coladec, ne manqua point de profiter d'une occasion favorable pour interroger l'ermite à ce sujet. Ce dernier le regarda avec un peu de surprise, baissa les yeux un moment, comme s'il eût médité sa réponse, et dit ensuite à l'écuyer :

— Mon ami, ce n'est point pour m'occuper des affaires de mon prochain que je me suis retiré dans cette forêt. Mon ermitage est ouvert à tous les voyageurs; je reçois les confidences qu'il leur convient de me faire, sans les leur demander jamais; je n'exige pas même qu'ils m'apprennent leur nom, et lorsqu'ils m'ont quitté, je ne me souviens d'eux que dans mes prières.

Lorsque Wilbrod de Guthure voulut partir, il se trouva si faible, que l'ermite lui conseilla de ne point se remettre en chemin ce jour-là. Le soir même, la fièvre se déclara; le comte fit une maladie qui le retint huit jours entiers dans cet ermitage, et qui l'aurait infailliblement con-

duit au tombeau, sans les habiles secours qu'il trouva dans son hôte.

Rétabli par ses soins, il se disposait enfin à le quitter, lorsqu'une dame à cheval, accompagnée d'une petite suite, mit pied à terre à peu de distance de la chapelle. Un voile lui couvrait le visage, mais son maintien majestueux annonçait une personne de haut rang. Elle salua gravement le comte en passant devant lui, et s'adressant directement à l'ermite :

— Mon bon père, lui dit-elle, ne pourriez-vous pas me tirer de la mortelle inquiétude où je suis, en me donnant des nouvelles d'un chevalier de moyen âge et de son écuyer, qui ont dû partir du duché de Poulaouen, il y a environ quinze jours, en se dirigeant vers cette forêt?

— Aliénor! Aliénor! s'écria le comte avec saisissement, peux-tu méconnaître ton époux?

La comtesse, plus saisie encore que lui-même, se retourna à ces paroles, et pensa s'évanouir de surprise et de dou-

leur en voyant les affreux ravages causés par le chagrin, les mauvais traitements et la maladie.

Nous allons dire maintenant comment elle se trouvait dans ce lieu désert.

A son retour d'Irlande, d'où elle ne rapportait, comme de ses autres tentatives, que des promesses éloignées, Aliénor avait appris, par la lettre de sa fille, et les motifs puissants qui la décidaient à s'aller remettre entre les mains de Janne la Louche, et les raisons qu'elle avait de compter sur le succès de cette démarche extraordinaire; car Yolande, ingénieuse à consoler sa mère, avait eu l'art de lui inspirer des espérances qu'elle ne partageait pas elle-même. Aliénor, ne pouvant mieux faire, attendait donc tristement le résultat de ce dévouement filial, quand la nourrice revint dans l'île de Batz. Elle s'était arrêtée quelques jours à Roscoff, afin de laisser au comte le temps de la précéder, ne se souciant nullement d'être la première à apporter à la comtesse ces

nouvelles sinistres. Dans l'étonnement que lui causa le retard inexplicable du comte et de son écuyer, s'imaginant d'ailleurs que la perfide Janne, au mépris de ses promesses, retenait dans ses fers le père et la fille, elle avoua tout ce qu'elle savait. Alors Aliénor, au désespoir, sourde aux consolations que Comana essayait de lui faire goûter en lui parlant des espérances que Sigismonde fondait sur le retour de Lauter, avait fait tout préparer pour son voyage.

—Puisque Janne possède la meilleure partie de moi-même, dit l'infortunée dame en pleurant, ne lui refusons pas le reste. Elle me rendra ma fille et mon époux, ou je partagerai le sort qu'elle leur destine.

Cependant, comme il n'était pas impossible que quelque aventure n'eût arrêté le comte dans sa route, puisque Yvain n'était pas non plus de retour, elle prenait partout des informations, et ce fut ainsi qu'elle parvint à rejoindre son

époux dans l'ermitage de la forêt. Là ces parents infortunés confondirent leurs plaintes et leurs larmes; un combat généreux s'éleva entre eux pour savoir lequel irait s'offrir à la place de leur malheureuse fille; le comte disait :

—C'est pour moi qu'elle s'est livrée, c'est à moi de reprendre les chaînes dont on a chargé ses innocentes mains.—Vous n'avez déjà que trop souffert, répondait Aliénor; Janne dédaignerait une victime à demi immolée, que la mort ne tarderait point à lui ravir. Moi, je puis soutenir longtemps les efforts de sa haine, et entendre à la fin sonner l'heure de la délivrance.

Incapables de s'accorder jamais dans cette lutte, ils prenaient la résolution de retourner ensemble à la cour de leur ennemie, lorsque Yvain leur rappela formellement les recommandations de Sigismonde, de ne rien tenter au hasard, au risque d'augmenter les périls d'Yolande, et d'attendre le retour de Lauter.

L'ermite, témoin de leur juste désolation, priait Dieu de lui inspirer des paroles dont la puissance fût capable de les consoler.

— Ah ! mon père ! disait Aliénor en se tordant les mains de désespoir, fut-il jamais un sort plus cruel que le nôtre? Le Seigneur nous avait accordé une fille qui faisait à la fois notre gloire et notre bonheur ; jamais vierge plus belle, plus innocente et plus pure ne s'éleva sous l'œil d'une mère, et ce trésor nous est lâchement ravi ! et l'on exige que nous demeurions tranquilles spectateurs de sa captivité, du péril continuel qui la menace de la part d'une furie impitoyable !... Non, cet effort est impossible..... Ah ! si je savais du moins où trouver ce Lauter... j'irais vers lui, fût-il aux extrémités du monde.

— Écoutez-moi, répliqua l'ermite éclairé par une inspiration soudaine ; je crois pouvoir vous apprendre où est ce prince, ou du moins vous mettre sur ses traces.

Partez sans délai pour la ville de Kimper ; adressez-vous à Corentin, son vénérable évêque ; si Lauter est encore dans sa maison, et puissent les saints vous en obtenir la grâce ! le prélat joindra ses instances aux vôtres pour qu'il aille sur-le-champ délivrer votre fille des mains de sa mère.

Les deux époux accueillirent ce conseil avec empressement ; ils résolurent de commencer sur-le-champ ce voyage, sous la seule escorte d'Yvain et de trois autres serviteurs ; ils ne voulaient d'ailleurs se faire connaître qu'à Corentin et au duc Lauter, s'ils étaient assez heureux pour le rencontrer. Aliénor, afin de mieux conserver l'incognito, se priva du secours de ses suivantes, qu'elle renvoya avec Comana dans l'île de Batz, tant sa douleur maternelle la rendait indifférente à tout le reste. Si elle eût été seule, la nuit, qui s'approchait, n'aurait point eu le pouvoir de l'arrêter, et le meilleur de ses cavaliers se serait trouvé devancé par elle ; mais, avec une impatience égale à

celle de son épouse, Wilbrod de Guthure manquait de forces, et il fallut absolument se résoudre à les ménager, attendre le matin suivant, et se résigner à prendre chaque soir quelques heures de repos.

Grâce à leur extérieur modeste, ils purent voyager sans s'attirer l'attention. Ceux qui les rencontraient en chemin n'avaient garde de soupçonner le rang qu'ils occupaient, ni qu'ils eussent devant les yeux le père et la mère de cette belle Yolande de Guthure si vantée, et dont les fiançailles avaient été interrompues par une aventure si extraordinaire.

L'évêque de Kimper se trouvait absent lorsqu'ils se présentèrent pour le voir. Une parente, qui gouvernait sa maison, les reçut poliment, et les invita à se reposer en attendant son retour. Corentin ne se fit pas attendre longtemps; il revenait à pied du promontoire de Penmarck, où il avait converti à l'Évangile des peuples dont la moitié était encore idolâtre; il s'appuyait d'une main sur son bâton pastoral, et

soutenait de l'autre un petit sac de voyage jeté sur ses épaules; la boue qui souillait sa chaussure attestait qu'il n'avait pas toujours suivi une route agréable: aussi la sueur collait ses cheveux blancs sur son front, et néanmoins une douce gaîté, cette gaîté qui est fille de la sérénité de l'âme, brillait sur son visage; il causait d'un air enjoué avec un jeune prêtre, le compagnon de son apostolat.

Il prit à peine le temps de se rafraîchir, et introduisant le comte et la comtesse dans un appartement particulier, le bon évêque se montra tout disposé à s'occuper de l'affaire qui les amenait vers lui. Wilbrod de Guthure lui parla ainsi :

— Nous venons de la part des souverains de l'île de Batz, et nous sommes chargés d'un message pour le duc Lauter de Poulaouen, qu'on nous a fait espérer de rencontrer dans cette ville.

— Il y a déjà plusieurs semaines qu'il m'a quitté, répliqua Corentin, dont la physionomie se rembrunit à ce nom....

Mais, hélas! quelle affaire le comte de Guthure et son épouse auraient-ils désormais avec ce prince?

—Nous sommes autorisés à vous l'apprendre, monseigneur, repartit le comte, car les souverains de l'île de Batz savent, comme tous les vrais chrétiens de l'Armorique, toute la confiance que mérite le saint évêque de cette ville. Nous venons donc supplier le duc Lauter de s'employer auprès de Janne, sa mère, pour qu'elle remette en liberté la princesse de l'île de Batz...

—Que dites-vous? interrompit Corentin; ignorez-vous donc que cette jeune et malheureuse dame n'existe plus?

Un cri déchirant se fit entendre; Aliénor tomba sans mouvement aux pieds de l'évêque. Le comte essaya de la secourir; mais frappé du même coup, il se laissa aller sans forces à côté d'elle, et Corentin, péniblement surpris, reconnut qu'il avait devant les yeux, non les en-

voyés de la famille de Guthure, mais cette famille infortunée elle-même.

Le son de la cloche de l'église, qui se fit entendre en ce moment, interrompit le récit de la dame Paule. Elle se leva aussitôt, de même que les trois sœurs, et toutes les quatre, enveloppées de leur cape, se dirigèrent à travers la neige vers la maison du Seigneur. Obligé de rester au château comme gardien, Sylvain se mit aussi en prières, s'unissant de cœur et d'intention à la dévotion publique des autres fidèles.

Cependant Laure, Catherine et Fanchette regrettaient beaucoup la suite d'une histoire dont le commencement les avait intéressées. La bonne concierge, qui ne demandait pas mieux que de leur procurer un honnête divertissement durant les longues veillées de l'hiver, où elles auraient pu naturellement en chercher d'autres, leur offrit de continuer chaque soir sa narration, encore assez longue, si elles se sentaient le courage de braver

les rigueurs de la saison pour venir lui tenir compagnie.

—Eh! pourquoi ne le ferions-nous pas? lui répondirent-elles; auprès de vous, nous ne pouvons recevoir que des leçons de vertu, que de sages et pieux conseils bien précieux pour notre inexpérience. Pourrions-nous faire un meilleur usage de notre temps? Cette question pourrait s'adresser peut-être aux jeunes filles qui se plaisent au caquetage et à la médisance. Quant à nous, nous aimons bien mieux vous écouter et profiter de vos sages entretiens.

La dame Paule applaudit à ces réflexions, et assura ses jeunes amies qu'elle les recevrait toujours avec plaisir. A leur prochaine entrevue, elle continua donc en ces termes l'histoire de la jeune Yolande, en annonçant qu'elle lirait un chapitre par veillée, afin de ménager ses forces.

CHAPITRE IX.

DU GRAND PÉRIL QUE COURURENT LES SOUVERAINS
DE L'ÎLE DE BATZ;
DES ÉVÉNEMENTS SURVENUS PENDANT LEUR ABSENCE;
CE QUE FIT LE CHEVALIER LORIMER.

La piété étant le seul véritable remède à tous les maux de cette vie, les maisons où règnent le deuil sont celles que visitent avec le plus d'empressement les fidèles ministres du Seigneur, et l'on peut dire que Corentin, animé d'une charité ardente, vivait, pour ainsi dire, au milieu des afflictions humaines. Cependant, quelque exercé qu'il fût à les adoucir, l'état dans lequel il venait de plonger innocem-

ment un père et une mère, déjà si à plaindre, lui causa à lui-même un saisissement inexprimable ; ce ne fut qu'après avoir eu recours à Dieu par la prière qu'il retrouva la présence d'esprit dont il avait besoin.

Le comte, ranimé avant son épouse, fut aussi le premier en état de prêter une oreille docile aux conseils de la religion, qui lui faisait d'ailleurs un devoir de se soumettre à son malheur; mais cependant Aliénor se raidissait contre les plus sages exhortations : l'œil sec, égaré, la bouche muette, on devinait à la voir qu'elle nourrissait secrètement quelque funeste dessein, et à l'obstination avec laquelle elle refusait toute espèce de nourriture, on ne tarda point à comprendre que son projet était de se laisser mourir de faim.

— Quoi ! madame, s'écria alors l'évêque, n'est-ce pas assez d'avoir perdu votre enfant dans ce monde ? voulez-vous mettre entre elle et vous toute une éter-

nité? ne savez-vous pas que les homicides n'entreront pas dans le royaume de Dieu? avez-vous plus de droit sur votre propre corps que sur celui de votre prochain? n'est-ce pas un temple que le Seigneur s'est édifié sans votre consentement? et pouvez-vous le détruire sans commettre un sacrilége? Votre fille a vécu saintement, et elle est morte saintement: vivez et mourez comme elle, si vous souhaitez qu'elle vous reconnaisse pour sa mère au jour du jugement dernier.

La comtesse tomba à genoux en versant des pleurs de repentir.

— Pardon, mon Dieu, s'écria-t-elle les mains élevées vers le ciel... mais vous, qui avez formé le cœur des mères, vous connaissez les angoisses du mien!

— Il n'est pas plus éprouvé que ne le fut celui de Marie! repartit l'évêque.

— Mourir si jeune! continua la malheureuse dame toujours à genoux; et malgré sa parfaite innocence, mourir sans doute par un affreux supplice!

— Non, non, interrompit vivement l'évêque de Kimper, sa mort n'est, assure-t-on, le fruit d'aucune violence; Dieu seul paraît l'avoir condamnée.

Un éclair de consolation brilla sur le visage de la comtesse; elle regarda tour à tour son mari, dont l'abattement était profond, et Corentin, qui pleurait de compassion; puis, balançant tristement la tête, elle reprit à demi-voix :

— C'est un mystère d'iniquité... ô ma fille!

— La charité défend de supposer le crime, continua le saint évêque. Après tout, quel que soit le chemin qui nous ouvre le ciel, qu'importe, pourvu que les anges nous y conduisent? Si vous aviez de la foi, vous béniriez le Seigneur pour la grâce qu'il a faite à l'enfant de votre amour. Lui réserviez-vous donc un sort comparable à celui dont il peut la faire jouir?

— Nous gémissons sur nous-mêmes, infortunés que nous sommes, répondit

Wilbrod de Guthure. Notre vie est désormais sans but, sans espérance, sans consolation.

— Combien une douleur immodérée nous aveugle et obscurcit notre jugement! s'écria Corentin. Est-ce un chrétien qui ose s'exprimer ainsi? Celle que vous pleurez a-t-elle emporté votre âme avec la sienne? Êtes-vous bien sûrs qu'elle-même n'a plus besoin du secours de vos prières? Et si elles lui sont utiles, comme l'Église vous ordonne de le croire, les attendra-t-elle en vain? Prier pour soi-même et pour ses frères, n'est-ce pas le devoir de tout chrétien sur la terre, qu'il pleure ou qu'il soit dans la joie? Retournez dans votre pays; soyez l'édification de tous par vos bonnes œuvres; la consolation qui en naîtra pour vous, vous permettra d'attendre doucement la fin de cette vie qui vous est amère, et l'espérance vous soutiendra à votre dernière heure. Ne dites donc plus que vous êtes à jamais sans but, sans espérance et

sans consolation, car c'est le sort des réprouvés.

Ainsi leur parla cet homme, dont l'Église a fait un saint après sa mort. Ses avis charitables ne furent point perdus; ils le quittèrent aussi résignés qu'ils pouvaient l'être, décidés à passer le reste de leurs tristes jours dans l'exercice de la piété, et à consacrer tous leurs biens aux pauvres.

Le comte et la comtesse de Guthure s'embarquèrent à l'anse de Bénaudet, sur un petit navire marchand du port de Saint-Malo, qui trafiquait avec l'île de Batz. Le patron ne se doutait guère qu'il avait à son bord le souverain de ce pays. Celui-ci, au sein même de son affliction, ne put se défendre d'un mouvement de joie en entendant ce marin faire l'éloge de sa justice et de la douceur de son gouvernement.

— Si l'on veut être heureux, disait-il tout haut, c'est à Batz qu'il faut aller vivre. Là, on n'est exposé ni aux exactions, in aux violences, ni à la malice

des délateurs. Qu'on soit riche ou pauvre, noble ou roturier, il n'y a pour tous qu'une justice et qu'une mesure, ce qui est assez rare par le temps qui court. Les impôts modérés qu'on y perçoit sont tous consacrés à des objets d'utilité publique. Là, un père ne se voit point enlever ses fils par une guerre désastreuse; car le comte Wilbrod de Guthure, n'écoutant ni l'ambition qui sollicite aux conquêtes, ni l'orgueil qui s'irrite aisément, vit en paix avec tous ses voisins.

— Il n'a pu cependant éviter les embûches d'un ennemi secret, repartit l'un des passagers; car on m'a raconté qu'il s'était laissé enlever par une dame inconnue, au milieu même du pas d'armes qu'il donnait dans son île à l'occasion des fiançailles de sa fille. Il faudra peut-être bien guerroyer pour le tirer de ce mauvais pas où son imprudence...

— Dites plutôt sa bonne foi, interrompit le patron du navire. Depuis quand un brave chevalier refuse-t-il de servir les

dames qui réclament son appui ? Je n'ai pas ouï dire qu'aucun prince ait encore remué en sa faveur ; mais, à leur défaut, soyez sûr qu'il se trouvera quelque brave chef qui se mettra à la tête de ses insulaires, dont la reconnaissance n'a sans doute besoin que d'être bien dirigée ; car ils seraient indignes de leur bonheur, s'ils n'affrontaient mille morts pour sa délivrance. Pour moi, je ne doute nullement qu'un prince qui a pour lui les vœux du pauvre peuple ne finisse par triompher de ses ennemis ; et si Dieu favorise assez mon négoce pour me permettre de m'enrichir un jour, j'espère bien aller jouir de mon aisance sous son heureuse domination, quoique je sois né le vassal d'un autre seigneur.

Sans la perte irréparable qu'ils avaient faite, le comte n'aurait pu s'empêcher de considérer ces paroles comme un présage consolant ; mais dans ces tristes circonstances, elles n'excitèrent en lui qu'un profond soupir. Aliénor, absorbée par

ses regrets, ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour d'elle.

Le même jour de son départ de la côte de Cornouailles, le bâtiment fut surpris par une rafale qui augmenta au point de devenir une tempête. L'équipage ne fut plus occupé que de la manœuvre et du soin de se préserver des nombreux écueils qui environnaient le petit navire. Les vagues s'élevaient à une hauteur effrayante; la grêle, le vent, le tonnerre et les éclairs paraissaient conjurés contre cette fragile embarcation, que quatre hommes hardis disputaient aux éléments furieux. Les rochers menaçants de Penmarck furent heureusement doublés; mais on approchait du passage du Raz et de la baie des Trépassés, dont le nom sinistre rappelle le grand nombre de victimes que la mer y a englouties pour toujours. Les matelots, pâles de terreur, prêts à s'engager dans ce funeste détroit, répétaient en faisant le signe du salut :

« Mon Dieu! protégez-nous dans le pas-

« sage du Raz. Notre navire est si petit!
« et la mer est si grande! »

Dans ce moment terrible, Wilbrod, s'approchant de son épouse, voulut lui donner des instructions pour se réserver quelque chance de salut, en cas que le navire se brisât sur les rochers; mais Aliénor lui répondit aussitôt :

— N'espérez pas que je dispute aux vents et à la mer ma déplorable existence. Ne songez qu'à vous seul, si la vie peut encore vous plaire. Pour moi, je recevrai le trépas comme un bienfait, heureuse d'avoir survécu si peu de temps à celle que je pleure.

Le comte ne lui répliqua rien; mais il se tint prêt à tout événement, et Yvain, de son côté, se disposait à les sauver ou a périr avec ses maîtres. L'habileté du patron préserva tout le monde. La tempête s'apaisa enfin; on s'empressa de gouverner dans le passage dangereux, et bientôt, à l'exception de la comtesse, qui ne souhaitait que la mort, de vives

actions de grâces s'élevèrent au ciel de tous les coins du navire, voguant paisiblement sur les flots.

On jeta l'ancre dans le beau bassin de Kernoc, au sud de l'île de Batz, et ses malheureux souverains, le désespoir dans l'âme, à peine accompagnés, couverts d'humbles vêtements, méconnaissables à leurs propres vassaux, mirent enfin le pied sur ce rivage, où, tant qu'avait duré leur félicité domestique, ils n'avaient rien eu à envier aux plus puissants monarques.

Une femme errait seule sur la grève; c'était Comana, qui épiait avec impatience le retour de ses maîtres. A la vive douleur qui s'empara d'elle en les reconnaissant, aux sanglots qu'elle laissait échapper, ils ne doutèrent point qu'elle ne fût instruite de la perte de sa chère princesse; mais ils ne tardèrent point à apprendre qu'elle avait encore d'autres revers à leur annoncer, quoiqu'il ne pût y en avoir pour eux de plus terribles.

— Ah! mes seigneurs, s'écria la nourrice, gardez-vous de paraître dans la ville, et profitez de la circonstance qui vous fait aborder secrètement dans cette partie de l'île pour prendre des mesures de sûreté. Suivez-moi chez un gentilhomme de cette contrée, dont la fidélité est aussi sûre que la mienne, et qui vous attend depuis trois jours.

Plus surpris qu'alarmés de ces paroles (le coup dont ils venaient d'être frappés les rendait à peu près insensibles à tous les événements), les deux époux se laissèrent conduire en silence dans la maison que Comana leur indiquait. C'était celle d'un nommé Lisven. Il s'avança respectueusement vers ses maîtres infortunés, les conduisit dans un appartement préparé d'avance, où, après leur avoir servi des rafraîchissements et tout ce dont ils avaient besoin, il les instruisit des graves événements qui s'étaient passés dans l'île pendant leur absence.

Des pirates danois, informés peut-être

de l'absence du souverain de l'île de Batz, étaient venus fondre sur elle à l'improviste avec deux vaisseaux et en un si grand nombre, que les insulaires, mal préparés, frappés de stupeur, énervés peut-être aussi par une trop longue prospérité, n'essayèrent pas même de se défendre. La partie de l'île où ils avaient commis le plus de désordres était la ville de Porsénéoc, sa capitale; ils l'avaient pillée, ainsi que le château et les églises, car les Danois étaient encore païens. Ils adoraient comme des dieux un de leurs anciens guerriers, nommé Odin, et Frigga, son épouse. Tandis qu'ils se livraient à la joie du triomphe au milieu d'un festin dont ils jetaient dédaigneusement les restes aux principaux habitants enchaînés, qu'ils comptaient emmener en esclavage dans leur pays, ceux qui leur avaient échappés, couchés et tremblants entre des rochers inaccessibles, virent aborder un autre vaisseau danois. Ils se crurent perdus sans ressource, mais ils se trompaient,

le Ciel leur envoyait un libérateur. Les pirates, s'imaginant apercevoir aussi des compatriotes, laissèrent tranquillement débarquer une troupe peu nombreuse de vaillants hommes, conduits par un chef plus vaillant encore, qui se précipita à leur tête sur les Danois à moitié ivres, et en fit un carnage épouvantable. Puis appelant à son aide les insulaires, et leur reprochant leur lâcheté, il les mena contre les pirates. Ils furent presque tous exterminés, et ceux qui étaient restés sur les vaisseaux levèrent l'ancre à la hâte et disparurent. Ce n'était pas la première fois qu'ils se mesuraient avec leur vainqueur. Il les avait déjà battus sur les côtes d'une autre île et s'était emparé de l'un de leurs navires, avec lequel il venait d'aborder si à propos dans l'île de Batz.

Le guerrier libérateur s'établit dans le château avec ses hommes d'armes, restitua aux églises les ornements dont les pirates les avaient dépouillées, répara tout ce qui pouvait l'être, et ordonna aux jeu-

nes gens de l'île de s'exercer tous les jours aux armes, afin d'être mieux en état de protéger leur pays à l'avenir. Il fit enfin tous les actes d'autorité que se permettent chez eux les princes, et les vassaux de Wilbrod de Guthure, plus fidèles que braves, s'apercevant qu'ils venaient de changer de maître, tombèrent dans la consternation, à cause du sincère attachement qu'ils portaient à leur souverain légitime. Ils conçurent même de vives inquiétudes pour sa sûreté personnelle, en apprenant que le nouveau chef, appelé Lorimer, faisait épier attentivement son retour par une sentinelle qui surveillait toutes les embarcations venant du port de Roscoff.

Comana, instruite du voyage en Cornouailles, le confia aux amis du comte de Guthure, qui guettèrent à leur tour son arrivée par une autre direction, afin de le soustraire aux embûches que l'usurpateur projetait sans doute de lui tendre, et même pour prendre des mesures afin

de le rétablir dans ses droits, s'il était possible.

Après avoir entendu cette relation, le comte demanda à Lisven si Lorimer se conduisait en mauvais prince à leur égard.

— Non, répondit Lisven, personne ne peut se plaindre de lui avec justice. Il ne nous flatte ni ne nous tyrannise, et jusqu'ici il n'a rendu que des ordonnances utiles; mais il manque d'affabilité, ne se soucie ni de nous connaître, ni d'être connu de nous, et paraît extrêmement fier, quoique fort jeune.

— Son usurpation l'inquiète sans doute, reprit le comte; il changera en acquérant plus de sécurité. Pour moi, je suis tout disposé à lui céder volontairement mes droits, pourvu qu'il me promette de vous rendre heureux et de vous conserver vos franchises. Après le malheur qui nous est arrivé, nous n'aspirons, mon épouse et moi, qu'à nous retirer du monde. Le seul intérêt d'un

peuple qui nous est cher nous ramenait ici ; mais pourquoi se soulèverait-on pour ma cause ? Je n'ai personne à qui laisser après moi le gouvernement de cette île ; je suis vieux, usé par la douleur ; votre sûreté exige que vous me préfériez un chef jeune, brave, qui a donné des preuves d'intelligence et de sagesse. Loin donc de me cacher et de conspirer contre lui, je vous charge de lui porter de ma part des paroles d'amitié, de paix.

Cette déclaration affligea extrêmement les fidèles serviteurs du comte ; ils le conjurèrent de ne rien précipiter, mais plutôt de réfléchir mûrement à une résolution dont par la suite il se repentirait peut-être, mais trop tard. Le comte, pour les satisfaire, consentit à un délai de six jours.

Le troisième n'était pas encore écoulé que Lisven vint l'avertir avec effroi que sa retraite était découverte, et que l'usurpateur, à la tête de sa troupe, arrivait fièrement pour se saisir de sa personne.

Ses amis tombèrent à genoux autour de lui, le suppliant de se mettre en sûreté par une prompte fuite, tandis qu'il le pouvait encore, et Aliénor, tirée de son abattement par le péril de son époux, se joignit à eux pour le presser de se jeter dans une barque prête à le conduire sur le continent. Wilbrod de Guthure la rassura sans peine.

— Que voulez-vous que j'aie à craindre d'un homme auquel je ne prétends rien disputer ? lui demanda-t-il. Réjouissons-nous plutôt de cette occasion que Dieu nous offre de nous séparer honorablement de nos compatriotes.

Il attendit donc l'événement avec une noble tranquillité. Cependant Lorimer, monté sur un superbe cheval, entouré de ses hommes d'armes et d'une musique guerrière composée de trompettes et de cymbales, s'approchait de la demeure de Lisven. Devant lui marchait l'étendard de la maison de Guthure. Le sang monta au visage du vieux Wilbrod, malgré son

détachement des choses de ce monde, à l'aspect du dauphin représenté dans ses armes, qu'un étranger, qu'un vagabond obscur peut-être, osait s'approprier à ses yeux, et il regretta un moment de n'avoir point suivi le conseil de ses partisans, jusqu'à ce que le souvenir de sa fille vint lui rendre son indifférence. La crainte d'exposer à quelque insulte la maison du fidèle Lisven le décida à en sortir, et à s'avancer à la rencontre de celui qu'il regardait comme son ennemi. Aliénor voulut absolument l'accompagner.

Les deux troupes s'abordèrent à la vue d'un grand nombre d'insulaires accourus à cet étrange spectacle auquel ils s'intéressaient vivement. D'un côté le comte et la comtesse de Guthure à pied, entourés d'un petit nombre de serviteurs, montraient une contenance grave, triste, et néanmoins pleine de dignité; de l'autre, un jeune guerrier, dont la mine haute et fière n'avait point emprunté son lustre à de vains ornements, son armure toute

blanche étant d'une extrême simplicité, s'avançait soutenu par une vaillante escorte.

A l'instant où il aperçut les deux vénérables époux, il descendit de cheval, et marcha rapidement vers eux, son épée nue à la main. Un cri d'effroi circula sourdement dans la foule, Aliénor épouvantée se disposait à faire au comte un rempart de son corps, lorsque Lorimer mit un genou en terre, salua le comte en qualité de souverain de l'île de Batz, et lui présentant cette même épée :

— Je m'en suis servi pour protéger vos états pendant votre absence, lui dit-il; je la dépose à présent entre vos mains, sinon comme votre sujet, du moins comme un homme qui vous est entièrement dévoué.

CHAPITRE X.

DU PARTI QUE PRIT LORIMER

REPROCHES DE SIGISMONDE.

DU GRAND PROJET DE JANNE LA LOUCHE.

CE QUE C'ÉTAIT QUE L'ESCLAVE NOIR.

L'amour de l'existence est si fortement enraciné dans le cœur des humains, que, tout en désirant de la perdre, ils ne peuvent sans pâlir en voir brusquement approcher le terme. Aussi le comte et la comtesse de Guthure ne purent-ils se défendre d'un mouvement de joie en écoutant la déclaration du guerrier inconnu ; ils lui tendirent la main d'un commun accord, et lui rendirent grâce de sa géné-

rosité. A un signe de Lorimer, un écuyer sortit du milieu de l'escorte, conduisant par la bride un cheval fort doux que la comtesse montait ordinairement, et sur lequel il l'aida lui-même à se placer. On amena également au comte son coursier favori; Yvain le précéda portant son étendard, et tous ensemble reprirent la route de la ville et du château de Porsénéoc.

La satisfaction devint si vive parmi les insulaires, que, sans en attendre l'ordre, et même malgré les avis secrets d'Yvain et de Comana, qui s'efforcèrent de faire comprendre aux habitants combien des démonstrations publiques seraient peu d'accord avec l'affliction d'un père et d'une mère, des feux de joie furent allumés partout; le plus pauvre pêcheur dansa autour du varech (1) qu'il fit brûler devant sa cabane, et le peu de vivres que les Danois

---

(1) Le varech est une plante marine qui sert à la fois de bois et de fumier aux habitants de l'île de Batz.

avaient laissés dans l'île furent consommés en festins ; tous les insulaires célébrèrent à l'envi le retour de leurs bons souverains. Pour ceux-ci, lorsque, des fenêtres de leur demeure, ils virent s'élever le long des rivages, comme autant de météores, ces flammes brillantes et multipliées, ils pleurèrent amèrement ; mais ils ne furent point insensibles à ces témoignages naïfs d'amour et de fidélité, et ils auraient cru se rendre coupables d'ingratitude en abandonnant un peuple si affectionné.

L'intention de Lorimer n'était point d'ailleurs de se fixer dans l'île de Batz. Satisfait d'en avoir chassé les pirates, il en serait déjà parti, s'il n'eût attendu le retour de Wilbrod de Guthure. Le comte ne lui cacha point ses malheurs, dont le récit affecta si vivement le jeune guerrier qu'il sembla hors d'état d'exprimer ce qu'il sentait. Il garda constamment un sombre silence ; mais les pleurs qui s'échappaient de ses yeux en disaient beaucoup plus que ses paroles. La veille de

son départ, le comte lui dit affectueusement :

—Vous avez exposé pour moi votre vie et sauvé mes vassaux de l'esclavage et de la mort, j'en conserverai une éternelle reconnaissance ; mais est-ce là tout ce que vous avez droit d'attendre de moi? Après avoir refusé les dons de mes gentilshommes, traiterez-vous leur souverain avec la même hauteur? Apprenez-moi vous-même, mon cher Lorimer, de quelle manière je puis m'acquitter de ma dette.

—Rien ne vous sera plus facile, repartit vivement le chevalier. Aimez-moi comme vous aimiez Coladec; enseignez-moi à joindre comme lui la vertu à la valeur; servez-moi de père, comme vous lui en avez servi.

— Mais, reprit le comte de Guthure avec surprise, Coladec était orphelin, et vous ne m'avez pas dit que vous eussiez perdu votre père. La conduite que vous venez de tenir dans mes états fait honneur à votre éducation.

— Vous vous trompez, répondit tristement Lorimer. Cette éducation a été au contraire fort négligée. Quelques qualités brillantes vous abusent; j'ai mille défauts capables d'obscurcir la plus belle gloire, si un ami vertueux ne daigne m'en corriger. Je suis impatient, orgueilleux, vindicatif, vices qu'on m'a laissé contracter dès mon enfance, et mon courage même a besoin d'être dirigé vers un but utile. Cependant, fils d'un gentilhomme sans renommée, je brûle de me distinguer par mes actions, et je ne sais comment y parvenir.

La franchise de cet aveu toucha le comte de Guthure, et l'attacha encore davantage à Lorimer; car rien n'intéresse davantage qu'un jeune homme qui reconnaît naïvement ses défauts, et témoigne le désir d'en être corrigé.

— O mon fils! s'écria-t-il en l'embrassant, qu'il y a déjà de vertu dans cette franchise que vous me laissez voir! et qu'il vous sera facile de devenir un che-

valier irréprochable! Si j'étais encore à la fleur de mon âge, comme lorsque j'adoptai Coladec, avec quelle joie j'abandonnerais tout pour marcher à vos côtés, maintenant que je n'ai plus de fille! Mais je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Toutefois, à défaut de ma personne, mes conseils et mes vœux vous accompagneront. Voici des tablettes sur lesquelles sont inscrits les préceptes qui doivent diriger la conduite d'un vertueux chevalier. Ils ont servi de règle à Coladec; j'espère que, suivant votre désir, ils réussiront à vous rendre semblable à lui-même... Mais, hélas! je n'ai plus la même récompense à vous offrir!

Lorimer saisit sa main, qu'il mouilla de ses larmes; puis, mettant les tablettes dans son sein, il jura d'y conformer religieusement sa vie. Le comte lui ayant demandé ensuite de quel côté il avait l'intention de diriger ses pas, le chevalier lui répondit qu'il désirait passer en Angleterre, tant à cause des nombreux tour-

nois qui s'y donnaient que parce que le roi de ce pays, possédé de l'amour des conquêtes, appelait sous sa bannière les plus valeureux chevaliers.

— Il ne peut y avoir de véritable gloire là où il y a de l'injustice, lui répliqua le comte; et si vous m'en croyez, ce ne sera ni dans des fêtes, ni à la suite d'un conquérant, que vous irez exercer votre valeur. Une carrière plus noble vous est ouverte.

Vous avez sans doute appris que les Maures ont envahi l'Espagne, qu'ils méditent encore d'autres conquêtes, et que l'étendard de Mahomet a renversé en beaucoup de lieux la croix de Jésus-Christ. Un seul guerrier espagnol, Pélage, que les montagnards asturiens ont reconnu pour leur roi, a bravé la puissance des califes. Caché dans les flancs d'une montagne avec ses braves partisans, il n'a cessé pendant plusieurs années de harceler ses ennemis, et moi-même je lui ai prêté l'appui de mon

bras, j'ai porté le titre glorieux de son frère d'armes. Pélage est parvenu à chasser les Maures du royaume des Asturies; mais cela ne lui suffit pas. Il veut en délivrer l'Espagne, et accueille toujours avec joie tous ceux qui vont s'unir à lui dans ce dessein. Voilà le prince auquel vous devez aller offrir votre épée. C'est en combattant pour notre foi outragée que vous acquerrez en peu de temps une gloire aussi brillante que pure.

Non-seulement Lorimer embrassa ce parti avec enthousiasme, mais il persuada aisément à sa petite troupe de l'accompagner dans les Asturies. Elle était composée d'aventuriers courageux, quoique d'une probité équivoque, que Lorimer avait rencontrés par hasard, et qu'il avait emmenés avec lui contre les Danois, sans autre autorité que celle que donne la valeur à un chef heureux et entreprenant. Le comte de Guthure, persuadé qu'un pareil secours serait bien accueilli de Pélage, leur fit équiper promptement

un navire, sur lequel Lorimer s'embarqua peu de jours après, emportant avec lui l'estime du comte et les bénédictions de ses vassaux.

Nous abandonnerons aussi pour un temps les rivages de l'île de Batz, et nous retournerons à Poulaouen, afin d'y reprendre le fil des événements qui s'y passaient, à l'endroit où nous l'avons interrompu.

Vous n'avez peut-être pas oublié qu'Yolande avait été renfermée dans une tour, où toute espèce de communications devait lui être interdite, et que Sigismonde avait obtenu de Janne, non sans peine, que cette étroite captivité ne serait point suivie d'un sort encore plus déplorable. Le lendemain de ce triste événement, la veuve du grand sénéchal reçut la nouvelle qu'une de ses sœurs, mariée sur les bords de la Loire, se trouvait à toute extrémité, et la priait d'aller recevoir ses derniers adieux. Au chagrin que lui causait la perte dont elle était

menacée, se joignait l'inquiétude d'abandonner la princesse de l'île de Batz dans une situation si périlleuse; car, quoiqu'il ne lui fût point permis de la voir, il lui semblait que sa présence à la cour était pour elle une espèce de protection; mais son voyage était d'une nécessité trop urgente pour qu'elle pût y renoncer. En prenant congé de la duchesse, Sigismonde lui rappela de nouveau combien les jours d'Yolande devaient être précieux pour son fils.

— A ce motif déjà si pressant, ajouta-t-elle, permettez-moi d'en alléguer un autre, et de vous supplier de considérer que cette jeune dame a été premièrement mon hôte, qu'elle s'est confiée à mon honneur, et que c'est moi qui l'ai amenée à votre cour. Pour peu que ma fidélité, les services de mon mari et les miens, vous paraissent mériter des égards, vous m'épargnerez, je l'espère, l'affreux malheur d'avoir contribué à la perte de cette innocente fille.

Janne lui promit solennellement de ne point attenter à la vie d'Yolande, et lui répéta plusieurs fois qu'elle pouvait s'éloigner en toute sûreté ; mais elle refusa obstinément de lui laisser voir sa captive, ce qui obligea Sigismonde à se contenter de la simple assurance qu'on lui donnait. Son absence dura plusieurs semaines. Sa sœur étant revenue des portes du tombeau, Sigismonde ne la quitta point qu'elle ne fût entièrement rétablie.

A peine de retour dans sa maison, elle s'informa auprès de ses serviteurs de ce qui se disait dans la ville au sujet de la princesse de l'île de Batz ; mais tous, secouant la tête d'un air consterné, lui apprirent qu'elle était morte dans sa prison peu de jours après son départ.

— Morte ! s'écria la veuve en pâlissant ; et de quelle manière, juste Ciel?

— La duchesse et son médecin ont déclaré qu'elle avait succombé à une forte fièvre, répliqua l'intendant de Sigismonde;

puis il ajouta plus bas : Dieu seul connaît la vérité.

On lui raconta encore que Janne paraissait méditer quelque grand dessein, quelque voyage sans doute, puisqu'elle avait nommé un conseil pour gouverner pendant son absence, et pris diverses mesures enveloppées de mystère et de précautions; mais qu'on n'en parlait qu'avec une extrême réserve, parce que les espions se glissaient partout, et faisaient main basse sur ceux qui osaient se livrer trop librement à leurs conjectures. Quant à Lauter, on ignorait toujours ce qu'il était devenu, et des bruits étranges se répandaient sur son compte : selon les uns, il était allé à la Chine; selon les autres, il avait conquis seul un vaste royaume, dont il avait fait noyer les souverains.

Sigismonde était trop affligée pour accorder la moindre attention à ces nouvelles extravagantes; la mort inattendue de l'infortunée Yolande l'occupait unique-

ment. Avait-elle été sacrifiée? avait-elle succombé à la douleur? Le problème était difficile à résoudre.

Elle se rendit au château le jour même, et trouva la duchesse seule dans son cabinet, dont la porte lui fut ouverte par une créature qui fit reculer la veuve avec effroi : c'était, disait-on, un jeune Africain que Janne avait depuis peu à son service. Les hommes de cette couleur étaient alors peu connus en Europe; on n'en avait jamais vu à Poulaouen, où celui-là frappait de terreur tous ceux qui, de même que Sigismonde, l'apercevaient pour la première fois. Sizara, c'était le nom de l'esclave de Janne, jeune et de petite taille, loin de jouir méchamment de la frayeur qu'il inspirait, ainsi que la plupart de ses pareils, se retira confus derrière un rideau, d'où il ne sortait qu'à l'appel de sa maîtresse.

—Être extraordinaire! s'écria la veuve du grand sénéchal dans son épouvante, au nom du Sauveur, qui es-tu?

— Il ne vous répondra pas, répliqua la duchesse, cet enfant est muet; mais calmez vos alarmes, l'être que vous voyez n'a rien de surnaturel, les habitants de son pays sont tous de cette horrible couleur. C'est un Africain dont mon médecin m'a fait présent; je vais le renvoyer, puisque son aspect vous est désagréable. Esclave, retire-toi.

Le mouvement du rideau, derrière lequel se trouvait une porte, annonça la promptitude de l'obéissance du jeune esclave, et la pauvre Sigismonde, à laquelle le nom du médecin arabe venait de rappeler un souvenir funeste, levant sur la duchesse des yeux pleins de larmes et de reproches, lui demanda si elle se souvenait de la promesse qu'elle lui avait faite à son départ.

— Je ne l'ai point oubliée, répondit gravement Janne la Louche; mais en vous promettant de ne point attenter aux jours de mon ennemie, me suis-je engagée à

répondre que la nature les respecterait autant que moi ?

— Ah ! madame, s'écria Sigismonde, emportée par la douleur, quand je me rappelle cette brillante jeunesse, cette fraîcheur, gage de la santé...

—Audacieuse! interrompit la duchesse, qu'osez-vous me laisser entrevoir? Depuis quand la fraîcheur et la santé ne sont-elles plus des signes trompeurs? N'avez-vous jamais vu de fleur plus tendre moissonnée par le trépas? N'est-ce pas outrager ouvertement votre souveraine que de lui attribuer un crime qu'elle n'a point commis ?

Sigismonde baissa la tête et pleura en silence.

— Yolande de Guthure, poursuivit Janne, a été attaquée d'une maladie dont l'effet prompt et terrible a déjoué toute la science de l'habile Mansour, que j'ai envoyé à son secours; il a tout fait pour la combattre, comme je lui en avais donné l'ordre pour l'amour de mon fils.

Je ne sais si les soupçons planent sur nous à ce sujet, peu m'importe ; mais apprenez que vous êtes la seule à qui je puisse pardonner de me les laisser connaître.

— Oh ! combien cette affreuse nouvelle a dû aggraver la douleur d'un père et d'une mère, déjà si à plaindre ! reprit la veuve du grand sénéchal.

— Ingrate ! continua Janne, quel intérêt si vif prenez-vous à ces étrangers, lorsque moi, votre souveraine et votre amie, je déplore si amèrement l'abandon de mon fils unique ? Apprenez au reste que les objets de votre compassion ont cessé de gémir : le comte et la comtesse de Guthure ont péri dans un naufrage sur les côtes de la Cornouaille.

— Est-il possible ! s'écria Sigismonde.

— Peut-être m'accuserez-vous aussi d'avoir soulevé contre eux les vents et la mer, poursuivit la duchesse avec une amère ironie ; mais écoutez les plus surprenantes nouvelles. Lauter, sous le nom

de Lorimer, s'est emparé de l'île de Batz et s'en est fait déclarer le souverain, soit pour s'emparer d'Yolande, soit pour commencer la carrière aventureuse qu'il se propose de suivre; mais ceux qui m'ont rapporté cette action ont de fortes raisons de supposer que son dessein est de voler bientôt à d'autres conquêtes. J'ai donc formé la résolution de l'aller surprendre dans l'île de Batz; là je ferai parler mon désespoir et mes larmes, et nous verrons s'il trouvera le courage de les mépriser. Vous comprenez aisément, Sigismonde, à quel point le secret m'est nécessaire; tout est perdu si Lauter est averti de mon projet, il se hâtera de m'échapper une seconde fois. Je n'ai pu me dispenser de pourvoir au bon ordre de mes états, en formant un conseil pour le régir pendant mon absence; mais ce conseil lui-même ignore ce que j'entreprends, et croit que je me dirige vers le mont Saint-Michel pour l'accomplissement d'un vœu; vous êtes la seule véritablement instruite: j'ai

cru devoir cette marque de confiance à la discrétion de votre caractère. Je pars cette nuit même, sous un habit qui déguisera jusqu'à mon sexe, dans la seule compagnie de mon médecin Mansour et de mon esclave noir.

Un choix si singulier fit tressaillir la veuve, qui ne put s'empêcher de répondre qu'il lui paraissait peu digne d'une princesse chrétienne, et en même temps insuffisant à sa sûreté; mais Janne, naturellement hardie, lui répliqua que sa sûreté reposait sur son propre courage, et que tant qu'elle porterait un glaive à sa ceinture, elle saurait bien défendre ses jours, non-seulement contre un vieillard et un enfant, mais contre des ennemis plus redoutables.

En dépit de la défiance que lui inspirait la duchesse, Sigismonde ne put s'empêcher d'être flattée de la confidence qu'elle venait de lui faire, et elle en cherchait en elle-même la raison, lorsque Janne la lui découvrit en lui demandant

l'avance d'une somme assez considérable dont elle avait besoin pour son voyage, et qu'elle ne se souciait point de prendre chez son trésorier, de peur d'exciter ses soupçons.

Janne n'avait point entièrement manqué à sa promesse, Yolande n'était morte qu'en apparence; mais sa bizarre destinée était devenue beaucoup plus déplorable que si on l'avait réellement plongée dans le tombeau.

Captive depuis plusieurs jours, et ne voyant que le geôlier constamment silencieux qui lui apportait sa nourriture, la princesse de l'île de Batz n'attendait plus que l'arrêt de son supplice, quand ses verrous s'ouvrirent au milieu de la nuit, pour laisser pénétrer jusqu'à elle la cruelle Janne.

— Avant de m'immoler, lui cria-t-elle, apprenez-moi par pitié si mon sacrifice a eu l'issue que j'en espérais! Le cher auteur de mes jours est-il en sûreté auprès de son épouse? Si vous avez été fidèle à

cet égard, non-seulement je ne vous maudirai point, mais je prierai encore le Seigneur de vous pardonner mon trépas injuste.

— Yolande, lui répondit la duchesse, commence par confesser ton crime et consens à le réparer, car je sais que tu as jeté ou fait jeter un sort sur mon fils. Qu'as-tu fait pour le contraindre à m'abandonner et à désirer des aventures périlleuses, genre de folie inconnu parmi nous jusqu'à ce jour? Ramène-moi mon cher Lauter, et je te laisserai retourner en paix dans ton île.

— Ah! désabusez-vous, répliqua l'infortunée captive; je n'ai aucune idée du crime dont vous m'accusez, je ne puis réparer un mal que je n'ai point commis. Si quelquefois des remèdes innocemment composés sont sortis de mes mains pour adoucir les souffrances des pauvres malades, plus souvent encore leur vertu s'est trouvée en défaut. Dieu seul...

— Tu le nierais en vain, interrompit

violemment la duchesse, un homme de ta maison t'a précédée ici de quelques jours, chargé de répandre sans doute tes horribles maléfices, car c'est précisément depuis cette époque que la raison de mon malheureux fils s'est égarée.

Yolande essaya inutilement de se justifier, son ennemie lui imposa silence.

— Puisque ton opiniâtreté m'y oblige, continua Janne, j'opposerai la ruse à la ruse, le charme au charme; j'anéantirai si bien ta fatale beauté, que ta mère elle-même ne pourra te reconnaître. Si tu fais cas de la vie...

— Si j'y tenais, cruelle, s'écria Yolande désespérée, serais-je venue me livrer entre tes mains perfides? Arrache-moi le jour, prépare tes tortures, je brave tes menaces puisque mon père est sauvé.

— Tu te presses trop tôt de triompher, jeune fille, reprit Janne; on ne m'échappe pas aussi promptement que tu parais le croire... Le sort de ton père dépend de ton obéissance,

— Qu'entends-je? poursuivit douloureusement la malheureuse captive; quoi! au mépris de vos serments, les chaînes du comte de Guthure ne seraient pas encore brisées!... Eh bien! me voici à vos pieds, prête à souscrire à tout ce que vous ordonnerez de moi. Que mon père vive, qu'il soit libre, et, à l'exception d'un crime, je n'ai plus d'autre volonté que la vôtre.

Janne demeura quelques instants pensive, paraissant méditer profondément; ensuite présentant à Yolande la croix attachée à son cou :

— Connaissez-vous ce signe? lui demanda-t-elle.

— C'est celui de notre salut, répondit la jeune comtesse en y appliquant dévotement ses lèvres; c'est l'espérance des opprimés et la condamnation des méchants.

— Jure donc par ce signe de devenir mon esclave, poursuivit Janne sans faire attention aux paroles de sa captive, de

m'obéir comme à Dieu, en tout ce qui ne peut nuire ni à ta vertu, ni à ta religion; de paraître muette si je t'ordonne d'être muette; de perdre ton nom, ton sexe et jusqu'à ton existence, si telle est ma volonté. A cette condition, je jure moi-même par cette croix de favoriser le retour du comte de Guthure; mais si tu refuses de souscrire à ma volonté, il périra misérablement.

Lorsqu'on imposait à sa fille ces effroyables conditions, le comte de Guthure était déjà loin de son artificieuse ennemie; mais dans son ignorance, la triste victime n'hésita point à les accepter. Elle prononça le serment d'une voix ferme; puis, abandonnée à elle-même dans sa prison, elle chercha à deviner le sort qu'on lui réservait.

Le lendemain, Mansour, le médecin arabe, étant venu lui rendre visite en même temps que le geôlier, déclara qu'elle allait être atteinte d'une maladie dangereuse, dont il remarquait déjà tous les

symptômes sur ses traits altérés. Il disait vrai ; tant d'émotions, tant de frayeurs avaient ébranlé la santé de la jeune prisonnière, mais non dangereusement comme il le disait avec affectation, comme la duchesse avait intérêt à le faire croire. Vingt-quatre heures plus tard, une potion, que le juif la força de prendre, jeta Yolande dans une léthargie si semblable à la mort, que les personnes à qui on la laissa voir à dessein dans cet état ne doutèrent point qu'elle n'eût cessé d'exister. Elle fut déposée dans un cercueil et ensevelie dans une fosse creusée dans sa prison.

Mansour, l'auteur de cet horrible stratagème, vint l'en retirer la nuit, avant qu'elle eût repris ses sens. Yolande, à son réveil, se sentit saisir par une impression extraordinaire, et reconnut avec surprise qu'on l'avait plongée dans un bain d'une couleur noirâtre. Le médecin juif et la duchesse l'y soutenaient chacun d'une main recouverte d'un gant, et le premier lui lavait le visage avec cette même eau,

paraissant apporter de grands soins à cette singulière opération. La princesse allait leur adresser une question bien naturelle, lorsque Janne la prévint en lui disant d'un ton sévère :

— Au nom du serment que tu as fait sur la croix, je te défends de prononcer un seul mot sans ma permission. Je veux que vous soyez muette.

Ils continuèrent de la retenir dans ce bain et de lui laver constamment le visage pendant une heure. Au bout de ce temps, ils se retirèrent l'un et l'autre, et la malheureuse Yolande, s'élançant aussitôt de ce bain fatal, reconnut avec effroi qu'elle était devenue noire de la tête aux pieds. On lui avait rasé les sourcils, on l'avait dépouillée de sa superbe chevelure. Les vêtements que Janne lui avait commandé de prendre étaient assez riches, mais d'une coupe étrangère, et destinés évidemment à donner le change sur son sexe.

Ce moment ne fut pas l'un des moins

cruels de sa vie. Sans avoir jamais été vaine de sa beauté, l'infortunée ne put sans gémir subir une si grande métamorphose. C'en était fait, la belle Yolande de Guthure venait d'être effacée du nombre des vivants. Ainsi que l'avait déclaré la cruelle Janne, sa mère elle-même pouvait la revoir sans la reconnaître ; elle ne devait plus inspirer à l'avenir que du dégoût ou de l'horreur.

CHAPITRE XI.

A QUELLES TERRIBLES ÉPREUVES JANNE LA LOUCHE SOUMIT SON ESCLAVE, ET DE LA SITUATION EXTRAORDINAIRE DANS LAQUELLE YOLANDE SE TROUVA.

La malheureuse princesse de l'île de Batz, ainsi transformée, resta cachée dans la maison du médecin arabe le temps que ce dernier jugea nécessaire ; puis il la présenta publiquement à la duchesse Janne sous le nom de Sizara, jeune esclave africain.

Ce n'était point dans l'unique but de satisfaire sa vengeance que Janne traitait

sa captive avec un tel raffinement de barbarie ; elle cédait surtout au conseil d'une superstition aveugle, qui lui persuadait qu'en détruisant ainsi la beauté, et jusqu'à l'existence apparente d'Yolande, elle dissiperait en même temps le charme qui agissait sur son fils ; car elle ne pouvait se dissuader que la fuite de Lauter ne fût l'effet de quelque maléfice.

L'un des plus cruels tourments de la princesse, dans sa nouvelle condition, fut l'isolement dans lequel on l'obligea de vivre au milieu de ses semblables. Non-seulement la parole lui était interdite ; mais quand elle aurait pu en faire usage, personne n'aurait consenti à l'écouter, tant on la regardait avec horreur, à cause de sa couleur noire. Janne, qui ne la perdait point de vue, la laissait à dessein dans l'ignorance la plus complète des choses qui l'intéressaient le plus, et jamais créature humaine ne se trouva soumise à une plus parfaite abnégation de soi-même.

Au jour indiqué par elle, la duchesse, accompagnée d'une petite suite, dont le médecin arabe et l'esclave noir faisaient partie, prit la route du mont Saint-Michel; mais la nuit arrivée, elle se déroba secrètement avec eux, après avoir donné l'ordre au chef de son escorte de retourner sans délai à Poulaouen, sans se mettre en peine de ce qu'elle allait devenir. Janne, revêtue d'une cotte d'armes, la moitié du visage couvert d'un bandeau, qui paraissait cacher une blessure récente, aurait pu se montrer sur la place publique de sa capitale sans courir le risque d'être reconnue. Elle adopta, comme son fils, le nom de Lorimer.

Sa laideur naturelle, le son désagréable de sa voix, son maintien hardi, son habitude de manier les armes, favorisaient à merveille son déguisement. Il eût été difficile de soupçonner en elle une femme. Mansour la suivait, sous l'apparence d'un serviteur, portant en croupe l'infortuné Sizara, qui, victime résignée, se laissait

conduire sans avoir connaissance des projets de ses persécuteurs.

Cependant la duchesse, trompée par de faux rapports, poursuivait son chemin vers la mer, persuadée que le comte et la comtesse de Guthure n'existaient plus, et que son fils régnait à leur place dans l'île de Batz. Elle craignait tellement qu'il ne lui échappât, s'il était averti de son approche, qu'elle évita avec soin les villes et les ports fréquentés, où elle aurait pu recevoir d'utiles informations. Elle s'embarqua aux Sables de Santec, dans le bateau d'un pauvre pêcheur dont elle ne comprenait pas le langage.

Quoique le celtique, que parlent encore les villageois de ce pays, fût l'idiome en usage dans toute l'Armorique à cette époque reculée, il recevait comme à présent dans chaque canton des modifications particulières qui en faisaient un dialecte plus ou moins intelligible pour les voyageurs, et pour ceux qui n'en avaient pas fait une étude particulière. La triste Yo-

lande, plongée d'ailleurs dans un découragement qui la rendait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, et qui n'était presque jamais sortie de son île, ne comprenait que très-imparfaitement les entretiens de Janne et de Mansour, lorsqu'il plaisait à la première de s'en tenir au langage de ses montagnes.

L'aspect de la mer tira un moment l'esclave de sa stupeur, son cœur tressaillit d'émotion, des larmes furtives humectèrent ses paupières; non qu'elle se crût si près du lieu de sa naissance, (comment aurait-elle pu se l'imaginer?) mais parce que cet élément lui rappelait ses jours de bonheur. Il lui sembla aussi reconnaître dans la bouche du pêcheur de Santec des expressions qui lui étaient familières; elle supposa qu'il avait eu des rapports avec ses compatriotes, que peut-être il en était un lui-même, et elle le regarda dès lors avec intérêt. Quel plaisir elle aurait eu à s'entretenir avec lui de l'île de Batz! Mais, à mesure qu'elle

le considérait d'un air de plus en plus attendri, le pêcheur, qui d'abord n'avait pas pris garde à elle, sentait l'épouvante s'emparer de lui. Il fit comprendre à Janne que, pour rien au monde, il ne se mettrait en mer sur le soir avec l'espèce de démon qui l'accompagnait. Ni les offres, ni les prières n'ayant pu vaincre sa résistance, Janne n'hésita point à employer la menace, et le pêcheur, tremblant pour sa vie, fut obligé de consentir à ce qu'elle voulut.

Embarqués un peu avant le coucher du soleil, ils voguèrent une partie de la nuit à la clarté des étoiles, et abordèrent avant le jour sur une plage solitaire de l'île de Batz, où l'on n'apercevait qu'une humble cabane habitée aussi par un pêcheur de la connaissance de celui qui les y avait conduits. Yolande, fatiguée du mal de mer, et trop souffrante pour avoir même la liberté de réfléchir, se jeta sur le lit d'herbes marines desséchées qu'on lui permit d'occuper dans un coin de la ca-

banc, non loin du lit à peine meilleur que Janne avait pu se procurer. Elle fut réveillée le matin par un tumulte extraordinaire. Des hommes d'armes entouraient la duchesse et le médecin arabe, qu'ils sommaient de les suivre au château de Porsénéoc, où le comte de Guthure voulait les interroger lui-même. Voici ce qui avait amené cet incident.

Le pêcheur de Santec, irrité de la violence qu'on avait exercée contre lui pour l'obliger à se mettre en mer, et jugeant, au mystère dont ces étrangers s'entouraient, qu'ils méditaient quelque complot criminel, n'avait pas manqué de faire part de ses conjectures au pêcheur de l'île de Batz, qui aussitôt était allé en instruire à son tour les autorités chargées de la sûreté des côtes.

Janne apprit ainsi, avec autant de surprise que de chagrin, que son ancien prisonnier vivait encore, et qu'elle se trouvait à sa discrétion. A la vérité, elle espérait bien n'en être point reconnue; mais une

parole d'Yolande suffisait pour la perdre si, malgré la force de son serment, elle n'avait point assez de vertu pour y demeurer fidèle dans une pareille circonstance.

Janne, ayant obtenu des gardes la permission de se retirer un moment à l'écart avec son esclave, lui parla donc en ces termes :

— Sizara, nous voici dans ton île natale, et nous allons bientôt paraître devant ton père. Si, au mépris du salut de ton âme, que tu as engagée par la croix, tu me livres à sa vengeance, il me fera mourir sans doute; mais toi, tu garderas à jamais cette effroyable figure dont nous t'avons revêtue, et dont nous pouvons seuls te délivrer. Si, au contraire, tu continues à jouer ton rôle de muet, ta métamorphose ne durera qu'un temps; tu redeviendras ce que tu étais dès que j'aurai ramené mon fils dans ses états, car je le poursuivrai aux extrémités de la terre. Je te permets de me répondre,

pourvu que ta voix ne parvienne qu'à mon oreille.

— Rassurez-vous, répondit Yolande. Quelque terrible que soit cette épreuve pour une pauvre créature, je la soutiendrai jusqu'au bout, non pour l'amour de ma figure, mais parce que je sais qu'il faut tenir ce qu'on a promis par serment, au risque de sa damnation éternelle. Si je succombe à ma douleur, Dieu nous jugera l'une et l'autre.

Cette réflexion touchante ébranla un moment la cruelle duchesse de Poulaouen, son âme fut émue de compassion ; mais le souvenir de son fils, qu'elle craignait de ne revoir jamais, ayant appris des hommes d'armes qu'il n'était plus dans l'île, réprima aussitôt cette pitié passagère.

— Non, s'écria-t-elle en frappant la terre de son pied, je n'aurai point devant les yeux le spectacle d'une mère serrant avec transport contre son sein la fille qu'elle a nourrie, tandis que je pleure

loin de celui qui faisait aussi ma gloire et ma félicité! Pourquoi les plaindrais-je? n'est-ce pas leur insolent refus qui cause toutes mes peines?

Yolande n'essaya point de justifier sa famille; elle se contenta de lever vers le ciel ses yeux baignés de larmes. Oh! qui pourrait exprimer ce qui se passait dans son cœur en traversant les campagnes de cette île chérie, dont elle avait parcouru tant de fois les sites divers? Elle saluait de ses soupirs mal comprimés chaque endroit remarquable, la fontaine de Saint-Pol, la ville de Porsénéoc avec ses clochers élancés comme des flèches, et les tourelles du château qui la dominaient tout entière. En passant devant l'hospice, où si souvent elle s'était efforcée de soulager les pauvres de leurs souffrances, lorsque, conduite par sa mère ou par sa nourrice Comana, elle leur apportait des remèdes composés par ses propres mains, touchante et pieuse industrie dont son ennemie lui faisait un crime; en ce mo-

ment, dis-je, elle éprouva un mouvement assez semblable au découragement du désespoir, mouvement qui échappe quelquefois au cœur de la piété aux prises avec le malheur, mais qui n'y séjourne jamais.

Agitée déjà par tous ces souvenirs, combien son émotion redoubla en pénétrant dans la demeure de ses ancêtres, en reconnaissant ses plus fidèles serviteurs, en voyant son père lui-même, ce père chéri pour l'amour de qui elle avait accepté la plus affreuse condition! Ces pensées, jointes au pénible effort que faisait Yolande pour contenir les pleurs qui la suffoquaient, donnaient à sa physionomie une expression qui la rendait hideuse aux yeux de ses compatriotes. Cependant plusieurs d'entre eux, conduits par la guerre ou le négoce sur des plages lointaines et dans des îles voisines de l'Afrique, n'ignoraient pas qu'il existe une race d'hommes dont la peau est noire. Yvain et le comte de Guthure, qui avaient

combattu les Maures en Espagne, ayant rencontré parmi ces infidèles des esclaves nègres, firent aussi moins d'attention que les autres à l'infortuné Sizara; mais il excitait particulièrement la curiosité des enfants et des femmes.

Avec quelque habileté que ses persécuteurs eussent travaillé à la rendre méconnaissable, la jeune princesse ne pouvait se défendre d'espérer secrètement que, si la préoccupation empêchait le comte de Guthure de pénétrer ce mystère inique, sa mère ou sa nourrice n'en seraient pas dupes un seul instant : aussi attendait-elle impatiemment le moment de paraître en leur présence; mais la comtesse Aliénor, toujours désolée, vivait dans une austère retraite, ne sortant guère que pour se rendre à la cathédrale les jours de grandes fêtes, se contentant les autres jours d'entendre la messe dans la chapelle du château, où Comana, presque aussi affligée que sa maîtresse, lui tenait fidèle compagnie.

Janne la Louche, se confiant à la promesse de son esclave, s'était présentée hardiment au comte Wilbrod de Guthure, dont elle soutint l'interrogatoire sans se déconcerter.

— Seigneur comte, lui dit-elle, que pourriez-vous avoir à redouter d'un père malheureux, qui n'a qu'un seul but dans son voyage, celui de retrouver son fils unique, et de lui reprocher son cruel abandon? Persuadé que Lorimer se trouvait encore dans votre cour, et désirant l'y surprendre, il est vrai que j'ai couvert toutes mes démarches du plus profond mystère. Si vous regardez cela comme une offense, vengez-vous, je suis entre vos mains.

— Ce n'est point ainsi que nous exerçons l'hospitalité dans l'île de Batz, répondit le comte. Victime d'une odieuse déloyauté, je méprise trop cet exemple pour l'imiter à mon tour; je ne le suivrais pas même à l'égard d'un ennemi, à plus forte raison envers le père du gé-

néreux Lorimer, auquel je dois une si juste reconnaissance. Que n'êtes-vous arrivé plus tôt! j'aurais joui de la satisfaction de vous réunir l'un à l'autre; mais consolez-vous, ce n'est point pour déshonorer votre nom qu'il s'est dérobé à votre tendresse; l'amour de la gloire s'est éveillé dans l'âme de ce jeune guerrier; voudriez-vous borner sitôt sa carrière?

— Je veux qu'il consacre sa vie au pays qui l'a vu naître, repartit vivement le faux Lorimer. Je ne puis appeler gloire cette ardeur insensée qui l'entraîne et le rend insensible aux regrets de son père; en quelque lieu qu'il soit, je volerai sur ses traces; je partagerai ses périls, puisque mon repos lui importe si peu; je mourrai sous ses yeux, puisqu'il refuse de vivre sous les miens.

Malgré la tromperie dont elle usait en ce moment, les sentiments qu'exprimait la duchesse étaient si véritablement les siens, qu'elle ne put achever sans répandre des pleurs, qui attendrirent le sei-

gneur vertueux et sensible auquel elle s'adressait; il lui prit la main avec bonté.

— Calmez-vous, lui dit-il; j'ai été et je suis encore moi-même un trop malheureux père pour ne pas compatir à un chagrin tel que le vôtre. J'avoue que nous n'envisageons pas de la même manière les projets de votre fils, et que c'est par mes conseils qu'il est allé en Espagne combattre les Maures; mais le navire qui l'y a heureusement conduit est à vos ordres comme aux siens, vous êtes libre de le rejoindre; en attendant votre départ, usez de mon château comme de votre propre demeure.

Yolande, debout derrière sa tyrannique maîtresse, les bras croisés sur sa poitrine, le regard humblement baissé, écoutait cette étrange conférence avec une secrète indignation. Était-ce bien à Janne de Poulaouen que Wilbrod de Guthure adressait ces paroles pleines de bonté? Cette femme sans pudeur osait-elle abuser si cruellement de la bonne foi d'un prince

dont elle avait détruit la félicité, et dont elle opprimait à ses yeux mêmes la fille infortunée, malgré son innocence? Un mot de la bouche de cette esclave méprisée, un seul mot pouvait renverser tous les artifices du faux Lorimer, le faire chasser honteusement de l'île de Batz, si le comte lui faisait grâce de la vie, et la pauvre esclave, malgré sa laideur, recevrait certainement les caresses d'un père et d'une mère, trop heureux de la revoir et de la consoler; mais la sainteté du serment retenait sur ses lèvres ce mot toujours prêt à s'en échapper. Il lui fallut supporter le nouveau tourment de voir l'auteur de sa misère traité avec honneur dans sa maison et par son propre père. Aliénor seule ne se montra point; une indisposition la retenait dans ses appartements, le sexe présumé de leur hôte n'exigeant point qu'elle se fît violence pour le recevoir, lorsque son époux était présent pour se charger de ce devoir de l'hospitalité.

CHAPITRE XII.

DE L'ENTREVUE D'YOLANDE ET DE SA MÈRE.
COMMENT LE VAISSEAU QUI CONDUISAIT JANNE EN ESPAGNE
FIT NAUFRAGE,
ET CE QU'IL EN ADVINT

Le jour du départ de Janne approchait; car, selon sa promesse, Wilbrod de Guthure se hâtait de faire approvisionner le navire qui devait la transporter aux Asturies, elle et sa petite suite, et Yolande n'avait encore aperçu ni sa mère, ni sa nourrice Comana. Elle savait que le motif de cette retraite obstinée venait de son désespoir maternel, et que l'infortunée

comtesse passait ses jours à pleurer celle qui se trouvait en ce moment si près d'elle.

Cependant Comana, excitée par les autres femmes du palais, ne put résister à la curiosité d'entrevoir au moins le petit esclave noir. Mieux instruite que ses compagnes, grâce à sa maîtresse, qui devait elle-même au comte son époux des notions plus justes sur la couleur des Africains, la nourrice ne trouvait dans la laideur de Sizara aucun sujet d'épouvante. Elle obtint même d'Aliénor, dans l'espérance de la distraire un instant de sa profonde mélancolie, la permission de lui amener l'enfant noir, puisqu'elle n'avait jamais vu de créatures de cette couleur.

Un soir qu'Yolande, échappée à la surveillance de ses oppresseurs, traversait une longue galerie sur laquelle s'ouvraient les portes des principales chambres, elle vit Comana sortir de celle de sa mère, s'avancer rapidement de son côté, lui sai-

sir la main et l'entraîner auprès de la comtesse.

— Elle m'a reconnue, se dit la princesse transportée de joie; elle m'a reconnue, et tous mes maux sont à leur terme sans que j'aie trahi mon serment.

Toujours muette néanmoins, elle se laissa conduire sans résistance en présence d'Aliénor, que sa langueur retenait au lit, dans un vaste appartement faiblement éclairé; mais son illusion se dissipa aux premières paroles qui sortirent de la bouche de cette malheureuse mère, car la nourrice ayant pris une lampe, qu'elle approcha du visage de Sizara, pour que la comtesse le distinguât mieux, cette dame s'écria en détournant la tête avec dégoût :

— Ah ! je t'en conjure, éloigne de mes yeux cette hideuse créature ! est-il possible qu'elle soit comme nous une ressemblance de Dieu ? Comana, j'ai peine à le croire.

— Il pleure, dit la nourrice.

— Il pleure? reprit Aliénor en se retournant un peu, mais en faisant signe d'éloigner la lampe; aurait-il entendu ce que je viens de dire?

— Je ne sais s'il entend, repartit Comana, mais on assure qu'il ne parle point.

— Quel âge a-t-il?

— Il paraît encore fort jeune.

— Enfant, dit la comtesse en s'adressant à Sizara, aurais-tu une mère?

Yolande baissa la tête, posa ses deux mains sur son cœur, et pleura plus abondamment.

— Ne me fait-il pas signe qu'il a une mère? continua la dame; et ses pleurs ne marquent-ils point que ce souvenir l'attendrit? Ah! je vois bien à présent que la différence de couleur n'empêche pas les cœurs de se ressembler! Approche-toi, jeune étranger, que je te bénisse. Si tu as une mère, si tu en es éloigné, et que ce soit là la cause de tes larmes, je prie le Ciel de te rendre bientôt à son amour.

En ce moment, une des femmes de la comtesse vint l'avertir que l'étranger réclamait son esclave; et emmenant aussitôt Sizara, elle le remit entre les mains de l'Arabe Mansour, qui se hâta d'aller tranquilliser Janne, déjà fort inquiète de cette entrevue. Yolande quitta l'appartement de sa mère, étouffée par ses sanglots, qu'elle ne pouvait plus retenir, et se demandant à elle-même comment elle avait pu soutenir sans expirer une épreuve si difficile. Janne lui déclara qu'au moins ce serait la dernière, puisqu'elles s'embarquaient le lendemain; mais la princesse, plus effrayée encore à la pensée de suivre si loin de sa patrie son inexorable persécutrice, à défaut de discours, employa pour la fléchir une prière muette que ses pleurs rendaient assez intelligible. Ce fut inutilement, hélas! A ces gestes suppliants, Janne se contentait de répondre :

— Rends-moi mon fils.

Le vent qu'on attendait ayant enflé les voiles à la naissance du jour, les matelots

s'empressèrent de lever l'ancre, et la malheureuse Yolande, lasse de répandre des pleurs, perdit de vue pour la seconde fois les bords de son île chérie. Les clochers des églises et des monastères se montrèrent quelques instants au-dessus des vagues; et lorsqu'ils disparurent, elle voyait encore comme des points blancs les tourelles du château de son père dorées par le soleil levant. Enfin elles s'effacèrent comme le reste, et l'Océan se montra dans toute son immensité. Alors ramenant ses tristes regards sur le vaisseau même, Sizara se vit entouré de compatriotes, tous dévoués à sa famille, et qui tous se seraient armés sans doute avec enthousiasme pour sa propre défense, s'ils avaient eu le moindre soupçon de sa misérable destinée. Les matelots lui étaient inconnus; mais elle se rappela d'avoir vu souvent le pilote à la table de son père, distinction que le courage et l'habileté de ce brave marin lui avaient méritée plusieurs fois.

Cependant, à la place de cette protection qu'elle aurait pu obtenir d'eux sous ses véritables traits, l'infortunée princesse ne recueillait de tous côtés que des marques d'aversion et des paroles menaçantes. Les gens de l'équipage, qui avaient manifesté de la répugnance à se mettre en mer avec un personnage qu'ils soupçonnaient d'idolâtrie, quoique Janne leur eût assuré le contraire, ne paraissaient point dans de meilleures dispositions à son égard. Ils se disaient entre eux, à demi-voix, qu'un pareil passager leur porterait infailliblement malheur.

Les premiers jours de leur navigation semblèrent démentir ces pressentiments funestes, tant les vents et la mer s'accordaient pour la favoriser, tellement que la confiance renaissait parmi les plus crédules. Sizara trouva même l'occasion d'exercer ses inclinations bienfaisantes, en guérissant d'une fièvre extrêmement violente un des matelots les plus expérimentés. La reconnaissance que cet homme

en conçut devint pour le petit esclave une sorte de protection qui fit évanouir contre lui toute trace de malveillance ; mais presque subitement, et lorsqu'on apercevait déjà la terre d'Espagne, le vent tourna et souffla avec une rage extraordinaire. Le Ciel se couvrit de nuages, les flots s'élevèrent comme des montagnes, le tonnerre retentit, des éclairs livides sillonnèrent les nues, le navire devint le jouet d'une horrible tempête. En peu d'instants, ses voiles, ses mâts, tous ses agrès, furent déchirés, rompus, emportés... Sa perte parut inévitable.

La chaloupe fut mise à la mer, afin de sauver au moins l'équipage, comme le voisinage de la terre pouvait le faire espérer ; mais au moment où Sizara se disposait à y suivre sa maîtresse, les superstitions que sa couleur avait d'abord excitées parmi les marins se réveillant avec force dans leur esprit, ils s'écrièrent tous ensemble comme des furieux :

— A la mer, le païen ! le païen à

la mer! ou nous sommes tous perdus!

En vain le pilote plus sensé, en vain Janne elle-même essayèrent-ils de soustraire à la mort cette infortunée, qui, même en ce moment terrible, fidèle à son serment, n'implorait que par ses pleurs et son attitude suppliante la compassion de ses bourreaux; le fracas de la tempête ne laissait entendre que ces mots affreux prononcés par les matelots au désespoir :

— A la mer, le païen! le païen à la mer!

Le corps frêle et léger du malheureux esclave, saisi par des mains impitoyables, parut un moment suspendu sur l'abîme, qui bientôt se referma sur lui au bruit d'un applaudissement féroce... Au même instant, un autre corps se lança à la mer : c'était le matelot auquel Yolande avait sauvé la vie pendant la traversée. Il avait fait des efforts inutiles pour arracher le pauvre esclave des mains de ses camarades. Ne pouvant rien obtenir d'eux, il n'hésita pas à le suivre dans les flots,

résolu de périr ou de se sauver avec lui. L'élément terrible contre lequel on luttait avec tant d'efforts depuis quelques instants, se calma peu à peu; les flots s'aplanirent, le tonnerre cessa, les vents se turent; il ne resta de la tempête qu'une pluie abondante, plus incommode que dangereuse. Cependant le navire était en si mauvais état, qu'on fut obligé de l'abandonner à lui-même après en avoir retiré tout ce qu'il fut possible de mettre dans la chaloupe. Les matelots, loin de se repentir de leur cruelle action, disaient hautement qu'on n'aurait point perdu le vaisseau si l'on eût voulu sacrifier plus tôt l'esclave noir, et attribuaient à sa mort le calme survenu si à propos. Janne, en proie aux remords, gardait un sombre silence, tandis que Mansour faisait tout bas des vœux pour que le corps de leur jeune victime ne reparût jamais, car il savait mieux que personne les dangers qui pouvaient en résulter pour eux.

Quoique la violence des vagues fût bien

diminuée, elles étaient encore tellement agitées du côté de la terre que la chaloupe, apercevant de toutes parts des rochers menaçants qui pouvaient la briser, louvoya le long de la côte jusqu'à ce qu'elle eût rencontré une plage moins dangereuse. Le premier soin des naufragés fut d'allumer du feu pour sécher leurs habits, et de prendre ensuite une nourriture capable de réparer leurs forces. La duchesse Janne, qui n'avait jamais voyagé, et dont l'ignorance était d'ailleurs sans égale, se croyait déjà à l'extrémité du monde. Mansour et le pilote la rassurèrent, en lui disant qu'ils devaient être sur les côtes du Portugal ou de la Galice, et peut-être même assez près du royaume des Asturies, où son dessein était de se rendre.

— Cependant, ajouta le pilote, il ne faut pas croire que nous soyons délivrés de tous les périls. Ce pays étant rempli de Maures, auxquels le roi Pélage fait une guerre continuelle, nous ne devons marcher qu'avec de grandes précautions,

pour éviter de tomber entre leurs mains. Le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de nous rapprocher des montagnes et des bois, afin d'y voyager à couvert, et de rejoindre au plus tôt le roi des Asturies.

Janne ayant approuvé ce dessein, le pilote se mit à la tête de ses neuf matelots, et dirigea son monde vers le nord, sans trop s'éloigner de l'Océan, qui devait leur servir de guide, jusqu'à ce qu'ils fussent mieux assurés de leur route. Comme ils cheminaient en silence, en jetant autour d'eux des regards inquiets, un turban tombé sur le sable attira leur attention. Un des matelots le releva et le fit voir au pilote; tout le monde, et Janne elle-même, le reconnut pour celui que portait Sizara. Le médecin, extrêmement inquiet, engageait la troupe à passer outre, en disant qu'un turban ressemblait à un autre, et que, quand ce serait celui de l'esclave, la mer l'avait sans doute rejeté seul sur le rivage, lorsqu'un nouvel

indice arrêta le pilote. Des pas d'homme empreints sur la grève lui firent espérer que le matelot qui s'était jeté à la mer en même temps que Sizara avait réussi à se sauver à la nage. On suivit ces traces. Un jeune garçon plus agile que les autres revint tout à coup sur ses pas d'un air alarmé.

— Fuyons bien vite, s'écria-t-il; le diable est là revêtu des habits de l'esclave; mais il a pris une autre couleur, et de noir qu'il était, il est devenu blanc comme un linceul.

Janne et Mansour ne comprirent point ces paroles, prononcées suivant le dialecte de l'île de Batz; mais une vive inquiétude, inséparable de toute conscience criminelle, les saisit, et l'Arabe s'avançait vers l'endroit que désignait le jeune marin, au moment où le pilote, qui l'avait prévenu, venait de découvrir Yolande évanouie au pied d'un buisson de grenadiers. Une grande métamorphose s'était effectivement opérée en elle; la teinture noire

qui la défigurait, lavée par l'eau de la mer, était totalement effacée; une pâleur mortelle la remplaçait sur son visage.

Loin de partager l'effroi de son jeune matelot, le pilote, écartant avec soin la chevelure renaissante de l'esclave, collée sur son front pâle, n'eut besoin que d'un seul regard pour reconnaître en elle cette belle Yolande de Guthure, qu'on n'oubliait jamais après l'avoir vue; mais quoiqu'il lui fût plus difficile d'expliquer sa présence en ces lieux sous l'habit d'un esclave, il devina cependant qu'elle ne pouvait être que le résultat d'un attentat affreux. Aussi, repoussant d'un air indigné l'Arabe Mansour, qui cherchait à s'assurer de l'état de la princesse, il commanda à ses gens d'allumer du feu, enveloppa la malade d'une couverture de laine chaude, fit glisser entre ses dents serrées quelques gouttes d'un élixir fortifiant, et ne la quitta point qu'il n'eût rappelé dans ses membres la chaleur et la vie. Yolande, entr'ouvrant enfin les yeux, prononça

quelques paroles, que son libérateur entendit seul, tant sa voix était encore faible. C'en fut assez pour lui confirmer qu'elle n'était pas plus muette qu'Africaine. Le pilote, laissant le repos achever son ouvrage, s'avança alors vers le faux Lorimer, et lui montrant de loin Yolande étendue devant la flamme :

— Cette jeune créature est-elle véritablement votre esclave? lui demanda-t-il. Si c'est le même que vous appeliez Sizara, comment a-t-il changé de couleur?

— Oui, répondit Janne, qui s'était concertée avec le médecin, cet enfant est mon esclave; ce changement de couleur qui vous étonne est un effet de la terreur et de la souffrance qu'il a dû ressentir.

— Tu en as menti, impudent, s'écria le pilote furieux. J'ignore qui tu es, mais je viens de reconnaître la princesse de l'île de Batz, dont les parents déplorent le trépas, et tu ne peux avoir sur elle d'autres droits que ceux de la violence et de la trahison. A moi, mes braves matelots!

emparez-vous de ces perfides ; qu'ils confessent leur crime envers notre jeune souveraine, ou qu'ils meurent !

— Est-ce ainsi que vous accomplissez la volonté de votre maître ? répondit Janne en mettant l'épée à la main.

Mais elle fut aussitôt entourée de si près et saisie par tant de mains qu'il lui fut impossible d'en faire usage. En vain excita-t-elle Mansour à venir à son aide, ou du moins à ne point trahir son secret ; le vil Arabe, tremblant pour ses jours, tomba lâchement à genoux en promettant de tout révéler, si on lui faisait grâce de la vie. A peine eut-il obtenu cette condition, que, sourd aux reproches et aux menaces du faux Lorimer, il révéla le mystère d'iniquité dans lequel il jouait un rôle si odieux, rejetant sa propre faute sur la dépendance où il se trouvait de Janne de Poulaouen.

Le seul nom de cette princesse rappelait aux insulaires des torts si graves que les aveux de Mansour portèrent leur in-

dignation à son comble. Ils allaient se jeter sur elle et la mettre en pièces, lorsque le pilote leur cria fortement :

— Qu'allez-vous faire ? notre princesse existe, la Providence nous l'a miraculeusement rendue ; attendez qu'elle soit en état de nous faire connaître sa volonté à l'égard de ses ennemis, car c'est à elle qu'il appartient de décider de leur sort. Voulez-vous ajouter à ses maux le chagrin de vous trouver si peu respectueux envers elle ? Oubliez-vous que c'est de vos propres mains qu'elle a pensé périr durant cette tempête, et que votre obéissance à l'avenir doit expier un si cruel traitement ?

Ce souvenir changea en repentir la fureur de ces hommes grossiers, mais sincèrement attachés à leurs maîtres, et ils jurèrent de ne pas toucher à un seul cheveu des criminels avant d'en avoir reçu l'ordre. On se contenta de les lier fortement, et de veiller à ce qu'ils ne pussent prendre la fuite.

Cependant Yolande, revenue entièrement à elle, sortit de l'espèce de tente qu'on lui avait dressée à la hâte, en étendant une couverture sur les branches du grenadier, et parut tout à coup au milieu de son équipage. Quelle fut sa surprise de voir tous ces matelots l'entourer à genoux en lui demandant pardon! Interdite, et n'osant encore parler, de peur de commettre un sacrilége, elle cherchait des yeux sa persécutrice, qu'on avait attachée à un arbre ainsi que son complice, lorsque le pilote lui dit :

— Il est inutile de feindre plus longtemps, madame, tout est découvert. L'affreuse couleur qui éclipsait votre beauté a disparu, je reconnais maintenant la noble fille de monseigneur le comte de Guthure, et peut-être vous-même daignez-vous vous rappeler mes traits. Ces braves marins et moi, nous voici prêts à vous venger de vos ennemis : ils n'existeraient déjà plus, si nous n'avions attendu vos ordres. Quant à vous, oubliez

à jamais l'indigne rôle de Sizara pour redevenir la princesse de l'île de Batz, faites-nous entendre cette voix si douce, si pure qu'une femme cruelle avait condamnée au silence, et qui n'a encore frappé ici que mon oreille, lorsque le délire égarait votre esprit.

Yolande, baissant les yeux sur ses mains redevenues blanches, reconnut qu'on lui disait vrai; mais le trouble de son esprit l'ayant empêchée de bien comprendre le discours du pilote, elle s'informa en tremblant de ce qui était arrivé à la duchesse Janne et au médecin Mansour, qu'elle n'apercevait point. Le pilote les lui montra étroitement garrottés à des arbres, en lui répétant qu'elle n'avait plus rien à craindre d'eux, que le médecin avait tout avoué, et qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour qu'ils allassent expier au fond de la mer tous les maux qu'ils lui avaient fait souffrir.

— S'il est vrai que vous me reconnaissiez pour la fille de votre souverain, re-

prit Yolande après un moment de silence, promettez solennellement de m'obéir.

— Nous le jurons ! s'écrièrent les matelots en levant les mains vers le ciel.

Alors la princesse, environnée de ses vassaux, s'avança gravement vers les deux coupables, qui ne doutèrent pas qu'on ne vînt leur signifier leur arrêt de mort. Le lâche Mansour se tordait les mains de désespoir et demandait merci. Yolande commanda aux matelots de les délivrer de leurs liens.

— Qu'on ne leur fasse aucun mal, ajouta-t-elle. Janne de Poulaouen est une dame noble ; c'est à ses pairs à la juger ; nous la ramènerons vers mon père. Pour moi, quoique des circonstances étrangères à ma volonté m'aient affranchie en partie des conditions de mon esclavage, apprenez que je suis toujours liée par un serment terrible. Oui, Janne de Poulaouen, j'ai juré sur la croix de vous obéir en tout ; ma destinée dépend toujours de vous seule.

A cette déclaration inattendue, Janne, subjuguée par tant de fidélité, et peut-être aussi intimidée par les regards menaçants de l'équipage, se hâta de lui répondre avec émotion :

—Yolande de Guthure, quelque sujet que je puisse avoir de craindre votre ressentiment, je vous relève au nom de Dieu du serment que vous avez prononcé sur la croix.

—C'est le moins que vous puissiez faire, repartit le pilote d'un ton irrité; mais vous comptez sans doute sur l'innocente douceur de votre victime pour obtenir l'impunité de votre forfait; cependant, son inexpérience nous autorisant à la servir malgré elle, peut-être ne devrions-nous pas souffrir...

Sa voix fut couverte par les clameurs des matelots, qui demandaient à grands cris la vengeance, et paraissaient prêts à passer de la menace à l'action. Yolande se précipita entre eux et les prisonniers, les bras étendus, la prière à la bouche, ne

pouvant soutenir la pensée de voir donner la mort, même à ses plus cruels ennemis.

— Quoi! lui dit le pilote, c'est la fille du comte de Guthure qui implore notre merci pour la persécutrice de son père et la sienne propre! vous protégez une princesse inhumaine qui condamna votre père au travail de la mine!

— Je ne la protége ni ne la condamne, répondit cette généreuse fille; mais ni vous ni moi n'avons le droit de lui arracher la vie, et je m'opposerai de toutes mes forces à la violence que ces hommes veulent lui faire.

— Rassurez-vous, reprit le pilote visiblement mécontent, eux et moi nous avons juré de vous obéir comme à votre père.

CHAPITRE XIII.

COMMENT
LES NAUFRAGÉS DEVINRENT CAPTIFS DES MAURES.
DES DISTINCTIONS
QU'OBTINT LA PRINCESSE DE L'ÎLE DE BATZ.
SON ZÈLE RELIGIEUX.

Avant de passer outre, il ne sera pas inutile de donner ici une courte explication sur la manière dont Yolande fut arrachée à la mort inévitable qui paraissait l'attendre dans les flots. Le matelot reconnaissant qui se dévoua pour elle l'avait suivie de si près qu'il avait réussi à la saisir par ses vêtements, au moment où elle roulait avec une vague, et ayant rencon-

tré aussi un tronçon de mât, il s'en était servi pour se soutenir sur la mer. La chute subite du vent, ayant diminué l'agitation des vagues, lui permit de déployer avec avantage sa force et son adresse, moitié nageant, moitié porté sur le débris qu'il n'abandonnait pas, et retenant fortement avec les mains et les dents le corps léger qu'il voulait dérober au trépas, il parvint enfin à gagner la terre, où une grosse vague les jeta tous deux si rudement que la princesse en perdit connaissance. Ses cheveux, qui commençaient à repousser, étaient collés sur son visage que couvrait aussi en partie la mousseline à demi déroulée de son turban, d'ailleurs solidement retenu sous son menton par une bandelette. Le matelot se hâta de traîner son jeune compagnon assez loin sur le rivage pour que les vagues ne pussent l'atteindre; puis se jetant lui-même sur le sable à deux pas de lui, il essaya de se remettre de son extrême fatigue. La pluie, qui était tombée avec tant de vio-

lence, cessa enfin, et le soleil, sortant victorieux des nuages, dirigea sur les naufragés ses rayons bienfaisants qui ranimèrent la malheureuse Yolande. Ses yeux s'ouvrirent ; mais n'apercevant que la mer et la plage déserte, elle crut que son libérateur avait succombé, et que les flots l'avaient rejetée seule sur ce rivage. A la joie si naturelle de se retrouver vivante après un tel péril se joignit l'inquiétude du sort qui l'attendait.

— Mon Dieu! dit-elle avec effort en se soulevant à demi, vous n'avez donc pas voulu que je périsse! Soyez béni, car vous êtes le maître, et je dois me résigner de bon cœur au bien et au mal qu'il vous plaît de m'envoyer. J'espère toutefois que vous n'abandonnerez pas votre pauvre créature sur cette terre étrangère. Je ne suis pas digne, Seigneur, d'être secourue par l'un de vos anges, comme il est arrivé à plusieurs saintes; mais faites-moi rencontrer quelque personne de bien qui protége ma jeunesse et mon inexpérience.

Le matelot fut extrêmement surpris d'entendre sortir ces paroles d'une bouche qu'il croyait muette ; mais son étonnement devint de l'effroi lorsque, se rapprochant de Sizara, il vit que sa couleur noire avait fait place à une éclatante blancheur : à peine en restait-il quelque trace sur les ongles de ses doigts ; l'eau de la mer avait effacé cette odieuse teinture, comme s'y était attendu le médecin arabe.

— Qui êtes-vous? s'écria le matelot en reculant de terreur. Si vous êtes Satan, que le Ciel me protége !

Yolande, effrayée elle-même de ces paroles, qui lui semblaient menaçantes, répondit en pleurant qu'elle était une jeune fille bien malheureuse ; puis, saisie à la fois de crainte et de douleur, elle retomba évanouie en appelant Dieu à son aide.

La douceur de sa voix, sa jeunesse, sa beauté, ses larmes, et surtout son invocation à Dieu, ne permirent point au

matelot de la prendre plus longtemps pour un esprit de ténèbres; bon et compatissant, il n'éprouva plus que le désir d'achever son ouvrage, en cherchant un asile où elle pût recevoir les secours que son état exigeait. Il la prit entre ses bras et essaya de l'emporter, mais son extrême fatigue ne le lui permit point; ses jambes, raidies par le froid, pouvaient à peine le soutenir lui-même. Il se décida à placer Yolande à l'abri du vent, au pied d'une haie de grenadiers; et coupant à la hâte une branche d'arbre, il se dirigea vers une colline, d'où il aperçut un château fortifié à un demi-quart de lieue de distance. Deux ou trois cabanes éparses frappèrent aussi ses regards; mais il dédaigna d'y entrer, se flattant de trouver une hospitalité plus généreuse dans le manoir féodal, vanité dont le Ciel ne tarda point à le punir.

Comme il approchait du château, sur les murailles duquel des hommes d'armes faisaient une garde vigilante, trois sol-

dats sortirent par une poterne, et, le saisissant au collet, lui adressèrent brusquement cette question en mauvais espagnol :

— Es-tu chrétien ?

— Oui, par la grâce de Dieu et de son Christ, quoique chrétien indigne, répondit le matelot dans la même langue, qu'il parlait et entendait un peu, grâce au commerce et à la navigation.

Cette noble profession de foi ne lui porta point bonheur, et à la manière dont il fut maudit et injurié par les soldats, qui le poussèrent rudement vers la poterne, il reconnut qu'il s'était imprudemment jeté entre les mains des infidèles. En vain réclama-t-il des secours comme naufragé, et s'efforça-t-il d'exciter leur compassion en faveur de la jeune infortunée abandonnée sur le rivage ; on le traita d'imposteur, d'espion et de chien de chrétien. Cependant un des chefs, l'ayant fait mieux s'expliquer, et apprenant que le navire était destiné pour les

Asturies, où il conduisait un chevalier à la cour du roi Pélage, leur grand ennemi, jugea qu'il fallait s'emparer de cet équipage chrétien, s'il avait réussi à se sauver, puisque apparemment c'était un secours qui arrivait à Pélage.

Deux ou trois heures après son entrée dans cette forteresse, le matelot en sortit accompagné d'une escorte suffisante, et conduisit les Maures à l'endroit où il avait laissé Yolande, qu'il n'espérait plus retrouver vivante. Ils arrivèrent pendant la scène décrite à la fin du douzième chapitre; profitant de la préoccupation de l'équipage, ils s'en rendirent aisément les maîtres, et emmenèrent tout le monde prisonnier, à la vive satisfaction du médecin arabe, qui ne se fiait nullement à la soumission forcée des marins de l'île de Batz, dont les regards irrités ne promettaient rien de bon.

Le costume étranger d'Yolande, le turban qui couvrait sa tête, la firent d'abord remarquer des soldats maures, qui, la

prenant pour un jeune homme de leur nation, ne l'attachèrent point comme les autres; le chef lui adressa même quelques questions auxquelles elle ne répondit point, et que son ignorance de la langue qu'ils parlaient (il s'était exprimé en arabe) l'empêcha même de comprendre; mais Mansour, servant d'officieux interprète, dit à la princesse :

— Ces hommes vous prennent pour un de leurs frères; il dépend de vous de tirer parti de cette erreur pour votre intérêt et pour le nôtre; car s'ils vous laissent en liberté, peut-être trouverez-vous le moyen de nous délivrer d'une captivité que leur haine rend ordinairement fort dure.

— J'ai un sincère désir de vous être utile ainsi qu'à mes fidèles marins, répondit Yolande; mais nous ne devons guère compter sur une erreur qui ne peut manquer d'être bientôt reconnue.

— Eh! pourquoi? reprit Mansour, ne pouvez-vous recommander à vos

insulaires de ne point vous démentir?

— Me démentir! repartit la princesse avec indignation; sachez que le mensonge n'a jamais souillé mes lèvres, et que la vérité m'est plus chère que ma propre vie. La seule chose que je souhaite de ces infidèles, c'est qu'en dépit des apparences ils ne me confondent point avec les hommes dans la prison qu'ils me destinent. Peut-être la duchesse Janne a-t-elle en secret le même désir; si vous voulez nous servir d'interprète à cet égard, j'y donne mon consentement.

Le perfide Mansour feignit d'obéir; mais infidèle à sa promesse, non-seulement il réclama pour lui et ses deux compagnes la faveur qu'elles demandaient d'être séparées des matelots, mais il laissa habilement entrevoir qu'Yolande était une jeune fille maure enlevée et réduite en esclavage dans son enfance par les chrétiens. La ruse paraissait d'autant plus facile que les matelots ne savaient point assez l'espagnol pour la démentir, et qu'il par-

lait seul la langue naturelle des Maures.

On arriva au château, qui appartenait à un riche musulman nommé Hamet-Ben-Ali, guerrier plein de valeur et d'audace, grand ennemi de Pélage et des chrétiens, dont la haine s'était encore augmentée par la perte de sa fille unique, prisonnière du roi des Asturies, qui avait refusé pour elle toute espèce de rançon. Les prisonniers furent conduits dans une tour, où Janne et son médecin obtinrent des appartements séparés, mais aussi sombres et aussi étroits que les autres, avec un régime qui n'était guère meilleur. Quant à Yolande, grâce à l'imposture de Mansour, elle se vit avec surprise confiée aux soins des femmes du harem, qui commencèrent par la conduire au bain, selon leur usage; elles lui servirent ensuite une collation délicate ; mais, s'apercevant que son épuisement l'empêchait d'y faire honneur, elles la portèrent au lit, lui versèrent quelques gouttes d'une liqueur assoupissante, et la lais-

sèrent reposer dans une paix profonde.

En s'éveillant assez tard dans la matinée, sa confusion fut extrême de se voir entourée d'une dizaine de femmes qui la contemplaient avidement. Le sommeil avait rafraîchi son teint et rendu à son visage sa beauté naturelle. Parmi celles qui épiaient ainsi son premier regard, se trouvait une dame dont le maintien imposant et les vêtements plus riches semblaient annoncer la distinction. C'était en effet l'épouse légitime d'Hamet-Ben-Ali ; elle se nommait Saléma. A demi appuyée sur l'une de ses femmes, elle tenait ses yeux attachés sur la belle dormeuse, plongée dans une si grande mélancolie que son visage était inondé de pleurs, sans qu'elle parût s'en apercevoir. Elle se retira pour laisser Yolande sortir du lit.

Revêtue du somptueux costume des dames maures, Yolande parut si belle aux femmes qui présidaient à sa toilette, que leur admiration se manifesta d'une

manière qu'elle ne put s'empêcher de comprendre. Sa modestie lui fit baisser les yeux et rougir avec un embarras qui la rendit encore plus intéressante. A peine habillée, elle éloigna ces femmes du geste, posa un doigt sur sa bouche pour les inviter au silence, et tombant à genoux, elle récita dévotement sa prière du matin. Les Mauresques n'eurent pas plutôt deviné son intention, que se rapprochant tout à coup d'un air scandalisé, elles essayèrent de l'interrompre; mais Yolande, relevant la tête avec l'air imposant qui convenait à sa naissance, leur fit un signe si impératif en montrant le ciel de la main, qu'elles se retirèrent en murmurant au fond de la pièce, sans oser l'importuner davantage.

Sa prière finie, elle les suivit docilement dans l'appartement de Saléma, où elles avaient ordre de la conduire. Cette dame, couchée sur son divan, ne l'eut pas plutôt aperçue parée des habits de sa fille, avec laquelle la jeune insulaire avait

d'ailleurs une ressemblance frappante, que, se couvrant de son voile, elle éclata en sanglots. Toutes ses femmes, se prosternant autour d'elles, mêlèrent leurs gémissements aux siens. Yolande seule debout au milieu de tant de personnes désolées, les regardait avec une surprise mêlée de compassion ; car, sans en connaître encore le sujet, leur douleur trouvait un écho dans son propre cœur ; les infortunes, qui l'avaient accablée si jeune, ne faisaient que la rendre plus sensible.

Après avoir pleuré quelques instants avec leur maîtresse, ces femmes se relevèrent ; l'une d'entre elles lui adressa un long discours, dont le but paraissait être de la consoler ; et lorsqu'elle crut y avoir réussi, elle en commença un autre. Aux gestes dont elle accompagnait cette seconde harangue, aux regards inquiets et mécontents que Saléma jetait sur la belle étrangère, Yolande devina qu'on lui parlait de sa prière du matin, et de l'obsti-

nation qu'elle avait mise à remplir ce devoir.

Saléma lui fit signe de venir prendre place à côté d'elle, et parut surprise de la voir s'y asseoir à notre manière, au lieu de se croiser les jambes sous elle suivant l'usage des Orientaux ; mais bientôt, ne s'occupant que de cette extrême ressemblance qui la charmait et la désespérait à la fois, elle se mit à étudier tous les traits de son beau visage, tantôt la caressant comme si elle eût été sa fille, tantôt se couvrant les yeux pour ne plus la voir, mais toujours ramenée malgré elle à cette contemplation qui trompait sa douleur. Bientôt, désirant entendre aussi le son de sa voix, elle fit venir le médecin arabe pour leur servir d'interprète :

— Belle inconnue, dit-elle alors à Yolande, votre surprise cessera, et vous vous intéresserez vous-même à mes diverses émotions, lorsque vous saurez qu'Allah vous a donné des traits si semblables à ceux d'une fille dont je déplore

la perte, qu'en vous regardant je crois la voir devant mes yeux.

— Séparée moi-même, hélas! d'une mère dont je faisais aussi les délices, répondit Yolande, comment ne serais-je pas touchée de vos regrets? Ah! s'il dépendait de moi, comme il dépend de vous sans doute, de mettre un terme à nos malheurs mutuels, les vôtres seraient bientôt finis. N'aurez-vous point pitié de malheureux captifs, qui ne sont point venus dans ce pays pour vous offenser, et qu'une aventure déplorable a seule fait tomber en votre pouvoir?

Ce fut à genoux et les mains jointes que la princesse prononça cette dernière phrase. Son action surprit étrangement Saléma, qui se tourna aussitôt vers Mansour. Celui-ci n'avait garde de répéter fidèlement des paroles propres à démentir son imposture. Il y substitua adroitement celles-ci :

— Je suis trop heureuse, madame, de porter les traits de votre fille, et mon

désir serait de vous voir prendre pour moi une partie des sentiments qui lui appartiennent. Infortunée dès ma première jeunesse, quelles grâces n'ai-je pas à rendre à Dieu qui m'a conduite ici ! Oh ! que votre bonté pour moi daigne aussi adoucir le sort des autres captifs ; rendez-leur la liberté ; je l'implore à genoux.

— Ma fille, répondit Saléma en prenant la main d'Yolande avec un redoublement d'affection, quittez cette posture humiliante. Je ne vous refuserai jamais rien de ce qu'il m'est permis de vous accorder ; mais le sort des prisonniers dépend de mon époux ; lui seul est leur maître suprême ; je paierais de ma tête une usurpation de pouvoir. Je puis leur faire du bien pour l'amour de vous, ne m'en demandez pas davantage. Vous-même n'êtes qu'une captive, jusqu'à ce qu'il plaise à notre seigneur Hamet-Ben-Ali de briser votre chaîne.

Mansour désappointé rapporta tristement ces paroles à Yolande, qui se con-

tenta de lever vers le ciel ses yeux pleins de larmes. Saléma reprit aussitôt :

— Ne t'alarme point, aimable jeune fille ; Hamet-Ben-Ali ne sera pas moins touché que moi de la ressemblance de tes traits avec ceux de notre chère Altamire. Je veux même que tu portes son nom ; mais raconte-moi tes malheurs. De quel pays es-tu ? de quelle famille ? que faisais-tu parmi les chrétiens ? pourquoi surtout pries-tu Allah à leur manière, comme tu l'as fait ce matin en présence de mes femmes ? aurais-tu oublié la foi de tes pères ?

Mansour dit à la princesse qu'on lui demandait le récit de ses aventures, mais qu'il lui conseillait de ne point satisfaire cette curiosité, parce qu'en apprenant sa qualité de fille de prince, le Maure ne manquerait point d'exiger pour sa liberté une rançon capable d'appauvrir l'île de Batz. Cette considération, toute-puissante sur l'âme généreuse d'Yolande, lui inspira une réponse conforme que le médecin interpréta ainsi :

— J'étais si jeune, madame, lorsque les chrétiens m'enlevèrent, que je ne me connaissais point moi-même. J'ai reçu d'eux le nom d'Yolande; leurs mœurs, leurs usages sont devenus les miens; ils ne m'ont laissé de mon pays que l'habit d'esclave que je portais pendant mon naufrage. Ceux qui avaient de l'autorité sur moi ont péri dans les flots. Je suis inconnue aux autres.

Ce fut ainsi que le rusé Mansour abusa alternativement de la confiance d'Yolande et de celle de Saléma. Il espérait tout du temps et de leur ignorance, ne songeant qu'à profiter du crédit dont la jeune princesse continuait de jouir dans ce château pour y être bien traité lui-même, et parvenir peut-être à s'en échapper avant le retour d'Hamet-Ben-Ali, qu'il savait être un homme redoutable, embrassant dans sa haine les chrétiens aussi bien que les Arabes au service des chrétiens.

Cependant Yolande se trouva bientôt

en butte à une persécution journalière, due aux efforts que faisaient Saléma et ses femmes pour la ramener à sa prétendue croyance, et lui faire abandonner celle qui était véritablement la sienne. Sa constance d'une part, et son horreur de l'autre, étonnèrent d'abord sa protectrice, et finirent par l'irriter au point qu'elle la menaça de sa disgrâce. Mansour, fort inquiet, engagea la princesse à montrer plus de complaisance, à cacher ses actes de dévotion, et à se soumettre parfois à ceux qu'on désirait d'elle. C'était, ajouta-t-il, le seul moyen de se sauver, elle et les autres captifs.

— Retire-toi de moi, Satan, lui répondit Yolande; mon âme doit m'être plus précieuse que mille vies; trop heureuse si Dieu daignait couronner la mienne par le martyre! Si tu étais chrétien, tu ne me donnerais pas un si damnable conseil.

— Jeune dame, reprit l'Arabe, vous ne connaissez pas le terrible Hamet-Ben-Ali,

car ce n'est pas la première fois que je mets le pied sur la terre d'Espagne, quoique j'eusse évité le malheur dans lequel je me trouve enveloppé avec vous. Apprenez que c'est un guerrier dur et farouche, d'autant plus irritable que son voisinage des Asturies le met plus souvent aux prises avec les chrétiens. S'il ne réussit point à ramener sa fille, il nous fera couper la tête à tous, soyez-en sûre.

— Son pouvoir sur nous lui vient du Seigneur, répondit tranquillement Yolande; il n'est qu'un aveugle instrument entre ses mains. Si Dieu veut que je le glorifie par mon trépas, me voici prête à lui obéir.

CHAPITRE XIV.

NOBLE CONDUITE
D'YOLANDE DE GUTHURE ENVERS JANNE DE POULAOUEN.
DÉSESPOIR DE CELLE-CI.
DE L'ENTREVUE D'YOLANDE AVEC LE MAURE
HAMET-BEN-ALI,
ET DE L'ENGAGEMENT QU'ILS PRIRENT ENSEMBLE.

Mansour, ne pouvant triompher de la vertueuse constance de la jeune princesse de l'île de Batz, eut recours, comme à son ordinaire, au mensonge et à la temporisation, en s'efforçant de persuader à Saléma qu'elle parviendrait mieux à son but par la douceur et la patience qu'en aban-

donnant à elle-même sa favorite obstinée. Ce conseil, si bien d'accord avec l'inclination de la dame maure, ne manqua point de lui plaire, et elle rappela près d'elle Yolande, qu'elle en tenait éloignée depuis quelques jours, et recommença à la traiter avec une bonté si touchante, que la jeune chrétienne l'aima à son tour plus qu'elle n'avait encore fait.

Affligée de l'obstination que cette dame mettait à obtenir d'elle l'unique sacrifice qu'elle était bien résolue à ne lui accorder jamais, étonnée en même temps qu'on parût lui faire un crime de la religion dans laquelle elle était née, Yolande commença à soupçonner la sincérité du médecin arabe, et, impatiente de se justifier aux yeux de sa bienfaitrice, elle s'appliqua à parler et à comprendre la langue dans laquelle on s'exprimait autour d'elle.

Quoiqu'elle fût libre de visiter ses compagnons d'esclavage, et qu'elle en usât fréquemment pour consoler et encourager ses fidèles matelots, Yolande de Gu-

thure n'avait point osé se montrer à la duchesse de Poulaouen, de peur qu'elle ne regardât sa visite comme une insulte. Elle s'était contentée d'obtenir qu'à la perte de sa liberté Janne ne joindrait pas la mortification de travailler de ses mains comme une esclave, ce qu'on exigeait ordinairement de tous les captifs, sans aucun égard pour le rang et la naissance.

La duchesse de Poulaouen, malgré cet adoucissement, dont on ne lui laissa pas ignorer la source, était fort malheureuse. Plus Yolande montrait de générosité, plus le remords déchirait son cœur, mais plus aussi elle l'y tenait caché. Rendre le bien pour le mal est la plus terrible vengeance qu'on puisse tirer des méchants, et c'est la seule aussi qui soit permise, non parce qu'elle est la plus assurée, mais parce qu'elle tourne au profit de celui qui l'emploie, et finit presque toujours par triompher des mauvaises dispositions de l'offenseur. Un autre tourment, non moins vif, versait son amertume dans l'âme de

la coupable princesse; c'était de se trouver si près de son fils sans entendre parler de lui, sans savoir si elle le reverrait jamais. N'osant se confier en Dieu, qu'elle avait tant offensé, Janne ne trouvait dans son malheur aucune consolation : elle ne savait que maudire sa destinée, passer de la rage au désespoir, et du désespoir à l'abattement. Le jour lui paraissait odieux, la nuit ne lui apportait point le repos. Le seul être à qui elle pouvait parler de ses peines, le médecin Mansour, lui était importun et même odieux. C'est surtout lorsqu'on commence à rougir de ses crimes que la présence d'un complice devient à charge, et Janne, sans se l'avouer, se trouvait dans cette situation. Cependant sa punition n'était pas complète, le Ciel lui réservait d'autres châtiments. Sa santé s'altéra. Ce robuste tempérament, qui n'avait rien de la délicatesse d'une femme, céda aux tortures morales d'une conscience coupable. Toutefois, Janne soutint cette épreuve avec

énergie; son front pâle trahissait seul ses souffrances; elle était de la race de ces Celtes qui mouraient debout.

Yolande, avertie par Mansour du dépérissement de la duchesse, se hasarda enfin à lui faire demander la permission de la voir. Janne ne l'ayant ni accordée ni refusée, la jeune princesse parut devant elle.

— Madame, lui dit Janne avec un sourire forcé, nous avons changé de rôle : j'obéis et vous commandez.

— Je suis esclave comme vous, lui répondit Yolande avec douceur; sans la volonté d'une autre, la mienne n'est ici d'aucune valeur.

— Eh bien! que dit-on de mon fils parmi ces infidèles? N'en entendez-vous parler ni sous son nom, ni sous celui de Lorimer? Il n'est pas possible que le jeune héros qui délivra votre île du joug des Danois soit sans renommée dans ce pays..... Vous pourriez rassurer le cœur d'une mère.... mais je vous ai mal dis-

posée à me donner cette satisfaction. Le souvenir de vos injures.....

— Il a péri avec le nom de Sizara, interrompit noblement la jeune insulaire. La vengeance n'appartient qu'à l'Éternel; je m'efforce même d'oublier les infortunes d'un père...... et jusqu'aux larmes que verse ma mère chérie sur une tombe vide.

— Elle n'est pas plus à plaindre que moi, répliqua Janne avec vivacité, car l'incertitude est pire que le malheur même. J'ai tout abandonné pour retrouver ce fils sans lequel je ne puis vivre, et, au terme de mon long voyage, je ne rencontre que la captivité, sinon la mort. Mon cher Lauter passe peut-être près de moi en ce moment, ses yeux mesurent la hauteur de ces tours où l'on retient sa mère..... Ah! s'il pouvait entendre ses cris et son appel, quelle forteresse serait capable de lui résister ?..... Mais écoutez ce bruit! N'entends-je pas le son des trompettes guerrières, le hennissement des chevaux? On assiége cette place sans

doute; notre délivrance approche.....

Janne et Yolande se précipitent ensemble à l'étroite fenêtre de la tour; la première jette un cri de joie, le nom de Lauter vole sur ses lèvres, elle vient de le reconnaître au milieu d'un groupe de cavaliers, elle le montre à Yolande d'une main tremblante, et retombe sur son siége, accablée par l'excès de son bonheur; mais Yolande, qu'aucun transport n'égare, remarque avec effroi que Lauter, bien loin d'avoir la contenance d'un chevalier victorieux qui conduit ses compagnons à la gloire, est pâle et se soutient à peine, que ses bras sont enchaînés, qu'il est sans armes, et que c'est comme captif qu'il entre dans ce funeste château. En ce moment, saisie de pitié, elle ne voit plus dans Janne qu'une mère doublement infortunée; elle est sans force et sans courage pour la tirer de son erreur. Un autre s'en chargea pour elle.

Saléma, effrayée de l'expression menaçante et sévère qui se faisait voir sur le

visage d'Hamet-Ben-Ali, donna secrètement des ordres pour que les captifs fussent traités avec la rigueur accoutumée, sans en excepter Yolande, à laquelle elle se contenta de faire dire qu'elle ne se décourageât pas, et qu'elle se reposât sur elle du soin d'amener le guerrier maure à partager ses bonnes dispositions en sa faveur. La duchesse Janne, en apprenant ainsi que, loin de voler à son secours, son fils se trouvait blessé, vaincu et prisonnier comme elle d'un ennemi impitoyable, tomba dans un désespoir capable de lui ôter la vie. Ce fut alors qu'Yolande demanda à rester près d'elle, tant pour la secourir dans l'état où la jetaient d'horril les convulsions que pour essayer de la consoler. Janne, confondue de tant de grandeur d'âme, se demanda si c'était bien Yolande de Guthure qui veillait sur elle la nuit et le jour, qui prévoyait ses besoins, lui rendait volontairement les services d'une esclave fidèle, opposait la douceur à son

impatience, et la nommait, dans ses prières, après les auteurs de ses jours. Un ange prenait-il sa figure pour augmenter la vivacité des remords qui obsédaient son imagination? Bientôt, sans égard pour leur rang, sans compassion pour la faiblesse que la duchesse ressentait des suites de sa maladie, on soumit les captives à une tâche qu'il fallait remplir chaque jour, sous peine de se voir retrancher une portion de leur nourriture. On leur apportait à faire un certain nombre de tuniques grossières pour les soldats de la garnison.

Janne, qui de sa vie n'avait manié la laine ni le lin, outrée d'ailleurs de cette humiliation, fit dire au Maure qu'elle était souveraine, accoutumée à se faire servir et obéir, et qu'elle ne pouvait ni ne voulait se soumettre au travail d'une esclave.

— Esclave, lui fit-il répondre insolemment, quel que soit le rôle que tu aies joué autrefois, le seul qui te reste est de cour-

ber le front sous ma volonté. Tu n'es pas plus que ma fille, qu'un prince barbare comble d'outrages et d'humiliations. Je voudrais tenir dans mes fers toutes les reines de la chrétienté, afin de me venger sur elles. Apprends que si tu n'étais une faible femme, ta tête même ne serait pas en sûreté.

Yolande la consola encore, en lui disant qu'accoutumée par sa mère à tous les ouvrages de son sexe, elle se chargeait de sa tâche et de la sienne; mais Janne était en proie à une anxiété qui suspendait toutes ses autres sensations. La dernière partie de cette réponse lui inspira pour son fils les craintes les plus terribles. Le cruel Maure avait-il le projet de faire tomber sa tête? Sa situation depuis ce moment devint intolérable. Chaque bruit qui parvenait à son oreille lui semblait l'appareil du supplice de Lauter. A demi folle de douleur, tantôt elle éclatait en menaces, tantôt elle faisait offrir à Hamet-Ben-Ali son royaume, ses

mines de plomb, la moitié de ses sujets et elle-même pour esclaves jusqu'à la fin de leurs jours ; mais ne recueillant de tous ses efforts qu'un froid mépris, ce fut à Yolande même qu'elle s'adressa :

— Je t'ai fait beaucoup de mal, lui dit-elle, mais tu m'as déjà montré que ton âme est au-dessus du ressentiment, que tu sais pardonner et rendre le bien pour le mal. Depuis longtemps j'admire ta vertu dans le secret de mon cœur ; je déteste mon crime ; si je ne l'ai pas confessé plus tôt, n'en accuse que mon indomptable fierté. Il est dur pour une princesse, pour une femme qui a passé l'automne de la vie, de s'humilier devant une enfant ; mais qu'est-ce que l'intérêt de l'orgueil en présence des craintes funestes qui me troublent? Sauvez mon fils, Yolande de Guthure, sauvez-le, non pour sa mère coupable, mais pour lui seul, qui fut toujours innocent des maux que vous avez soufferts ; pour lui qui, après lui avoir rendu sa couronne, sut conquérir l'es-

time et l'affection de votre père; pour lui qui ne s'est jeté dans cette carrière aventureuse que pour mériter vos éloges. Sauvez-le enfin pour mériter, dans le paradis, une place entre les anges.

Janne, s'animant de plus en plus pendant cette prière, finit par tomber aux genoux de la jeune princesse, qui la releva en pleurant... et toutes deux, s'embrassant spontanément, confondirent leurs larmes. Ce dut être un spectacle agréable au ciel que cette touchante union du repentir et de la clémence chrétienne! Dans ce moment, Yolande aurait donné sa vie pour Janne de Poulaouen; mais elle ne concevait pas encore comment elle pouvait sauver Lauter, si ses jours étaient véritablement menacés. Janne comptait sur l'affection de Saléma, dont il fallait d'abord se rapprocher. Grâce au peu d'arabe que savait Yolande, elle réussit à composer un petit billet par lequel elle implorait un moment d'entre-

vue. La dame maure, qui ne souhaitait pas moins vivement la revoir, pleura beaucoup en le lisant, et, dès ce moment, elle intéressa adroitement le cœur et la curiosité d'Hamet-Ben-Ali, en lui parlant de l'étonnante ressemblance qui l'avait frappée la première. Si elle avait paru négliger sa favorite, c'est qu'elle était elle-même plongée dans une vive douleur au sujet de sa fille, devenue la captive de Pélage, et pour laquelle il avait juré de n'accepter aucune rançon, ainsi qu'on l'a déjà dit. C'était là la cause des dures représailles auxquelles se livrait le Maure, naturellement vindicatif. Sa curiosité l'emporta néanmoins sur sa colère; il voulut voir la princesse de Guthure... Le plan de cette dernière était déjà arrêté; Janne, en l'écoutant, sentit son âme se rouvrir à l'espérance; encouragée par l'innocence de sa jeune compagne, elle se joignit à elle pour demander à Dieu son secours, et bénit d'une voix mal assurée celle qu'elle

avait autrefois si injustement maudite.

Les appréhensions de cette dame n'étaient que trop fondées, et la première chose qu'Yolande apprit des femmes qui la paraient, pour être présentée ensuite au terrible Hamet-Ben-Ali, c'est que le chevalier blessé et quelques autres captifs seraient, avant trois jours, sacrifiés à la vengeance du terrible Maure. Il avait juré de faire partager le même sort à tous les prisonniers que la guerre ferait tomber entre ses mains. Un dur esclavage attendait tous les autres. Ces tristes nouvelles ne firent qu'enflammer le zèle de la jeune insulaire. Sauver la vie et la liberté à tant de personnes était une ambition bien digne de son âme généreuse. Pleine d'indifférence pour son propre danger, confiante dans la protection du Ciel, à qui elle croyait devoir son inspiration, ce fut l'œil rayonnant d'une sainte assurance qu'elle s'inclina devant la dame maure et son redoutable époux.

Le front sévère de ce dernier s'éclaircit

pour ne plus laisser voir qu'une grande expression de surprise et d'attendrissement.

— O ma chère Altamire! s'écria-t-il, n'est-ce point toi que j'ai devant les yeux? par quel miracle m'es-tu rendue?

En prononçant ces paroles, il se leva du divan sur lequel il était assis, et s'avança vers Yolande les bras ouverts. La princesse recula de quelques pas, et répondit en l'éloignant par un geste noble et pudique :

— Arrêtez, seigneur; je ne suis point votre fille, je suis une infortunée captive jetée par la mer sur ce rivage inhospitalier, où, au lieu de secours, je n'ai rencontré que des fers. Si je me présente devant vous parée d'un habit étranger aux nations chrétiennes, je ne le fais que pour obéir aux ordres de votre épouse.

— Oh! poursuivit Hamet-Ben-Ali, en reprenant sa place d'un air accablé, faut-il qu'une fille de cette race maudite m'offre

une si parfaite image de l'enfant de mon affection! Et toi, qui te plains d'être dans mes fers, sais-tu que ma chère Altamire, élevée dans les délices depuis sa naissance, languit loin des siens dans une dure captivité? Sais-tu que Pélage a poussé l'insolence jusqu'à la forcer de le servir à table, lui et ses convives, lorsqu'ils se réunissent pour s'enivrer d'une liqueur défendue par notre loi? Quand je livrerais au même bûcher tous les chrétiens que la justice divine m'amène dans ces lieux, sans avoir égard ni au sexe ni à l'âge, le chef des chrétiens ne m'en donne-t-il pas l'exemple?... Cependant rassure-toi; non-seulement les traits que tu as reçus du Ciel te sauveront la vie, mais je t'accorde ta liberté sans rançon et celle des dix matelots qui t'accompagnaient, car ton histoire m'a été révélée par le pilote de ton navire. Je sais que ton père gouverne une île dans la mer de Bretagne, et par quelles mains tu lui fus injustement ravie. Un imposteur s'était joué

d'abord de la crédulité de mon épouse, mais on ne trompe pas si aisément Hamet-Ben-Ali... le traître périra comme il le mérite. Retire-toi, maintenant, jeune chrétienne; ta vue redouble mon affliction.

Saisie de joie à la pensée qu'elle se trouvait libre de retourner dans sa patrie, et d'y ramener avec elle ses compatriotes, Yolande se demanda intérieurement si la vertu exigeait d'elle qu'elle se sacrifiât à son ennemie, au point de compromettre de nouveau sa liberté, son existence et celle de ses braves marins. Son hésitation dura peu. Les jours de Lauter en péril, l'état affreux de sa malheureuse mère, les espérances qu'elle, Yolande, lui avait données, ne lui permettaient point de profiter honorablement de la faveur du Maure. Au lieu de se retirer, comme il l'y engageait, la jeune princesse lui parla ainsi :

— Seigneur, votre clémence à mon égard m'encourage dans une entreprise

que j'ai formée de travaill
votre fille. Ma famille es
des Asturies, et le nom c
lui rappelant un guerrier
me fait espérer d'être bi
peut-être accordera-t-il à
liberté d'une enfant qu'il
sans injustice, puisque ai
est bien innocente des ma
S'il se montrait sourd à n
ne me reprocherais pas
dresse pour faire réussir
tion.

— C'est Allah qui t'
Saléma, tremblante d'ém

— Pars, courageuse je
Hamet-Ben-Ali. Si tu as
tendre avec Altamire,
pierre gravée ; elle recon

raient réunir entre elles les re
quatre plus beaux royaumes
rope.

— La récompense que je désire
précieuse à mes yeux que tous le
de l'univers, répliqua Yolande.
gardez vos richesses et vos trés
cordez-moi seulement la liberté
de tous ceux que vous retenez
dans ce château.

— Tous! dit Hamet-Ben-Ali
irrité; tes prétentions sont sans
Ne t'ai-je pas accordé les esclave
pays? L'interprète infidèle mérite
tu t'intéresses à lui? Laisse à
geance ta persécutrice; et quant
valier et à ses compagnons, ne te
pas inconnus?

noncer à la vôtre. Si vous aimez votre fille, pouvez-vous hésiter?

La tendresse paternelle l'emporta sur le ressentiment. Hamet-Ben-Ali lui promit par serment que le retour d'Altamire dans le château de ses pères serait le signal d'une amnistie générale, et ils convinrent d'un certain nombre de jours après lesquels leur engagement réciproque serait annulé. Il fut convenu aussi que le pilote du navire de l'île de Batz accompagnerait Yolande dans les Asturies; mais, par un excès de méfiance, ou pour stimuler davantage le zèle de la jeune princesse, le Maure voulut garder comme otages les neuf matelots, quoiqu'il eût déjà promis de leur rendre la liberté en même temps qu'à leur souveraine.

CHAPITRE XV.

DES TRAVAUX QUE PÉLAGE EUT A SOUTENIR.
COMMENT YOLANDE EN FUT ACCUEILLIE,
ET DE QUELLE MANIÈRE
ELLE S'Y PRIT POUR FAIRE RÉUSSIR SON ENTREPRISE.

L'Espagne, longtemps soumise aux Romains, était devenue la proie des Goths, peuple descendu du nord, et qui envahit toute l'Europe en la couvrant de sang et de ruines. Plusieurs rois goths cependant régnèrent avec gloire, grâces aux lumières du christianisme dont ils furent éclairés; mais au bout de trois siècles, l'ambition d'un seigneur nommé Rodrigue,

homme de cœur et de tale
à disputer le trône à Vi
ce dernier prince ne te
guerre civile; et les Ma
aussi sous les noms d'Ar
rasins, établis en Afrique
en Espagne par le parti d
pateur. Il perdit contre e
Xérès, où il succomba, ai
tentions; mais les Maures
eux leur conquête et éten
mination jusque dans la
tion de la France.

Pélage, homme ignoré
mit à la tête des chrétiens
armes pour défendre leu
foi, et se retira avec eux
tagnes des Asturies. Ce f
monarchie espagnole, sa

continuellement des trésors et
dats.

Attaqué un jour par un m
Pélage le poursuivit de près, l'é
les reins, entre de hautes monta
séparait entre elles une gorge
troite ouverture était cachée pa
épais; là le brigand disparut su
à ses regards; mais le héros,
courage, ne craignant point de s
seul au fond de ce précipice, all
foncer dans une caverne qu'il
vrit, lorsqu'un ermite en sorti
rêta :

— Suspendez vos pas et votre
timent, lui dit-il; ce désert est p
la protection de Notre-Dame du m
sène, et la profondeur de cette

Pélage remit son épée dans le fourreau et se retira docilement; mais ces paroles prophétiques demeurèrent dans son souvenir, et lorsqu'un peu plus tard il se trouva traqué dans ces montagnes par une multitude de Maures, il se ressouvint de la *Coba Donja* (la grande caverne), et s'y réfugia avec ses amis.

Elle était si vaste qu'il lui fut aisé d'y établir un camp souterrain, un arsenal et des magasins de vivres. Son premier soin fut de se mettre sous la protection de la s^te Vierge, gardienne de cette sauvage solitude. Tous, prosternés devant son autel, entonnèrent ses louanges d'une voix mâle; car dans ces temps reculés et pleins de périls, les guerriers et les hommes politiques étaient surtout religieux, et n'entreprenaient rien d'important sans avoir imploré le secours du Ciel, dont personne alors ne mettait en doute la providence.

Sa confiance dans la reine du ciel et la justice de sa cause n'empêchèrent point

Pélage d'employer tous les moyens que peut suggérer la prudence humaine; des sentinelles placées sur les rocs les plus élevés, d'où elles pouvaient tout voir sans être vues, l'avertissaient de la marche des ennemis. Il demeura trois ans caché dans cette forteresse naturelle, faisant fréquemment d'heureuses expéditions, et prenant son temps pour fondre sur les Arabes, s'emparer de leurs convois, désoler leurs établissements, les harceler enfin de toutes manières, sans qu'ils pussent deviner en quels lieux il se mettait à l'abri de leur vengeance.

A la fin, instruits de sa retraite, et décidés à tout tenter pour se défaire d'un ennemi si dangereux, ils assemblèrent une armée et lui présentèrent le combat; mais l'avantage de sa position leur paraissait si redoutable, qu'ils essayèrent d'abord les voies de la négociation. L'évêque Oppas, doublement traître envers sa patrie et sa religion, s'était jeté par esprit de parti sous la protection des Sar-

rasins, dont il accompagnait l'armée; ce fut lui qu'ils envoyèrent à Pélage. Assis sur un roc à l'entrée de sa caverne, le guerrier contint sa juste indignation pour écouter les paroles artificieuses de l'ambassadeur. Ne pouvant l'intimider par l'assurance qu'il lui donna de succomber dans une lutte si inégale, Oppas essaya de le séduire, de flatter son ambition par des promesses. Il fait briller à ses yeux les richesses, les honneurs et les délices qui l'attendent à la cour d'Abdallazis; il vante la politesse des Maures, leur générosité, leur grandeur; il raconte comment Égilonne, la veuve de Rodrigue, conduite comme esclave dans le sérail du gouverneur, a été honorée du titre de son épouse, et se trouve replacée au rang qu'elle a perdu.

— Perfide, interrompit Pélage, il te sied bien, après avoir appelé dans son sein les ennemis de ta patrie, de vouloir la priver encore de ses derniers défenseurs! Ni l'exemple d'une femme sans courage,

ni celui d'un évêque sans foi, ne me détourneront de mon devoir. Ces rochers se changeront en sources d'eau vive avant que je consente à m'abaisser comme toi sous le joug des infidèles. Fuis promptement, de peur que je n'oublie le caractère sacré dont tu es revêtu, et prends garde de ne point tomber entre les mains de mes fidèles Espagnols; car toute ma puissance ne parviendrait pas à te sauver de leur juste ressentiment.

Oppas se retira effrayé, et le combat s'engagea immédiatement. Malgré l'inégalité du nombre, les chrétiens, protégés par leurs rochers, où les traits des ennemis ne pouvaient les atteindre, remportèrent complétement la victoire. Les Arabes prirent la fuite, laissant Oppas à la merci des soldats de Pélage, qui se vengèrent sur lui de tous les maux que l'invasion leur avait causés.

Depuis ce moment, qui rallia à sa cause un plus grand nombre d'Espagnols, Pélage marcha toujours de succès en succès.

Les principales villes des Asturies chassèrent les Musulmans de leur sein et lui ouvrirent leurs portes. La province tout entière le reconnut pour roi ; mais au lieu de la couronne d'or que les rois goths avaient coutume de porter, celle qu'il plaça sur sa tête n'offrait d'autre ornement que des fers de lance enlevés aux Maures. A l'époque de cette histoire, il se délassait à Oviédo de ses travaux sans nombre, non qu'il eût déposé les armes, car il ne les quittait jamais que temporairement.

Oviédo, où se rendaient Yolande et son fidèle pilote, n'était encore qu'un bourg peu considérable, où Pélage avait un château dont la situation lui plaisait. Favila, son fils et son successeur, se chargea plus tard de l'embellir et d'en faire la capitale de son royaume.

Une escorte composée des soldats d'Hamet-Ben-Ali avait protégé la marche de la princesse jusque sur la frontière de la Galice, et s'était cachée dans les montagnes pour y attendre l'issue de son entre-

prise; un chevrier servit ensuite de guide aux deux voyageurs. A deux lieues d'Oviédo, ils rencontrèrent trois cavaliers chrétiens qui cherchaient l'occasion de se signaler contre les infidèles, et qui, trompés par le costume d'Yolande, la prirent pour une femme de cette nation détestée et l'arrêtèrent.

—Messeigneurs, leur dit Lionel (c'était le nom du pilote), prenez garde à ce que vous allez faire. Les vêtements de cette dame sont moins un témoignage de son origine que celui de son malheur. Vous voyez en nous des chrétiens de l'Armorique jetés par la tempête sur les côtes de la Galice, où, au lieu de secours, nous n'avons trouvé que des fers. Cette dame et moi nous sommes parvenus à nous échapper de la forteresse d'Hamet-Ben-Ali, et nous nous rendons auprès du vaillant Pélage, pour obtenir de lui les moyens de retourner dans notre pays.

—Si cette dame est chrétienne, répon-

dit le plus jeune des cavaliers, qu'elle lève ce voile et nous découvre son visage; car parmi nous les personnes de son sexe ne font point difficulté de marcher le front découvert.

—Messeigneurs, continua le marin, la pudeur sied aux dames de toutes les nations, et celle que j'accompagne est d'un rang où l'on ne s'expose pas volontiers aux regards curieux des jeunes hommes; mais si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, conduisez nous vous-mêmes à Oviédo, et là vous apprendrez peut-être quel droit a cette noble dame au respect de tout brave guerrier.

Ils répliquèrent qu'ils y consentaient d'autant plus volontiers qu'Oviédo était aussi le lieu où ils se rendaient, et plaçant entre eux la jolie haquenée que montait Yolande, ils poursuivirent ensemble leur chemin, sans qu'aucun d'eux se permît d'interrompre le silence qu'elle jugea à propos de garder pendant toute la route.

Pélage, plutôt capitaine que roi, n'avait ni cour, ni courtisans, ni trésors, mais seulement des compagnons d'armes, accoutumés ainsi que lui à une vie dure et hasardeuse. Il méprisait les arts et la mollesse des Sarrasins, qu'il haïssait comme les ennemis de sa foi et les oppresseurs de sa patrie. Une circonstance récente augmentait encore contre eux son aversion naturelle. Le jeune Favila, son fils, âgé de treize ans, mais impatient déjà de marcher sur les traces de son père, venait d'être blessé dans le même combat qui avait fait tomber Lauter entre les mains d'Hamet-Ben-Ali. Dans le premier moment de sa douleur, Pélage avait juré de se venger sur la fille du Maure, l'innocente Altamire.

Forcée de s'expliquer en présence des amis de ce prince, Yolande, sans déclarer son nom, se contenta de dire qu'elle était chrétienne, tombée en esclavage, et qu'elle venait de la part d'Hamet offrir Lorimer et ses amis en échange de sa fille.

—Quoi ! s'écria Pélage en l'interrompant, Lorimer n'a point perdu la vie ! ce brave guerrier, qui m'a si bien servi, se trouve dans les fers de cet infidèle ! par Notre-Dame du mont Ausène, ma sainte protectrice, si je l'avais su plus tôt, je serais depuis longtemps en Galice. Demain je marcherai au secours de mon brave Lorimer.

—Vous ne ferez que hâter son trépas, répondit la princesse ; l'échafaud serait déjà dressé, si je n'avais fait espérer au cruel Sarrasin que tous ces malheureux chrétiens voués à la mort serviraient de rançon à sa fille. Pourriez-vous hésiter à consentir à un échange aussi avantageux pour vous ?

— Cela ne dépend plus de moi, répliqua tristement le roi des Asturies ; je me suis engagé par serment à ne recevoir aucune rançon pour la fille d'Hamet-Ben-Ali.

— Seigneur, continua la princesse, je respecte la sainteté du serment..... hélas !

mon père a été la victime de sa fidélité à tenir le sien, et je dois à cela tous mes malheurs..... Ah! plus on en reconnaît l'importance, plus on devrait éviter de s'engager témérairement. Cependant, comme le ressentiment seul vous a fait faire cette promesse, qu'elle peut entraîner la perte de plusieurs chrétiens, et qu'elle pèse injustement sur une personne innocente, ne pouvez-vous obtenir de quelque saint personnage qu'il vous relève de ce vœu indiscret?

— Qui êtes-vous, demanda Pélage avec hauteur, pour oser me parler avec tant de liberté? Suis-je d'un âge à écouter les remontrances d'une jeune inconnue, qui ne cherche peut-être qu'à me tendre un piége?

Yolande, indignée de se trouver en butte à d'odieux soupçons, lui répliqua avec autant de promptitude que de dignité :

— Mon nom seul, quand vous le connaîtrez, seigneur, me justifiera dans vo-

tre esprit, si vous avez conservé le souvenir de Wilbrod de Guthure..... Je suis Yolande, sa fille unique.

— Vous! la fille du souverain de l'île de Batz ! du vaillant Wilbrod qui a habité avec moi la *Coba Donja!* Comment cela est-il possible? comment une dame de votre rang et de votre âge se trouve-t-elle seule siloin de son pays?

— Hélas! reprit tristement la princesse, les caprices de la fortune n'épargnent ni la jeunesse, ni le rang. Mes aventures sont assez surprenantes pour mériter votre attention, et je suis prête à satisfaire votre juste curiosité, lorsqu'il vous plaira de m'accorder une audience en présence de la reine votre épouse.

Pélage la comprit, et se hâtant de la dérober aux regards curieux de ceux qui l'entouraient, il la conduisit dans l'appartement de la reine, où Yolande raconta ingénument ses malheurs et ceux de sa famille ; mais par une suite de sa générosité naturelle, et afin de ne point

indisposer contre Janne et son fils un prince de qui seul ils pouvaient espérer des secours dans leur détresse, elle refusa de nommer ses persécuteurs. L'esprit de charité lui faisait un devoir de cette discrétion généreuse.

Tout extraordinaire que leur parût cette histoire, le roi et la reine des Asturies, touchés des larmes qu'ils lui voyaient répandre, du mélange de candeur et de noblesse qui caractérisait cette jeune princesse, de la simplicité avec laquelle elle peignait ses sentiments, ne furent pas même tentés de mettre sa sincérité en doute. Ils la consolèrent par leurs caresses, et lui promirent de la rendre au plus tôt à ses infortunés parents.

— Au reste, ajouta Pélage, je n'ai point l'intention d'abandonner Lorimer et ses compagnons à la cruauté de ce Maure. Le terme qu'il vous a lui-même assigné nous donnera le temps de prendre des mesures pour leur délivrance. Je ferai épier ses pas, et je profiterai de sa pre-

mière absence pour m'emparer de sa forteresse, dont je médite la conquête depuis longtemps. Lorimer, qui doit être sur ses gardes, ne nous sera pas inutile dans cette entreprise.

Yolande connaissait trop bien l'intérieur de cette place, et la vigilance de ceux qui la gardaient, même en l'absence d'Hamet-Ben-Ali, pour partager cette espérance; mais jugeant qu'elle ne devait plus compter sur Pélage, dont l'obstination paraissait invincible, elle cessa de l'importuner, et conçut intérieurement un autre projet, dont elle ne fit part qu'à Lionel.

Deux jours après son arrivée à Oviédo, Pélage, désirant faire connaître publiquement l'intérêt qu'il portait à la fille de Wilbrod de Guthure, donna un grand festin à son honneur. Les premiers seigneurs et les dames les plus remarquables des Asturies s'y trouvèrent conviés. Tout le monde ayant pris place autour de la table, Pélage fit venir la fille d'Hamet

dans la salle du festin pour servir d'échanson.

Yolande ne put la voir sans un profond attendrissement, et sans se rappeler le temps où elle languissait elle-même dans l'esclavage. Leur âge, leur innocence étaient les mêmes. Toutes deux, pleurant les douces joies de la maison paternelle, étaient également l'objet des plus amers regrets. Ces rapports touchants, joints à leur ressemblance, augmentaient dans l'âme de la jeune insulaire son tendre intérêt pour Altamire, et lui faisaient désirer de briser ses fers, indépendamment des autres puissants motifs qui l'en sollicitaient.

Décidée à tout tenter pour y réussir, au moment où la jeune Maure, debout devant elle, s'apprêtait à lui verser du vin, Yolande, qui tenait sa coupe, la laissa tomber, et, profitant de la confusion que ce petit accident répandit autour d'elle parmi ses voisines, elle montra à Altamire la pierre gravée qu'Hamet-Ben-Ali lui

avait donnée pour être entre elles un signe de reconnaissance. A cette vue, les yeux de la captive brillèrent d'un vif éclat; la pierre passa adroitement entre ses mains et disparut sous son voile.

Certaine désormais qu'Altamire aurait confiance en elle et seconderait tous ses efforts, la princesse de l'île de Batz chercha les moyens de se rapprocher d'elle. La vie guerrière de Pélage laissait à la reine une pleine autorité dans l'intérieur du château : ce fut elle qu'Yolande entreprit d'intéresser au sort de la jeune captive, et elle y réussit d'autant mieux que la guérison de Favila avait mis fin aux inquiétudes de sa mère.

— Si le destin de cette infortunée est de vivre à jamais dans l'esclavage, disait Yolande à la reine des Asturies, pourquoi ne chercheriez-vous pas à le lui adoucir? A l'exception des jours où on la réserve à l'humiliation de servir publiquement ses maîtres, elle dont l'enfance fut entourée de tant de soins et d'honneurs, la

laissera-t-on vivre et mourir dans une profonde solitude ? Qu'a-t-elle fait pour mériter un traitement si dur ? Choisit-on ses parents et sa naissance ? Est-il juste de la punir des crimes de sa nation ?

Quand elle s'aperçut que ce raisonnement, à la fois humain et équitable, ébranlait la reine, sans lui donner cependant assez de hardiesse pour ouvrir à la jeune Maure les portes de sa prison, Yolande y ajouta de quoi exciter sa curiosité. Elle parla de l'étonnante ressemblance que la mère d'Altamire lui avait trouvée avec sa fille. Elle vanta les talents des filles maures pour le chant et la danse, leur adresse à faire de beaux ouvrages, et combien elles excellent à raconter d'intéressantes histoires, propres à dissiper l'ennui des plus mauvais jours. La reine céda enfin à ses adroites insinuations, et il fut convenu qu'Altamire viendrait passer une heure chaque matin dans l'appartement des princesses ; mais, comme elle y était conduite par des sur-

veillants, et qu'elle n'en pouvait sortir seule, il paraissait impossible qu'elle profitât de cette faveur pour se remettre en liberté. Toutefois Yolande ne se découragea point. Grâce au peu d'arabe qu'elle avait appris de Saléma et de ses femmes, elle put s'entretenir avec Altamire en présence même de la reine, et imaginer avec elle le plan de son évasion. Pour mieux dissimuler ses desseins, la jeune Arabe, jusqu'à ce moment silencieuse et farouche, se montra douce et complaisante. Sa douleur sombre et hautaine se changea en une tendre mélancolie. Elle consentit même à chanter quelque romance plaintive, dont les paroles s'accordaient avec sa situation. La reine et les princesses ne les comprenaient point, mais elles écoutaient avec un vif plaisir les sons harmonieux d'une voix pure, conduite avec un art qui leur était inconnu. Ces agréables distractions ne tardèrent point à être prolongées; une heure paraît si courte quand de pareilles récréa-

tions la remplissent ! Au lieu du matin, ce fut le soir que la reine leur assigna, afin de n'être point interrompue ; elles ne se séparaient que fort avant dans la nuit.

—

CHAPITRE XVI.

DU DÉPART DE L'ESCLAVE ET DE LA COLÈRE DE PÉLAGE.
REPENTIR DE JANNE DE POULAOUEN.
ÉTRANGES PRESSENTIMENTS
DE LA COMTESSE DE GUTHURE.

Au bout de trois semaines d'absence, que Pélage employa à ravager les terres des Maures, dans l'espérance de forcer Hamet-Ben-Ali à sortir de sa forteresse, il revint à son château d'Oviédo de fort mauvaise humeur. Non-seulement son but n'avait point été atteint, mais il avait eu dans diverses rencontres un désavantage marqué qui augmentait son irritation.

Cependant, comme le terme accordé à Yolande par le cruel Maure approchait, terme au delà duquel il devait sacrifier ses malheureux captifs, le roi des Asturies, ne pouvant vaincre son ennemi par la ruse, songea à employer la force ouverte, et voulut interroger encore la princesse de l'île de Batz sur les dispositions intérieures de cette place. Sa contrariété fut extrême d'apprendre que le matin même elle était montée en croupe derrière Lionel pour se rendre dans un monastère célèbre, à deux lieues de là, où elle comptait passer une semaine en retraite. Il donna l'ordre de l'envoyer chercher, en lui faisant dire de hâter son retour, et le soir même, dans un festin qu'il donnait à ses principaux guerriers, il commanda avec hauteur que la jeune Altamire vînt leur servir d'échanson. Comme elle se faisait un peu attendre, le bouillant Pélage se levait dans le dessein peut-être de l'aller chercher lui-même, lorsqu'elle parut à l'entrée de

la salle; mais n'y apercevant que des hommes, la modeste jeune fille allait se retirer, quand le roi lui cria en arabe d'un ton furieux :

— Demeure ! es-tu devenue trop fière pour me servir ?

La pauvre fille, effrayée de cette apparence de colère, se troubla. Son voile, jeté sur elle à la hâte, était si mal ajusté, qu'elle ne voyait rien distinctement. Une lance tombée sur le plancher de la salle en travers de ses pas devint pour eux un obstacle; elle n'évita une chute qu'en se retenant fortement au meuble le plus voisin; mais ce mouvement brusque ayant fait glisser son voile à ses pieds, Pélage ajouta avec un mécontentement encore plus vif :

— Que veut dire ceci ? Pourquoi la princesse de l'île de Batz se trouve-t-elle sous les habits de mon esclave ?

La jeune fille ne répondit point. Le prince Favila dit alors à son père, près duquel il était assis, qu'il se laissait lui-

même abuser par l'extrême ressemblance d'Yolande de Guthure avec sa captive; que sa mère et ses sœurs l'avaient très-souvent remarquée, et qu'il s'en serait aperçu plus tôt sans l'habitude qu'avait Altamire d'être toujours voilée en sa présence. Cependant il se trouvait entre elles une différence qui ne permettait pas de les confondre longtemps : l'une avait la chevelure blonde des filles du Nord, l'autre devait l'ébène de la sienne à la chaleur plus vigoureuse de l'Afrique. Lorsque Pélage tourna de nouveau les yeux sur son esclave pour vérifier cette circonstance, elle s'était déjà dérobée à sa curiosité, et personne n'osa lui arracher son voile.

— Qu'on la ramène dans la tour, reprit Pélage, ce mystère sera bientôt approfondi.

Le jour suivant, le messager qu'il avait envoyé au monastère vint lui apprendre que la princesse de l'île de Batz n'y avait point paru, mais qu'on avait vu Lionel à une lieue d'Oviédo emmenant en croupe

une dame soigneusement enveloppée, avec laquelle il se dirigeait vers les frontières de la Galice. A cette nouvelle, les soupçons du roi se fortifièrent; il ne douta point qu'Yolande n'eût favorisé l'évasion de sa captive, et se hâta d'en obtenir la confirmation en la forçant de comparaître en présence de la reine. Yolande, qui n'avait prolongé la feinte que pour donner à Altamire le temps de se mettre à l'abri de toute poursuite, convint sans peine de ce qu'elle avait fait.

— J'ai pensé, seigneur, dit-elle à Pélage, que, ne pouvant agir vous-même sans violer votre serment, vous approuveriez avec joie une délivrance qui doit sauver la vie à tant de chrétiens, qu'il vous était impossible de secourir d'une autre manière.

— Qui vous l'a dit? interrompit brusquement le roi. La décision de ces choses est-elle du ressort d'une personne de votre âge et de votre sexe? et reconnaissez-vous ainsi le bon accueil qu'on vous a

fait à ma cour? Mais je ne doute point maintenant de votre duplicité. Le nom respectable que vous avez osé prendre ne vous appartient pas; une princesse chrétienne se garderait bien de se liguer avec des infidèles. Vous êtes plutôt, comme je l'ai supposé d'abord, un émissaire, une esclave peut-être de nos artificieux ennemis. Qui sait si, séduite par leurs promesses, vous n'avez pas renié votre propre loi?...

— Au nom du Ciel! n'ajoutez pas l'insulte à l'injustice, interrompit-elle à son tour avec une vive émotion. Que j'aie bien ou mal fait, j'atteste ici mon Sauveur que je n'ai eu d'autre but que de secourir mes frères... et jamais le mensonge n'a souillé mes lèvres.

Pélage, que la colère transportait, au lieu d'être touché de ces paroles nobles et simples, s'obstina à ne plus voir en elle qu'une fille dévouée à Hamet-Ben-Ali, que celui-ci avait envoyée à sa cour pour le surprendre, et le dépit d'avoir été pris

pour dupe se joignant à ses autres sujets d'irritation, il fit charger de chaînes les mains généreuses de la princesse, qui soutint cette nouvelle épreuve avec sa résignation accoutumée; puis il fit monter à cheval quelques-uns de ses hommes d'armes, et leur ordonna de poursuivre Altamire et Lionel jusque sous les murailles de la forteresse d'Hamet-Ben-Ali.

Pendant que ces choses se passaient à Oviédo, Altamire, pleine d'inquiétude et de joie, se rapprochait des frontières, en pressant Lionel de ne point ménager son coursier. Malheureusement il était plus habile à manœuvrer un navire qu'un cheval; le sien, devinant peut-être l'inhabileté de son cavalier, n'avançait que médiocrement. La jeune Maure, qui détournait fréquemment la tête, pour s'assurer si elle n'était point poursuivie, aperçut de loin quelques cavaliers courant à toute bride. L'inégalité du terrain les lui fit perdre de vue; mais jugeant à

leur rapidité qu'ils ne pouvaient manquer de les atteindre bientôt, elle se laissa glisser doucement sur l'herbe, sans en rien dire à son écuyer, et se cacha dans un épais fourré. Dix minutes après, les cavaliers de Pélage arrivèrent sur le pauvre Lionel, encore tout ébahi de la disparition de sa compagne, le jetèrent à bas de son cheval, lui lièrent les mains derrière le dos, et le ramenèrent ignominieusement à Oviédo. Altamire échappa heureusement à leurs recherches; mais que d'accidents la menaçaient encore! Qu'allait-elle devenir seule, sans expérience, dans une contrée ennemie? Telles furent les tristes réflexions de la princesse de l'île de Batz, en apprenant la capture de Lionel. Si la jeune Arabe périssait en chemin, ou si elle arrivait trop tard, les malheureux prisonniers d'Hamet seraient tous sacrifiés à sa vengeance, et Yolande périrait peut-être elle-même dans cette tour, où l'avait conduite une générosité sans exemple.

Le terme accordé par le Maure expirait enfin, et l'espérance de revoir sa fille l'avait abandonné. Saléma ne faisait que verser des larmes, tant cette espérance trompée augmentait la vivacité de sa douleur; mais son époux méprisait les pleurs, c'était du sang qu'il lui fallait. A mesure qu'il se persuadait, ou que la jeune chrétienne ne se souvenait plus de ses promesses, ou que Pélage retenait plus rigoureusement sa fille, sa rage s'exaltait, il ne respirait que la vengeance. Un échafaud fut dressé dans la cour du château, et non-seulement les prisonniers de guerre, mais tous les chrétiens, à l'exception de Janne, que son sexe protégeait, furent avertis de se préparer à la mort. Mansour, au désespoir, et comptant d'autant moins sur la clémence de leur terrible juge qu'on l'accusait d'avoir trompé Saléma en sa qualité d'interprète, appela à son secours toute la ruse et l'invention qui le caractérisaient. Il parvint à s'échapper de la forteresse, et se crut à

l'abri du péril qui le menaçait; mais le crime a beau escalader les murailles et se confier dans la légèreté de sa course: les filets de la Providence l'enveloppent de toutes parts; il ne fait souvent que rencontrer plus vite le châtiment qu'il croyait fuir. Une troupe de Sarrasins l'aperçut de loin franchissant le dernier fossé de la forteresse. Indignés de ce qu'il leur tournait le dos au lieu de répondre à leur appel, ils le tuèrent à coups de flèches.

Tandis qu'il recevait ainsi la juste punition de ses crimes, une scène à la fois touchante et terrible se passait dans la cour de la forteresse d'Hamet-Ben-Ali. Un billot placé sur un théâtre élevé de quelques pieds attendait la tête des victimes, et dans la main d'un esclave noir un cimeterre bien affilé brillait aux rayons du soleil levant. Un jeune guerrier de haute taille, le duc Lauter, dans une attitude noble et résignée, montait lentement les gradins de l'estrade, entouré des autres

captifs destinés comme lui à assouvir la vengeance du Maure.

— Amis, dit-il, en s'adressant particulièrement à ses braves compagnons d'armes, je vous avais promis de vous conduire à la gloire; elle est maintenant pour nous dans une mort chrétienne. Recevons-la avec constance : les palmes qui nous attendent là-haut ne se flétrissent point comme les lauriers d'ici-bas.

Un cri perçant lui couvrit la voix. Il partait d'une des fenêtres de la tour la plus voisine, où se montrait une femme échevelée, frémissante, qui tendait les bras à Lauter, et cherchait à ébranler les barreaux de fer pour se précipiter sur le pavé de la cour. Le jeune prince reconnut sa mère; mais ignorant qu'elle était dans ce château, il pouvait à peine en croire ses yeux, et s'imaginait que c'était une illusion de l'ange maudit pour triompher de son courage. Déjà il s'agenouillait devant le billot fatal, et le bras de l'esclave noir essayait la pesanteur du cime-

terre, lorsqu'une jeune fille à peine voilée, et dont les vêtements paraissaient souillés de poussière, entre dans la cour au milieu d'une escorte de soldats maures, s'élance sur l'échafaud, arrache le cimeterre des mains de l'esclave interdit, et une main étendue sur la tête du prince en signe de protection, l'autre vers Hamet qui, du haut d'un balcon, présidait à cette exécution sanglante :

— Grâce, mon père, lui dit-elle; je l'ai promise sur ma vie, et toi-même en as fait le prix de ma rançon.

C'était Altamire. La courageuse jeune fille, après avoir erré quelque temps, était enfin parvenue à rejoindre l'escorte qui se tenait embusquée et prête à protéger son retour.

Vingt esclaves se hâtèrent de faire disparaître les apprêts du supplice, et tandis qu'Altamire rentrait dans le harem pour y recevoir les embrassements de sa mère, Lauter, se dérobant aux transports de joie et de félicitations de ses compagnons

d'infortune, vola aussitôt près de la malheureuse Janne, qu'il trouva à genoux et mourante. Il apprit alors pour la première fois que, ne pouvant vivre sans lui, sa mère avait tout abandonné pour le suivre. Lauter demanda qui était cette Yolande qu'il entendait bénir autour de lui, et à laquelle tous les prisonniers et lui-même devaient, disait-on, leur délivrance. A cette question, le front de la duchesse se couvrit de rougeur; mais elle répondit avec sincérité :

— C'est la fille du comte de Guthure.

L'étonnement du guerrier redoubla.

— Qu'entends-je? reprit-il. L'évêque de Quimper m'avait annoncé qu'elle n'existait plus; ses parents eux-mêmes déploraient sa perte... Ma mère, ne vous trompez-vous pas?

—Non, non, poursuivit Janne en soupirant, Yolande de Guthure respire..... Mon fils, ce mystère vous sera dévoilé un jour. Vous apprendrez jusqu'où les conseils d'un homme pervers, du médecin

Mansour, ont égaré votre mère, et combien les sentiments les plus louables peuvent devenir dangereux lorsqu'ils ne sont point réglés par la vertu.

Ces mots, prononcés d'un ton grave et triste, faisant pressentir au jeune prince qu'un remords pesait sur l'âme de sa mère, le respect imposa silence à sa curiosité.

Fidèle à sa promesse, Hamet-Ben-Ali rendit la liberté à tous les chrétiens détenus dans ses fers, sans autre condition que de ne plus porter les armes contre lui, engagement auquel Lauter se soumit d'autant plus volontiers, que l'intérêt de son propre pays le rappelait en Armorique. Leur arrivée à la cour de Pélage fut l'occasion d'un véritable triomphe pour la princesse de l'île de Batz; car en écoutant le récit des périls qu'ils avaient courus, le roi, dont la première irritation s'était calmée, ne put se dissimuler que sans elle tous ses projets de vengeance eussent été impuissants à les sauver. Ce

ne fut donc qu'avec confusion qu'il avoua que des fers et des outrages étaient devenus la récompense du zèle de cette admirable princesse. Le premier mouvement de l'impétueuse Janne fut de reprocher à Pélage son injustice ; mais le souvenir de ses propres iniquités lui ferma la bouche, et elle se contenta d'aller annoncer à Yolande que ses longs malheurs touchaient à leur terme.

Au sortir de la tour, conduite par la duchesse Janne, et revêtue encore des habits d'esclave que portait Altamire, Yolande se vit tout à coup entourée de ses fidèles matelots et des soldats de Lorimer, qui, instruits du service qu'elle leur avait rendu, la comblaient de leurs louanges et de leurs bénédictions. Lauter, attiré par leurs clameurs, vint à son tour ployer le genou devant elle. Pélage, n'ayant rien de mieux à faire que de réparer noblement ses torts, la prit par la main, et la présentant à ses amis rassemblés :

— Lorimer et tous ces braves gens lui doivent la vie, dit-il; mais à moi elle m'a sauvé l'honneur, ce qui est plus précieux encore; car si des guerriers soutenant ma cause eussent été indignement assassinés dans cette forteresse si voisine de nous, on aurait accusé Pélage d'avoir abandonné ses compagnons d'armes.

De douces larmes de joie inondaient le visage d'Yolande; elle goûtait ce charme indicible qui accompagne les bonnes actions; mais Janne, entièrement convertie, et qui l'aimait alors autant qu'elle l'avait haïe autrefois, n'était pas encore satisfaite. Elle avait appris de Pélage qu'en lui confiant le récit de ses malheurs, la princesse de l'île de Batz ne les avait nommés ni elle, ni son fils, qui n'était connu à cette cour que sous le nom de Lorimer; elle résolut de commencer sa vie pénitente par un aveu sincère de sa conduite passée, se faisant un scrupule de priver Yolande de toute l'admiration que la sienne méritait.

Janne réunit donc autour d'elle son fils, Pélage et son épouse, et leur parla ainsi :

— Vous reconnaissez tous que la princesse de l'île de Batz mérite votre estime et votre gratitude, et qu'elle s'est conduite avec un courage et une prudence au-dessus de son âge : qu'en penseriez-vous donc, si elle eût déployé ce zèle généreux en faveur d'une ennemie acharnée à sa perte ? si, libre de retourner avec les siens dans sa patrie, elle eût préféré de périlleux hasards plutôt que d'abandonner la cause de cette même ennemie ?

Chacun se regardait d'un air étonné, ne sachant où la duchesse en voulait venir avec ce préambule. Lauter, inquiet de ce qui allait suivre, lui repartit :

— Madame, nous ne doutons pas de la vertu de cette jeune princesse, dont on raconte tant de choses louables dans toute l'Armorique, où elle passe pour être aussi bonne que belle ; ce que vous en savez

n'ajouterait rien à notre juste admiration.

— Vous vous trompez, Lauter de Poulaouen, reprit gravement sa mère; car, ajouta-t-elle en s'adressant à Pélage, il est inutile de feindre plus longtemps; c'est moi qui, furieuse du dédain qu'il semblait faire de mon fils, ai fait enlever traîtreusement le comte de Guthure.

Elle raconta ensuite sa cruauté à l'égard de ce respectable seigneur pour l'obliger à accepter leur alliance, sa réponse insolente à l'ambassadeur de la comtesse Aliénor, le dévouement d'Yolande pour sauver son père, et l'odieux traitement qui en fut le prix.

—Je n'invoquerai pour ma justification, poursuivit-elle, ni la violente douleur que me causait la fuite de mon fils, ni les méchants conseils que je recevais du médecin arabe, ni l'assurance qu'il me donna qu'en détruisant en apparence la vie et la beauté de cette innocente princesse, je détruirais en même temps l'effet

du charme qu'elle avait jeté, disait-il, sur ma maison. Les conseils n'ont de puissance sur nous qu'autant qu'ils s'accordent avec nos inclinations; un cœur vertueux repousse tous ceux que la vertu réprouve. Je permis donc à Mansour d'accomplir son infernal dessein. La douceur de ma victime, sa touchante douleur m'attendrirent plusieurs fois pendant notre séjour dans son île; mais le souvenir de mon fils triompha de ma pitié. Jugez de ma surprise lorsque, menacée par l'équipage en fureur, qui venait de découvrir l'affreux stratagème, au moment où je croyais l'entendre prononcer notre arrêt de mort, je vis Yolande se jeter entre ces hommes et moi, et n'employer son autorité que pour nous conserver la vie. La honte succéda en moi à l'étonnement. Je sentis combien le ressentiment m'avait placée au-dessous de cette jeune fille, et l'humiliation m'empêcha d'en être touchée autant que je le devais.

La duchesse fit ensuite l'énumération

des autres bienfaits qu'elle avait reçus d'Yolande. Quelles que soient, ajouta-t-elle, les obligations que les prisonniers du Maure aient contractées envers cette généreuse princesse, ils ne lui doivent que la vie; moi, je lui devrai, je l'espère, le salut de mon âme, car j'étais violente, vindicative, barbare, et son exemple m'a forcée d'en rougir, et ses vertus m'ont fait comprendre qu'il est une autre vie.

Telle fut la confession de Janne. Lauter l'avait écoutée les yeux baissés, la rougeur sur le front; son cœur souffrait de l'abaissement de sa mère; mais il s'aperçut bientôt que ce noble aveu du repentir diminuait beaucoup aux yeux du roi et de la reine des Asturies l'horreur de la vengeance qu'il faisait connaître. Plus Janne s'humiliait volontairement, plus on s'efforçait de lui chercher des excuses.

Pélage, instruit de la véritable situation de ses hôtes, et de la nécessité qui les

pressait de retourner dans leur patrie, où il tardait surtout à Yolande d'aller essuyer les larmes de ses parents, ne chercha point à les retenir à sa cour. Dès que l'occasion s'en présenta, cette jeune dame et ses amis se confièrent de nouveau aux vagues inconstantes de l'Océan.

Wilbrod de Guthure, inquiet de ne point voir revenir son vaisseau, commençait à craindre qu'il n'eût fait naufrage, et déplorait sincèrement la perte des fidèles marins qui le montaient, fort éloigné de croire qu'un intérêt bien plus cher à son cœur s'y trouvait compromis. Son esprit avait un autre sujet de trouble encore plus grave. La comtesse Aliénor, plongée pendant si longtemps dans une sombre douleur, en était sortie tout à coup d'une manière inexplicable, qui faisait craindre pour sa raison. Si la sérénité eût reparu en elle par degrés, on aurait attribué au temps, ce grand consolateur, une œuvre d'ailleurs si désirable ; mais accablée la veille sous le poids de sa mélancolie ac-

coutumée, on remarquait en elle le lendemain, non-seulement de la sérénité, mais une gaîté qui allait jusqu'à la joie, et qui se soutint par la suite. Elle quitta ses vêtements de deuil, sortit de son austère retraite, appela autour d'elle les dames et les demoiselles de l'île, comme dans ses plus beaux jours. Elle acheta de belles étoffes, des voiles, des ceintures qu'elle brodait avec ardeur, quoique ces parures convinssent peu à son âge.

De justes craintes navraient le cœur de son mari, qui n'osait ni lui reprocher sa légèreté, ni en approfondir la cause. Un jour qu'elle travaillait sur une étoffe plus magnifique encore que les autres, le comte, qui la contemplait tristement, poussa un soupir si douloureux qu'Aliénor lui en demanda la raison avec surprise. Le comte, ne voulant pas la lui avouer, lui répondit qu'il s'affligeait de la perte de son navire.

— Je conviens, répliqua la comtesse, que c'est une perte assez considérable;

mais la vie des hommes est plus précieuse que tout le reste, et je crois pouvoir vous consoler en vous assurant que tous ceux qui se trouvaient sur ce vaisseau ont été sauvés, quoiqu'il ait véritablement péri.

Wilbrod de Guthure tressaillit à ces paroles prononcées fort sérieusement. Il regarda la comtesse; mais ne remarquant aucun égarement dans ses yeux, il lui demanda si elle avait reçu quelque nouvelle de ce malheureux navire.

— J'en ai reçu, répondit Aliénor avec un peu d'embarras.

— Par qui? et comment? poursuivit-il vivement. Se peut-il que vous me laissiez en proie à tant d'inquiétudes, lorsqu'il dépend de vous de me tranquilliser?

— C'est que j'ai craint que vous n'ajoutiez point foi à la manière dont cette nouvelle m'est parvenue, répliqua la comtesse.

— Que voulez-vous dire, Aliénor? expliquez-vous, je vous en conjure, et

ne vous faites pas un jeu de mes inquiétudes.

— Seigneur, reprit-elle en posant son aiguille sur le métier, et en prenant une attitude grave, daignez répondre d'abord à une question ? N'avez-vous remarqué en moi aucun changement depuis le départ de ce navire ?

— Je l'avoue, répondit Wilbrod de Guthure; vous m'avez semblé moins triste, et même...

—Presque heureuse, voulez-vous dire? ajouta la comtesse, s'apercevant qu'il hésitait. Peut-être avez-vous pensé que, cédant à la légèreté qu'on reproche à mon sexe, je me consolais trop promptement de la perte de ma fille bien-aimée ; avouez-le.

— Quand un malheur est irréparable, dit le comte en soupirant, que ce soit par légèreté ou par force d'âme, heureux qui peut s'en consoler !

— Ah ! que vous connaissez mal mon cœur, Wilbrod, si vous avez pu penser

qu'un temps si court eût épuisé mes regrets ! J'aurais versé des larmes le reste de ma vie, si Dieu, prenant pitié de ma misère, ne m'eût fait connaître mon erreur... Mais je sais maintenant que notre fille existe et que nous la reverrons bientôt.

— Sainte mère du Christ ! s'écria le comte avec effroi, de quel nouveau malheur suis-je menacé ! Ma chère Aliénor, revenez à vous, le chagrin vous égare.

— Rassurez-vous, Wilbrod, continua-t-elle avec un sourire plein de douceur, ma raison ne m'a point abandonnée. Songez seulement à la puissance de Dieu ; savez-vous jusqu'où elle peut s'étendre ? Si je ne vous ai point fait partager plus tôt les espérances que je dois sans doute à sa miséricorde, j'avoue que c'est par la crainte de vous trouver incrédule. Écoutez-moi cependant avec attention.

Vous vous rappelez que le vieux Lorimer avait à sa suite un jeune esclave africain ; Comana, dans l'intention de me

distraire de ma douleur, l'amena un soir en ma présence. Hélas ! pendant cette courte entrevue, je ne fus frappée que de la singularité de sa couleur, et des larmes qu'il répandit au nom de sa mère, lorsque je m'informai s'il en avait une. Mais la nuit qui suivit, j'eus continuellement devant les yeux ces beaux traits si délicatement dessinés, ces yeux baissés et baignés de pleurs, cette taille souple et gracieuse mollement inclinée devant moi, ces sanglots mal contenus qui semblaient lui briser la poitrine. Plus j'étudiais en moi-même cette figure extraordinaire, plus elle me rappelait une ressemblance que je repoussais vainement. A mon réveil, ou plutôt à mon lever, car je ne dormis point, je demandai à revoir cet esclave mystérieux; j'appris qu'il avait quitté l'île au point du jour. La nuit suivante, et toutes celles qui lui succédèrent pendant plus d'un mois, je ne pus penser qu'à cet esclave. Je le voyais continuellement à mes pieds, pleu-

rant et gémissant d'une manière étrange; et plus je me rappelais ses traits, plus la ressemblance dont j'ai parlé devenait frappante : je finis par me persuader que c'était ma fille, mon Yolande elle-même que j'avais vue.

—C'en est trop ! s'écria encore le comte avec agitation; pour l'amour du Ciel, chassez de votre esprit ces folles pensées. Unissons-nous pour demander au Seigneur qu'il vous en délivre.

—Permettez-moi d'achever, seigneur, continua tranquillement la comtesse; je ne vous ai pas tout dit. J'en étais venue à pénétrer de moi-même cet étonnant mystère, tant Dieu a mis d'intelligence dans un cœur maternel, lorsque le sommeil succédant enfin à tant de veilles pénibles et laborieuses, je vis en songe le navire qui conduisait Lorimer en Espagne. Une tempête horrible le harcelait, mais il était vide; un rocher le brisa à mes yeux. Sur une plage voisine se trouvaient les gens de l'équipage, ayant à leur tête votre

brave pilote Lionel, et au milieu d'eux l'objet de ma constante préoccupation. Comme je m'efforçais de m'approcher de lui, il retourna la tête... O moment délicieux ! Son horrible couleur avait fait place à la plus admirable blancheur, rien ne voilait plus les traits charmants de ma fille..... c'était elle-même..... c'était notre Yolande ! Je lui tendis les bras sans pouvoir lui parler; elle m'ouvrit aussi les siens; mais une barrière invisible nous séparait; nous ne pouvions que nous voir sans nous atteindre. Sa voix alors se fit entendre :

— O ma mère ! me dit-elle, se peut-il que tu ne m'aies pas reconnue, tandis que je mourais de douleur à tes genoux ! N'as-tu pas deviné qu'un pouvoir supérieur enchaînait ma langue? mes larmes n'avaient-elles pas assez d'éloquence? Console-toi néanmoins, nos malheurs sont finis. Tu me reverras dans l'île de Batz, où Lorimer me ramènera lui-même dans sept...

Ici s'est terminé ce songe étonnant. Je me réveillai baignée de larmes de joie; puis me précipitant à genoux, je m'écriai :

— Mon Dieu ! est-ce une illusion? est-ce un avertissement de votre bonté? ma fille existe-t-elle en effet? est-ce bien elle que j'ai vue sous une forme si étrange? Si vous daignez ainsi me préparer à un bonheur inouï, faites-le-moi connaître par quelque signe remarquable.

Je me recouchai, et le même songe se représenta presque avec les mêmes circonstances jusqu'à trois fois de suite. Oseriez-vous encore m'accuser de démence? Non, ma confiance en Dieu ne sera point déçue. C'est lui qui m'a envoyé cette consolation, afin que je ne meure point de ma douleur avant le retour de ma chère fille.

Le ton dont elle prononça ces paroles imposa silence à son époux, qui, ne sachant s'il devait s'affliger ou se réjouir, lui répliqua seulement :

— La puissance du Seigneur est trop grande pour qu'il soit permis de la sonder ; mais s'il fallait que tout ceci ne fût qu'une épreuve, je craindrais, hélas ! que vous ne puissiez la supporter sans mourir.

— Soyez sûr, au contraire, que le moment de notre bonheur approche, repartit la comtesse ; les mots prononcés par ma fille m'en sont garants. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait de sept jours, puis de sept semaines ; mais ce temps étant encore passé, j'ai conclu que je la reverrais au bout de sept mois, et le sixième est accompli. C'est pourquoi vous me voyez redoubler d'ardeur dans mes travaux, car c'est pour elle que je brode ces riches étoffes, ces ceintures et ces voiles, afin qu'elle trouve à son arrivée des atours dignes de son rang.

Quelques jours après cet entretien, le comte de Guthure fut averti qu'un vaisseau espagnol venait de jeter l'ancre dans les parages de l'île, et qu'une chaloupe était allée le reconnaître. Bientôt la ville

entière fut émue, des cris de joie se faisaient entendre; ils parvinrent jusqu'à l'oreille d'Aliénor, qui, ignorant encore l'arrivée du vaisseau, mais tout entière à ses espérances, s'avança sur une galerie en pierres, d'où elle aperçut Lionel et ses matelots entourés d'une nombreuse population. Un peu plus loin était Lorimer accompagnant à cheval une litière exactement fermée. Hors d'elle-même, baignée de pleurs, la comtesse s'élance à travers les détours des escaliers, sans s'inquiéter si elle est suivie ou non, si sa parure est complète ou en désordre; elle se mêle au peuple qui environne ceux qu'on n'espérait plus revoir; elle se trouve tout à coup en face de Lorimer, qui se précipite à bas de son cheval. Étonné de la voir en cet état, s'imaginant qu'on ne pouvait prendre trop de précautions pour lui annoncer l'espèce de résurrection de sa fille, il voulut lui baiser respectueusement la main; l'impatience d'Aliénor ne le lui permit pas.

— Seigneur, s'écria-t-elle, vous n'êtes point revenu seul; où est la dame que vous conduisez?

Lorimer, ouvrant la litière, pria sa mère d'en descendre, et de saluer la comtesse de Guthure. Janne ressemblait trop peu en ce moment au personnage qu'elle avait joué pour qu'il fût aisé de la reconnaître; mais quand il en eût été autrement, Aliénor ne l'aurait pas mieux accueillie. Un poids terrible oppressa le cœur de la malheureuse mère à la vue de cette inconnue; son visage se couvrit d'une pâleur mortelle; elle s'écria d'une voix déchirante :

— Où est ma fille? je ne vois point ma fille! Yolande! ma chère Yolande! si je ne te presse contre mon sein, voici le dernier jour de ta mère!

A cet appel capable de la faire sortir de son tombeau, Yolande se précipite de la litière, où elle se tenait cachée par prudence, et vient tomber entre les bras de cette mère chérie. Dieu leur fit la grâce

de ne pas mourir de l'excès de leur bonheur.

Ici se termine cette longue histoire. Le comte et la comtesse de Guthure, imitant la générosité de leur fille, non-seulement ne se vengèrent point de Janne de Poulaouen, mais encore lui pardonnèrent sincèrement tous les maux qu'elle leur avait causés, et consentirent à l'union de Lauter avec leur chère Yolande. Toutefois l'extrême jeunesse du prince, et surtout le vif désir que manifesta Yolande de ne point se séparer sitôt d'un père et d'une mère qu'elle préférait au monde entier, firent remettre à deux ans de là l'accomplissement de ce grand projet. Lauter employa ce temps à se rendre digne d'une épouse si vertueuse. Janne, habile à gouverner, aida l'inexpérience de son fils, et le mit en état de se faire à la fois respecter et craindre. Mais on remarqua avec surprise qu'elle ne se servait pas indifféremment de tous les moyens, que la justice n'était plus pour elle un vain

mot, et qu'elle se soumettait la première aux lois qu'elle imposait aux autres. Ce changement était l'ouvrage des vertus d'une jeune fille. Les plus sages conseils révoltent souvent la fierté; mais pour triompher du cœur le plus endurci, il faut rendre le bien pour le mal.

—

Les trois orphelines, tout en désirant apprendre le dénouement de cette histoire, n'en virent cependant le terme qu'avec regret. Elles avaient déjà pris l'habitude de venir passer leurs soirées avec les bons vieux concierges du château, et préféraient le plaisir d'écouter la lecture de la dame Paule à tous les divertissements de leurs compagnes. Outre l'intérêt de la curiosité, elles avaient le bon esprit de s'appliquer les exemples

et les préceptes répandus abondamment dans cette légende des anciens âges, et il leur semblait qu'elles en devenaient meilleures et plus raisonnables.

— S'il est vrai, mes chères amies, leur dit la vénérable concierge en entendant Fanchette exprimer naïvement ces réflexions, s'il est vrai que la lecture produise sur vous une impression si louable, il est bien malheureux que votre ignorance vous empêche de goûter vous-mêmes cette récréation, car on ne trouve pas souvent au village des personnes qui aient la mémoire suffisamment fournie, et la plupart des récits qu'on y entend sont pleins d'extravagances, de superstitions, et quelquefois de choses plus dangereuses encore. Prenez donc garde que la curiosité ne vous entraîne jusqu'à prêter l'oreille à des contes scandaleux, car il en est de la nourriture de l'esprit comme de celle du corps; lorsqu'elle n'est ni saine, ni fortifiante, il faut la rejeter.

— Si nos parents eussent vécu, dit tris-

tement Catherine, ils nous auraient fait apprendre à lire, car je me souviens que telle était leur intention; mais notre tuteur n'a jamais voulu nous envoyer à l'école. Il ne nous trouve pas assez riches pour faire cette dépense.

—Il prétend qu'à notre majorité nous lui reprocherions nous-mêmes d'avoir ainsi employé notre argent; mais il se trompe, je vous assure, ajouta Laure.

—Et par malheur, s'écria Fanchette, quand cette majorité sera venue, nous nous trouverons trop vieilles pour aller à l'école.

—Il est bien vrai qu'il n'y a qu'un temps pour cela, reprit Sylvain, et c'est celui de la jeunesse. N'ayant pu en profiter, comme bien d'autres, j'ai essayé depuis de réparer les années perdues: impossible. Ma tête était devenue aussi dure qu'un morceau de fer; rien ne pouvait s'y imprimer.

—Vous n'en êtes pas encore là, mes chères petites, dit la dame Paule en sou-

riant, et si j'étais moins vieille et moins ignorante moi-même, en vérité je crois que j'essaierais de vous enseigner le peu que je sais.

— Oh ! ma bonne dame, dit Fanchette en lui prenant vivement la main, essayez, essayez, pour l'amour de Dieu !

— Nous n'osions pas vous en prier, quoique bien souvent entre nous nous en ayons tout bas exprimé le désir, continua Laure.

— Puisque vous en parlez la première, repartit Catherine, n'espérez pas en demeurer là. Nous vous importunerons tant tous les jours que vous serez obligée de céder, pour vous débarrasser de nos instances.

Prise, pour ainsi dire, dans ses propres filets, la dame Paule, qui avait d'ailleurs de la bonne volonté, et ne se défiait que de ses moyens, leur promit de faire tout ce qu'elle pourrait, et peu de jours après elle s'était déjà procuré les livres élémentaires indispensables.

Catherine, Laure et Fanchette, sous la direction de leur vénérable amie, se mirent à étudier le syllabaire avec une émulation qui témoignait de leur bonne volonte. Quand elles surent épeler d'une manière satisfaisante, la dame Paule commença à les exercer à la lecture courante, et leur mit entre les mains plusieurs livres propres à les intéresser : de ce nombre étaient l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, le *Catéchisme historique*, l'*Imitation de Jésus-Christ* et la *Vie des Saints*. C'était avec un plaisir toujours nouveau que les trois orphelines se rendaient tous les soirs auprès de leur bonne institutrice, qui, de son côté, prenait un goût extrême pour ses nouvelles fonctions.

Combien chacune des veillées était intéressante et variée! Il n'était pas jusqu'au vieux Sylvain lui-même qui n'y apportât la plus grande attention malgré la dureté de sa cervelle. Les histoires saintes avaient surtout un charme infini pour nos trois jeunes filles. Leur maî-

tresse de lecture ne manquait pas de leur faire remarquer combien ces histoires sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. Elle appelait successivement leur intérêt sur l'histoire de la création, sur celles de la chute d'Adam, du déluge, de la vocation d'Abraham, du sacrifice d'Isaac, des aventures de Joseph, et leur faisait voir qu'elles n'étaient pas seulement propres à réveiller leur curiosité, mais qu'en leur découvrant le berceau de la religion, elles en posaient pour ainsi dire, ou du moins en consolidaient les fondements dans leur esprit. Venait ensuite le passage de la mer Rouge, et le séjour du peuple juif dans le désert, où il mangeait un pain qui tombait du ciel, et buvait d'une eau que Moïse faisait couler d'un rocher en le frappant avec une verge.

Même après l'histoire d'Yolande qui les avait captivées si agréablement, l'histoire du peuple de Dieu, histoire d'ailleurs

si attachante et si variée, était une véritable jouissance pour les trois sœurs. Chaque jour de nouvelles scènes se déroulaient pour ainsi dire sous leurs yeux. Tantôt c'était la conquête de la terre promise, où les eaux du Jourdain remontaient vers leur source, et où les murailles de Jéricho tombaient d'elles-mêmes à la vue des assiégeants. Tantôt c'était le combat de David et du fier géant Goliath, de David si jeune encore, avec son habit de berger, et n'ayant d'autres armes que sa fronde pour remporter la victoire. Plus tard on passa au récit des aventures délicieuses de Tobie et de Judith, d'Esther et de Daniel.

Quelquefois, à l'occasion de ces récits, il s'élevait de paisibles et d'instructives discussions entre les trois orphelines. Laure, naturellement douce et timide, s'extasiait sur le caractère d'Esther; Catherine, d'un caractère plus résolu, accordait ses préférences à la courageuse Judith coupant elle-même la tête d'Holo-

pherne. Ces petits débats avaient le double avantage d'imprimer plus fortement ces histoires dans leur esprit, et de former leur jugement. D'ailleurs, la dame Paule était là pour les accorder, en leur faisant voir qu'Esther et Judith avaient eu chacune la vertu qui convenait dans leur situation différente, et qu'elles n'avaient agi l'une et l'autre que sous l'influence des ordres de Dieu.

Les veillées du reste de l'hiver furent si bien employées, qu'à l'arrivée des longs jours, les trois jeunes filles avaient déjà fait des progrès remarquables. Malgré les travaux pénibles de l'été, elles s'arrangèrent de façon à ne point interrompre leurs études, car le temps ne manque jamais à ceux qui ont le désir de s'instruire. Elles furent bientôt en état de se faire écouter à leur tour avec intérêt.

Laure était la plus savante des trois sœurs. Douée d'une heureuse mémoire et d'un esprit qui saisissait facilement les choses, elle apprenait avec tant de célé-

rité qu'elle n'eût pas eu de peine à dépasser Catherine et Fanchette, si l'on eût bien voulu la laisser aller en avant. Ce fut elle qui la première exprima le désir d'apprendre à écrire. Cette demande mit dans un véritable embarras la bonne dame Paule ; car si elle lisait passablement, il eût été difficile de lui donner les mêmes éloges sur son écriture, qui n'était qu'un griffonnage où elle avait peine quelquefois à se reconnaître elle-même.

— Mes enfants, répondit-elle en branlant la tête, je serais heureuse de pouvoir vous enseigner à écrire avec autant de facilité que je vous ai appris à lire. Malheureusement, mon savoir à cet égard est si borné, je suis d'une telle ignorance... vous voyez vous-même que mon écriture est à peine lisible.

— Ce que je sais bien, reprit Laure, c'est que, telle qu'elle est, elle vous a rendu et vous rend encore tous les jours de grands services. Sans elle, assurément, il vous serait difficile d'entretenir la lin-

gerie du château dans un ordre aussi parfait, de pouvoir vous rendre compte exactement de toutes vos dépenses, de tenir note de toutes les choses que vous avez à faire, et de conserver le souvenir d'une foule de détails d'où dépendent l'économie et les autres qualités d'une bonne femme de ménage.

— Cela est très-vrai, repartit la dame Paule; j'aurais eu quelquefois bien de la peine à joindre les deux bouts, comme on dit, si ma plume ou mon crayon n'était venu à mon secours..

— Eh bien! vous voyez donc bien, dit à son tour Catherine, vous voyez donc bien qu'il serait fort avantageux pour nous, qui ne savons pas tracer une seule lettre, que vous voulussiez bien nous apprendre ce que vous savez.

— C'est que je serai une bien triste maîtresse, répondit en souriant la dame Paule.

— Nous vous aiderons de notre bonne volonté, s'écria Fanchette.

— Vous le voulez, mes enfants, je n'y vois pas d'inconvénient, parce que j'espère bien que vous ne manquerez pas d'indulgence, et que vous ne rirez point des zigzags que formeront mes lettres et mes mots dans les modèles que je serai obligée de mettre sous vos yeux. Quand on n'a jamais été bien habile, ce n'est pas à mon âge qu'on peut espérer de le devenir. La vue n'est plus sûre, la main tremble...

— Oh! madame Paule, vous vous méprenez sur le compte de vos élèves, interrompit Laure avec vivacité; il nous siérait bien, en vérité, de vouloir nous moquer, à nous qui sommes si ignorantes, à nous qui nous estimerions si heureuses de pouvoir écrire aussi bien que vous.

— En ce cas, mes bonnes amies, répondit madame Paule, vous m'encouragez; et je consens à vous donner des leçons d'un art que j'ignore à peu près moi-même.

Dès le lendemain, les trois orphelines

arrivèrent au château à l'heure accoutumée, munies chacune d'un cahier de papier blanc, de plumes, d'une règle et d'un crayon. Le cours d'écriture s'organisa immédiatement et continua aux veillées suivantes. Au bout de trois mois, les élèves de la bonne dame Paule, grâce à leur application, grâce à l'émulation qui régnait entre elles et aux bons avis de leur guide, formaient déjà des lettres et des mots d'une tournure passable. Leur maîtresse s'attachait principalement à ce que leurs lettres fussent nettement tracées, bien liées ensemble, mais sans confusion. « La première qualité qu'on désire dans une écriture, leur répétait-elle souvent, c'est qu'elle soit lisible; n'y mêlez donc point d'ornements qui la gâtent, des traits de plume qui déconcertent l'œil, et mettez tous vos soins à faire vos lignes droites et séparées par des intervalles égaux. »

Mais à mesure que ces studieuses sœurs se perfectionnaient dans l'écriture, elles éprouvèrent le besoin de connaître l'or-

thographe, c'est-à-dire les règles suivant lesquelles chaque mot doit s'écrire. On procéda donc à l'étude de la grammaire élémentaire. Puis vint le tour des quatre règles de l'arithmétique, addition, soustraction, multiplication et division; connaissances si importantes et si utiles dans les affaires de la vie, dans quelque condition que l'on se trouve, et qui mettent à portée de se rendre compte de toute espèce de dépenses, tout en préservant du danger d'être dupe des fripons.

On voit, par tous ces détails, combien les veillées du château furent profitables aux trois jeunes orphelines, puisqu'elles y trouvèrent à la fois des leçons de vertu et de savoir qui, plus tard, devinrent le fondement de leur bonheur. La dame Paule mourut, mais le bien qu'elle avait fait à ces jeunes filles leur rendit sa mémoire vénérable et chère. Non-seulement elle les avait détournées de la pente dangereuse où la frivolité les entraînait, lorsque personne n'étendait la main pour

les retenir; mais afin de les en préserver toute leur vie, elle leur avait appris à chercher dans une sage instruction les vrais plaisirs d'une âme raisonnable.

FIN.